Accessions
153.689

Shelf No.
G39643

Barton Library. Vol. 4

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/letheatreanglois04lapl

LE

THEATRE ANGLOIS.

..... Non verbum reddere verbo.

TOME IV.

A LONDRES,

M. DCC. XLVI.

G-3764
3
.04

153,689
May, 1873.

TIMON,

OU

LE MISANTROPE.

PIE'CE

DE SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

TIMON, Seigneur Athenien.
ALCIBIADE, Général Athénien.
APEMANTUS, Philoſophe.

NICIAS,
PHÆAX,
ELIUS,
CLEON,
ISANDER,
ISIDORE,
THRASILLUS, } Senateurs.

DEMETRIUS, Intendant de Timon.
DIPHILUS, Valet de Timon.

EVANDRA,
MELISSE, } Maîtreſſes de Timon.

CHLOE',
THAIS,
PHRINE', } Maîtreſſes d'Alcibiade.

UN VIEILLARD, UN POETE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER, UN MUSICIEN, UN MARCHAND, DOMESTIQUES, MESSAGERS, MASQUES, SOLDATS.

La Scene eſt à Athénes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DEMETRIUS, *seul.*

Quelle étrange manie, que celle de mon Maître ! se peut-il que l'yvresse des plaisirs, dont il est sans cesse entouré, lui ferme les yeux sur le dérangement de sa fortune, & le rende insensible à l'état affreux dans lequel il est prêt à tomber ? en vain un sentiment de probité, que je n'ai pû vaincre, m'a-t-il forcé de l'avertir du sort qui le menace : qu'en est-il arrivé ? un coup d'œil dédaigneux a tout à coup réfroidi mon zele ; je me suis tû, qu'eussai-je fait ? quels furits peut-on attendre d'un arbre stérile ?... Eh bien,

puiſqu'il le veut, imitons maintenant ces amis foibles, ces complaiſans politiques toujours chers à ceux dont ils flattent les paſſions. Laiſſons dormir Timon ; & tâchons, comme tant d'autres, de nous enrichir à ſes dépens. Il me conviendroit fort, en vérité, d'être plus ſcrupuleux que tant d'illuſtres flatteurs qui travaillent à le ruiner ! ſi les remords ne ſont pas faits pour eux, le ſont-ils plus pour moi ? .... N'en parlons plus : un Intendant eſt fait pour s'enrichir.

SCENE II.

DEMETRIUS, UN POETE.

DEMETRIUS, *à part.*

VOilà déja une de nos Sang-ſues. .... Bonjour Seigneur Poëte. Comment va le monde ?

LE POETE.

A l'ordinaire. Eſt-il jour chez le Seigneur Timon ?

DEMETRIUS.

Il va bientôt paroître. Qu'avez-vous à lui préſenter ?

LE POETE.

Un nouveau fruit de ma verve. Chaque jour elle enfante pour lui.

DEMETRIUS, *à part.*

C'eſt plûtôt pour toi-même... Sans tes fades panégyriques, tu n'aurois point ici d'auberge, ni de place dans le char du ſtupide Timon.

LE POETE.

Mon dernier ouvrage étoit une épigramme. Celui-ci eſt en ſtile héroïque.

DEMETRIUS.

Qu'entendez-vous par ſtyle ? celui du bon ſens n'eſt-il pas toûjours le même : c'eſt-à-dire, compoſé de termes intelligibles & convenables au Sujet ? En connoiſſez-vous un meilleur ?

LE POETE.

Ah, Monſieur, que dites-vous ? intelligibles, & convenables ! Sçachez, que le ſtyle héroïque doit être fier & ronflant, & qu'il n'admet aucuns termes communs. Croyez-vous, par

exemple, que le mot *Lion* pût figurer dans un vers héroïque ?

DEMETRIUS.

Eh comment donc l'appelleriez-vous ?

LE POETE.

Fi donc : j'aimerois tout autant l'appeller *Asne*.... Non, Monsieur, je dirois,

Des plus fiers animaux le Numide Monarque....

DEMETRIUS.

Voilà donc du ronflant ?

LE POETE.

Sans doute ; & votre mot *Lion* seroit en cet endroit aussi insupportable à l'oreille que celui de *Bœuf*, au lieu duquel je dirois :

Le plus puissant guerrier de la race cornuë...

Voilà qui sonne, cela ?

DEMETRIUS.

Oh, je vois maintenant que le *son* fait votre capital.... mais, si vous aviez à parler d'un Renard, comment le feriez-vous sonner ?

LE POETE.

Cet animal n'est pas assez noble

pour trouver place dans un vers héroïque.

DEMETRIUS.

Bon.....& quelle figure y feroit un Corbeau ?

LE POETE.

Belle, & bonne !

Ce noir, & triſte oiſeau de malheureux augure....

DEMETRIUS.

Oüi, j'entends, cela ſonne bien.... Mais voions un peu maintenant votre ouvrage.

LE POETE.

Je vais vous le lire.... C'eſt un *Bonjour*, au Seigneur Timon.

DEMETRIUS.

Un *Bonjour !*...& comment Diable ferez-vous ronfler ce mot-là ?

LE POETE.

Fort aiſément. Ecoutez.....

Le Soleil renaiſſant ramene la lumiére,
Et ſes premiers raïons ont frappé ta paupiére :
Tout revit ſous le Ciel, & de nouveaux deſirs
Préparent aux humains des maux & des plaiſirs....

Soïez attentif à cette deſcription : c'eſt l'ame de la Poëſie !...

Ecoute les accens de la vive Alloüette ;
De ſes tranſports joïeux ſon chant eſt l'interprete ;
Et ce tendre oiſelet s'élevant dans les airs,
Semble mêler ſa voix aux céleſtes concerts :
N'en admirons pas moins le zéle qui l'enflamme ;
Si ſon corps eſt petit, c'eſt qu'en lui tout eſt ame !

Eh bien, n'êtes-vous pas ravi ? ha !...

DEMETRIUS.

Oh cela eſt fort beau ....

LE POETE.

Attendez.....

Eveillé par ces ſons, le fidéle Tircis
S'arrache en ſoupirant des bras de ſa Cloris ;
Et Siléne, quittant une bachique fête,
Cherche à gagner ſon lit, en ſe frotant la tête.
Par Narciſſe preſſé, le Tailleur diligent
Acheve, en quatre *points*, l'habit le plus galant ;
Et déja ſur les ports, & les places publiques,
L'induſtrie offre aux yeux d'ambulantes boutiques,
Où Cerès & Comus, Neptune & le Printems,
Préſentent leurs tréſors aux beſoins des paſſans.

Eh bien qu'en penſez-vous ? Voilà pourtant des Boulangers, des Bouchers, des *Poiſſardes*, & des Herbiéres exprimés noblement & poëtiquement ! Jugez des charmes de l'expreſſion . . . .

Déja même l'on voit . . . . .

DEMETRIUS.

Mais quel rapport tout ceci a-t-il avec Timon ?

LE POETE.

Attendez ; ce n'eſt encore qu'une deſcription . . . .

DEMETRIUS.

Fort bien : vous emploïez vingt lignes, pour lui dire qu'il eſt environ quatre heures du matin ? . . & moi je vais lui faire connoître, en trois mots, qu'il en eſt ſept.

SCENE III.

LE POETE, UN MUSICIEN, UN JOAILLIER, UN PEINTRE, UN MARCHAND &c.

LE POETE.

BOnjour, Monsieur : qui vous amène ici ?

LE MUSICIEN.

J'ai une piéce admirable à préſenter à *ſa grandeur.*

LE POETE.

Vous l'allez voir paroître : ſemblable au Soleil, dont les raïons bienfaiſants raniment la nature, ſa généroſité s'étend ſur tous les mortels .... Mais quelle Cour, grands Dieux ! voici des Sénateurs... * Quel mortel eſt plus reſpecté que Timon ? .....

DEMETRIUS, *rentre.*

Vous voyez que ſon mérite attire & réunit ici toutes les eſpéces de condi-

* Ils traverſent le Théâtre.

tions : le flateur le plus rampant, le Philoſophe le plus chagrin, le Magiſtrat le plus grave, le Courtiſan le plus léger, tout rend homage à ce grand homme.

LE PEINTRE.

C'eſt le plus beau ſujet de mes Tableaux.

LE POETE.

Il mériteroit un Homére.

LE PEINTRE.

Pouroit-t'il dignement le chanter ?

DEMETRIUS, *à part.*

Courage, vils flateurs ! vous le fuiriez s'il étoit pauvre, comme je vous fuirois ſi j'étois Timon.

LE POETE.

Quelle Muſique !..... * Que ſes heures coulent voluptueuſement !....

* On entend une ſymphonie.

SCENE IV.

TIMON. *Troupe de Sénateurs, & tous les Acteurs de la Scene précedente.*

TIMON.

SEigneur, c'eſt trop vous rabaiſſer : de grace ne parlez plus de cette bagatelle.

ELIUS.

Je ne puis trop vous en remercier.

ISIDORE.

Votre *grandeur* eſt l'ame même de la bonté.

PHÆAX.

Le poids de nos obligations nous accable.

TIMON.

Puis-je trop obliger mes amis ? .... Seigneur, je me rapelle que vous louates l'autre jour le Cheval que je montois. Il eſt à vous, puiſqu'il a ſçû vous plaire.

PHÆAX.

Ah Seigneur, daignez me diſpenſer...

TIMON.

Non, Seigneur, j'ai parlé. Seroi-je aſſez heureux, pour pouvoir vous obliger de quelqu'autre maniére ? Ordonnez : l'homme n'eſt grand qu'autant qu'il eſt utile ; & mon bonheur eſt de l'être à mes amis, parce que leur félicité fait la mienne.

ELIUS.

L'excès de vos bontés nous rend muets.

CLEON.

C'eſt la généroſité-même que nous admirons en vous.

PHÆAX.

Elle ſe répand comme les flots de la Mer...

TIMON.

Seigneurs, daignez m'épargner...

ISANDER.

Eſt-il ſur la terre un Mortel plus eſtimable ?

THRASILLUS.

Ainſi que le Soleil, Timon ſeul fait le bien ſans eſpoir de retour.

Un Messager arrive, & parle bas à Timon.

TIMON, *haut.*

Qu'entens-je ! Lampridius en prison ?...

LE MESSAGER.

Oui, Seigneur : c'est pour cinq *talens* qu'il est arrêté. Il n'est pas riche, son créancier est inflexible : c'est un homme perdu, si vous n'avez pitié de lui.

TIMON.

Un ami malheureux ne m'en devient que plus cher. Va, dis-lui que je me charge de tout.

LE MESSAGER.

C'est un cœur que vous vous attachez pour jamais.

TIMON.

Je vais acquitter sa dette. Dès qu'il sera en liberté, prie-le seulement de me venir voir : Ce n'est pas assez de relever le foible abattu, si l'on ne l'aide à se soutenir.... Dis-lui que je l'attens.

LE MESSAGER.

Que le Ciel vous récompense !

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. UN VIEILLARD ATHENIEN.

LE VIEILLARD.

SEigneur, daignez m'entendre.

TIMON.

Parlez librement, bon-homme.

LE VIEILLARD.

Vous avez un domeſtique nommé Diphilus?...

TIMON.

Oui..... Eh bien?...

LE VIEILLARD.

Mes richeſſes ne ſont pas grandes, mais je ſuis œconome. Je n'ai qu'une fille unique qui doit hériter de mes biens; je n'ai rien épargné pour ſon éducation, & ſa beauté ſembloit lui promettre un établiſſement conforme à ſa condition. Cependant Diphilus s'attache depuis quelque tems à ſa pourſuite, & veut s'en faire aimer. Daignez, Seigneur, me délivrer de ſes importunités.

TIMON.

Mais... Diphilus a de la probité.

LE VIEILLARD.

J'en conviens : mais ce n'eſt pas un parti pour ma fille.

TIMON.

L'aime-t-elle ?

LE VIEILLARD.

Elle eſt jeune, & tout plaît à cet âge.

TIMON, *à Diphilus.*

L'aimez-vous ?

DIPHILUS.

Oui, Seigneur, & mes ſoupirs ne ſont pas rejettés.

LE VIEILLARD.

Si elle l'épouſe malgré moi, je jure par le Ciel qu'elle n'aura jamais une Drachme de ma ſucceſſion !

TIMON.

Diphilus m'a ſervi long-tems avec diſtinction : il a rempli ſes devoirs, je dois ſonger aux miens. Bonhomme, calmez-vous ; je vais le rendre digne de votre fille. Quelle que ſoit ſa dot, j'en donne autant à Diphilus.

LE VIEILLARD.

En ce cas, Seigneur, ma fille eſt à lui.

TIMON.

Donnez-moi la main, & recevez ma promesse.

DIPHILUS.

Seigneur, c'est à genoux que je dois vous rendre grace : puissai-je devenir aussi méprisable que malheureux lorsque j'oublierai vos bontés !.... En quelque état que soit jamais ma fortune, vous le verrez toujours à vos pieds.

TIMON.

Levez-vous : l'espoir de la reconnoissance ne me guida jamais ; mon ame rougiroit d'un pareil trafic.

LE POETE.

Daignez, Seigneur, accepter mon ouvrage, & recevoir les vœux du plus zélé de vos serviteurs.

TIMON.

Donnez : vous aurez bientôt ma réponse... Qu'avez-vous-là, mon ami ?

LE PEINTRE.

Un Tableau destiné pour votre Grandeur.

TIMON.

Voyons.... J'en suis très-content : Je vous le prouverai tout-à-l'heure.

LE JOAILLIER.

Seigneur, voici le bijou dont je vous ai parlé.

TIMON.

Il eſt très-beau . . .

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. APEMANTUS.

APEMANTUS, *après les avoir conſidérés.*

Vile écume des flateurs du ſiécle! ne ceſſerez-vous point de nourrir la ſotte vanité de ce foible mortel, par votre encens mercenaire?

TIMON.

Préparons-nous, mes amis : nous allons être bien grondés.

LE POETE, *à Timon.*

Auprès de vous, Seigneur, je puis tout ſouffrir.

APEMANTUS.

Ainſi que loin de lui . . . . vain &

crédule Timon ! Si tu écoutes ce fourbe, je te mépriſe.

TIMON.

Apemantus eſt toujours modéré. Bonjour l'ami.

APEMANTUS.

Si ton bonjour eſt dû à ma modération, garde-le juſqu'à ce que tu ſois homme, & que je te voie en meilleure compagnie.

TIMON.

Arrête : qu'oſes-tu dire ? . . .

APEMANTUS.

Ne ſont-ils pas Athéniens ? je ne me dédis point : ce ſont tous lâches adulateurs, animaux rampans, flattant & careſſant les dupes telles que toi. Que tu payes cher leur fades révérences & leurs courbettes ridicules ! . . .

ELIUS.

Ami, nous connois-tu ?

APEMANTUS.

Ne viens-je pas de te nommer ?

TIMON.

Si tu prétens faire aimer la vertu, cache donc ton orgueil.

APEMANTUS.

Moi, de l'orgueil ! tu pourrois m'en accuſer, ſi je te reſſemblois ; ſi donnant toute ma confiance à un tas de Paraſites, de Poëtes, de flateurs intéreſſés, je croyois mériter encore plus d'encens qu'ils n'oſent m'en donner... Stupides Grands du monde, quel eſt donc le fondement de votre vanité ? Le bruit qui ſuit vos pas ? la Pompe de vos équipages & de vos Palais ? le privilége d'élever une tête altiére au-deſſus du reſte des humains ? le plaiſir de voir à vos pieds de timides eſclaves, dont vous croyez ſottement être adorés ? .... Dieux immortels, quelle foibleſſe ! Ouvrez les yeux, ſuperbes Pygmées ! connoiſſez vos défauts, vos ridicules, votre néant ; & revenez enſuite écouter vos flateurs.

TIMON.

Ami, ta bile eſt en mouvement.

LE POETE.

Seigneur, ne l'écoutez point.. qu'on le pende....

PHÆAX.

Pauvre prédicateur imbécille !...

APEMANTUS.

Imbécille ? si tu te voyois par mes yeux, tu ne verrois qu'un âne. . . . Mais réponds-moi, déments-moi Timon ? Crois-tu la vie de l'homme trop longue pour que les Arts, les Sciences, l'étude de la vertu, & les plaisirs du cœur & de l'esprit, n'en puissent occuper agréablement le cours ?

TIMON.

Je rends la mienne heureuse avec mes amis. Va débiter ailleurs tes mélancoliques systêmes.

APEMANTUS.

Que tu me parois petit maintenant ! Va, fonde ta félicité sur cette base chancelante : je te verrai bientôt, victime de ton aveuglement, déteſter tes erreurs, & maudire l'instant où tu nâquis.

TIMON.

Tu pourras te tromper.

PHÆAX.

Qu'on le chasse, & qu'il soit fustigé.

APEMANTUS.

Tel est donc aujourd'hui le partage du mérite innocent, obscurci, accablé par l'ignorance & la fatuité ! Fata-

le politeſſe! funeſte mere de la diſſimulation, & des égards trompeurs : c'eſt toi qui perdis l'Univers.

TIMON.

Epargne-nous cette ſatyre .... Elle eſt inutile.

APEMANTUS.

J'ai bien lieu de le craindre. N'importe, j'ai rempli mon devoir : adieu.

TIMON.

Où vas-tu ?

APEMANTUS.

Faire ſauter la cervelle d'un honnête Athénien.

TIMON.

Tu veux donc périr ? ſonges-tu que les Loix ....

APEMANTUS.

Ne crains rien : les Loix ſe ſont en vain expliquées ſur ce point.

TIMON,

Quel homme !... Reſte ici... Que dis-tu de ce portrait !

APEMANTUS.

Je le préfére à ſon original. Celui-ci du moins ne ment pas, ne s'enyvre pas, ne croupit point dans la moleſſe, ne s'avilit pas dans la débau-

che, & ne loue point en face celui qu'il mépriſe en ſecret. L'extérieur de la candeur & de la probité brille ſur ce viſage : il reſſemble à celui de tes Courtiſans, & j'ai l'agrément de n'en pas craindre l'intérieur perfide.

ELIUS.

Te tairas-tu, bouche infernale ?

TIMON.

Eh, peut-il nous bleſſer ?... Dis-moi, Apemantus, n'aimerois-tu pas ce bijou ?

APEMANTUS.

Moins que la franchiſe & la ſincérité, qui cependant devroient ne rien coûter à l'homme.

TIMON.

Combien crois-tu qu'il coute ?

APEMANTUS.

Interroge là-deſſus le caprice ou la folie, & non pas la ſageſſe... Le bel uſage que tu fais de ta fortune ! il faut un tréſor, ſans doute, pour payer ce Colifichet ? Mais dis-moi : doit-il te préſerver du froid des hyvers, ſatisfaire à ta ſoif, prévenir ta faim, ou te rendre plus vertueux ? Non l'or-

gueilleuſe *comparaiſon* lui donne ſeule une valeur exorbitante : tu regardes ton doigt, & tu te crois un grand homme, parce que ton voiſin n'eſt pas aſſez riche pour orner le ſien d'une auſſi brillante *babiole*. Quel puéril orgueil ! peux-tu n'en pas ſentir le ridicule ?.... ah que ne ſuis-je riche !

TIMON.

Pourquoi faire ?

APEMANTUS.

Pour avoir le plaiſir de bâtonner tous les jours deux flatteurs : j'aurois bientôt paſſé en revüe tout le Senat.

PHÆAX.

Ah, c'en eſt trop : il faut punir ſon inſolence.

TIMON.

Non, vous ne le corrigeriez point : tel eſt ſon caractére, qui malgré ſon amertume a pourtant quelque choſe de plaiſant.... Apemantus, tu dîneras ici.

APEMANTUS.

Je ne mange point les Grands.

TIMON.

Je le crois : les femmes ne t'en ſçauroient pas bon gré.

SCENE

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs, NICIAS.

TIMON, *à Nicias, en l'embrassant.*

Seigneur ; soyez le bien venu. Pere de l'adorable Melisse, c'est de vous que je tiens toute ma félicité.

NICIAS.

Ah, Seigneur ; vous m'honorez trop.

TIMON.

Eh, le pourois je ? ne fait-elle pas les délices d'Athénes ? n'est-elle pas l'ame de ma vie ? . . . Quand verrai-je ce jour qui doit unir nos mains & nos cœurs ?

NICIAS.

Seigneur, une semaine n'est pas longue à passer.

TIMON.

C'est un siécle pour moi.

APEMANTUS, *à Timon.*

Malheureux ! il ne manquoit donc plus que l'amour, pour mettre le com-

ble à tes calamités ?.. Quoi, cette peſte entre auſſi dans ton ame ; & ſes dehors ne te paroiſſent pas encor plus faux que ceux de l'amitié ?...

TIMON.

Tais-toi, je hais la raillerie ſur ce ſujet..... Alons, paſſons dans mes jardins : votre viſite me comble de joie. Avec de tels amis, je n'envie le ſort d'aucuns mortels. Ne nous quittons pas de la journée.

APEMANTUS.

Mépriſables eſclaves ! comme ils s'embraſſent ! ils ſe déteſtent cependant ? ah, les lâches !...

SCENE VIII.

EVANDRA. TIMON, *qui revient.*

BOnjour, belle Evandra !... Mais que vois-je ? quel chagrin impréveû obſcurcit le feu de vos tendres regards ?

EVANDRA.

Un rapport qu'on m'a fait ce matin.... C'eſt de tous les malheurs celui que je craignois le plus. Helas, un ſonge terrible m'y avoit préparée ! Vous m'en voyez encore toute tremblante.

TIMON.

De quoi donc s'agit-il, Madame?

EVANDRA.

Dieux, qu'entens-je, & que vois-je ?... Eſt-ce encor mon amant qui me parle ?... je crois tout maintenant, je ſuis perduë !...

TIMON.

De grace, apprenez-moi le ſujet de votre inquiétude... je * ne le prévois que trop !...

EVANDRA.

J'ai, dit-on, perdu le ſeul bien d'où dépendoit mon bonheur & ma vie : vous m'ôtez votre cœur !

TIMON.

Non, charmante Evandra. Timon vous aimera toûjours.

EVANDRA.

Meliſſe y conſentira-t-elle ?... ah

* A part.

cruel Timon, peux-tu te sentir ingrat, & n'en point rougir ? Si j'étois aussi coupable que toi, oserois-je encor te regarder ? Helás, le meurtrier de ta famille, le ravisseur de ton honneur & de tes biens seroit devant tes yeux moins confondu que moi. .... Oüi, cher Timon, tu me connois : parens, richesses, renommée, sont moins chers aux yeux d'Evandra, sont moins sacrés que son amour pour toi.

TIMON.

Me croiriez-vous capable d'oublier tout ce que je vous dois ?

EVANDRA.

T'en souvient-il encore ? te souvient-il, qu'une fille de la race d'Hercule, objet des vœux de tout ce qu'Athenes a d'illustre, t'a sacrifié sans peine sa fortune, sa beauté, sa jeunesse, & sa réputation ? Te souvient-il, combien de fois je t'ai vû à mes pieds m'exagérer la félicité de celui qui pourroit toucher mon cœur ? Tu n'étois pas encor heureux, que tu m'aimois alors ! L'expression de tes sentimens pénétra dans mon ame, & l'enflâma : (peut-on voir souffrir ce qu'on aime ?)

j'oubliai tout, je m'oubliai moi-même, pour ne ſonger qu'à toi ; j'immolai tout au deſir de te rendre content ! Depuis ce jour (dirai-je encor heureux ?) ma vie, ma joye, mon univers, mes cieux enfin, tout ſe trouvoit pour moi dans mon Amant ; mes vœux, mes actions & mes penſées trouvoient leur terme en lui ; ſeul digne de remplir mon cœur, il ſembloit être à la fois le principe & la fin de mon exiſtence !

TIMON, *à part.*

Elle me perce l'ame .... pourquoi l'ai-je connuë ? ...

EVANDRA.

O Timon ! je t'aimois, mais d'une ardeur ſi pure, que ſi le moindre de mes regards avoit pû t'offenſer ; ſi mon cœur avoit formé quelques vœux qui ne fuſſent point pour toi, ma main t'auroit vangé du crime & de mes yeux & de mon cœur ! ... Connois-tu dans Athenes quelque épouſe qui pût en dire autant ? je ne ſuis pourtant point la tienne ; & j'apprens que tu te maries ?

TIMON.

Pardon, belle Evandra .... je vous

ai aimée, le Ciel m'en eſt témoin. Mes ſoupirs, mes tranſports, ma généroſité, tout a dû vous prouver....

EVANDRA.

Ta généroſité ? Arrête Timon ! ... te parois-je déja aſſez avilie pour m'avoir crû ſenſible à tout autre don qu'à celui de ton cœur ? Et s'il n'eſt plus à moi, oſerois-tu penſer que tes richeſſes ne fuſſent point à mes yeux un objet mépriſable ? Non, Timon, c'eſt toi ſeul que j'aimois; c'eſt par ce ſentiment ſeul que tes préſens m'étoient chers : je les regardois comme des gages de ta tendreſſe.... Tu m'as aimée, dis-tu? doux & funeſte aveu ! Ah j'euſſe préféré ta haine, au ſupplice affreux de te voir infidéle.

TIMON.

Hélas, l'homme eſt-il maître de ſon cœur ? un pouvoir ſuprême dirige ſes mouvemens....

EVANDRA.

Et l'Enfer ſes trahiſons. Combien de fois ne m'as-tu pas juré de m'aimer toûjours ? Le Ciel t'a-t-il abſous de tes ſermens ? Le pourrois-je moi-même,

moi dont l'amour semble s'être accrû de la perte du tien.

TIMON.

Si tu m'aimes, chere Evandra, peux-tu ne pas t'intéresser à mon bonheur ? La beauté de Melisse, & sa tendresse pour moi, ont rendu mon ame insensible à toute autre félicité.

EVANDRA.

Tu m'as aimé, Timon : réponds-moi donc, cher & perfide Amant ? Si ma félicité eût dépendu de quelqu'un de tes rivaux ; si j'eusse osé t'avouer ma foiblesse, qu'aurois-tu pensé d'Evandra ? qu'aurois-tu fait pour elle ?

TIMON.

Vous me confondez, Madame....

EVANDRA.

Ne crains pas d'en rougir... C'est, dis-tu, la beauté de Melisse qui te rend infidéle ? Ah, si j'en crois des yeux desintéressés (pardonne ce mouvement à la modestie mépriſée) si j'en crois les miens propres, peux-tu trouver dans ma rivale de quoi justifier ton injustice ?... Elle t'aime, dis-tu ? Ah, son amour n'est-il pas mercenaire ? n'est-ce pas à ta main, n'est-ce pas à

ta fortune, n'eſt-ce pas à ta liberté que la perfide en veut ? mais moi, quel fut mon but en me livrant à toute ta tendreſſe ? quels furent mes projets ? quels garants ai-je pris de ta foi, en te donnant la mienne ? quels autres Dieux, que l'Amour, & l'Honneur, ont préſidés à nos engagemens ? .... Dans ces momens délicieux, penſois-je, helas! que Timon pût devenir parjure.

TIMON, *à part.*

Dieux, je ſouffre autant qu'elle ! .... cherchons à terminer cet entretien.

EVANDRA.

Ton amour m'a perdue dans le monde, mais tu me tenois lieu de tout. Je te perds aujourd'hui, que prétends-tu que je devienne ?

TIMON.

Tant que Timon reſpirera, ne craignez rien pour l'avenir.

EVANDRA.

Que puis-je craindre encore, ſi j'éprouve dès-à-préſent le plus grand des malheurs ?

TIMON.

Vous partagerez toûjours ma fortune ; & l'éclat dans lequel vous vi-

vrez, ne démentira jamais votre naissance....

EVANDRA.

Tu m'insultes, Timon : c'est ton cœur seul que je réclame ; je ne veux rien sans lui... Oüi, cher Amant, le plus affreux désert, accompagné de ce que j'aime, seroit à mes yeux un Palais embelli par l'Amour : j'y vivrois avec toi, j'y serois heureuse ! mais sans toi, la pompe des Rois même tenteroit vainement de fixer mes tristes regards.

TIMON.

Le sort m'entraîne malgré moi....

EVANDRA.

Foible excuse d'un cœur coupable.

TIMON.

L'honneur même m'engage....

EVANDRA.

A respecter tes premiers sermens.

TIMON.

Tout ce qu'Athènes a de grand, exige cet hymen, qui doit perpétuer mon nom ; la République même s'y intéresse.

EVANDRA.

Et qui te garantit la fidélité de ton épouse ?

TIMON.

L'honneur, & son amour.

EVANDRA.

Tu la crois donc plus parfaite que toi ? Ne m'as-tu pas aimée, ne m'es-tu pas infidéle, augure-tu mieux d'elle ? D'ailleurs, quelles preuves as-tu de sa tendresse ? Qui peut compter sur l'amour d'une femme, depuis que les loix de *Cecrops* ont établi le *mariage*, & le vil commerce des cœurs ? Tu prétends qu'elle t'aime, parce qu'elle consent à t'épouser, ou plûtôt à te lier d'une chaîne que la mort seule pourra briser : tandis que tu vois à tes pieds une esclave qui feroit son bonheur de vivre à jamais dans tes fers !

TIMON.

Ah, pourquoi nos desirs sont-ils indépendans de notre volonté ? ou pourquoi sommes-nous coupables en desirant ! *

---

* Je suis forcé de supprimer ici quelques Vers, dont la licence n'a pû être tolérée qu'en Angleterre.

EVANDRA.

Seigneur, tous ces raiſonnemens ſont trop ſubtils.... Vous connoiſſez mon cœur : prononcez mon arrêt. Je meurs ſi je vous perds.

TIMON.

Chere Evandra, je périrois plûtôt !

EVANDRA.

Dieux ! juſtes Dieux, j'entrevois quelqu'eſpoir.... ah, cher Timon, ne le démens pas ! Laiſſe ton cœur ouvert à la pitié : tes remords, ta vertu, ma tendreſſe, me rendront mon amant. Surtout ne revois plus Meliſſe ; oublie juſqu'à ſon nom : joins tes efforts aux miens pour revenir tout entier à moi. S'ils ſont infructueux, tu me verras préferer la mort au malheur de troubler ta félicité.

TIMON.

Tu vois couler mes larmes !... retire-toi de grace... je t'aimerai toûjours.

EVANDRA.

Mot heureux, mot charmant ! Grands Dieux, récompenſez Timon !.. Adieu... tu me promets de ne plus revoir Meliſſe ?...

TIMON.

Laisse-moi, de grace....

EVANDRA.

Je pars... tu ne m'oublieras pas?..

TIMON.

Ne l'appréhende point*.... Que l'homme seroit heureux, s'il étoit constant : son sort égaleroit celui des Dieux. Toûjours brûlant pour la même beauté, ses transports seroient toûjours les mêmes : l'amour ne satisferoit ses desirs, que pour les rallumer & les combler encore!.... Mais, ô malheur de l'homme! le terme de ses desirs, en est toûjours le tombeau.

* Evandra sort.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELISSE CHLOE'.

MELISSE.

QU'en dis-tu Chloé, cet ajustement me sied-t-il ?

CHLOE'.

A merveille ! votre frisure est aujourd'hui d'une élégance, elle vous donne de nouvelles graces si meurtrieres, que je vois déjà tous les Convives de Timon mourans à vos genoux.

MELISSE.

Chere Chloé, ne me flate-tu point ? Ah, que j'aime à voir soupirer autour de moi cette foule d'Amans &

quel plaisir, de faire naître d'un coup d'œil leur tristesse ou leur joie, leur crainte ou leur espoir!... Parle-moi sincérement, Chloé : que disent-ils, que pensent-ils de moi ?

CHLOE'.

De vous, Madame!... Vous êtes à leurs yeux la Reine de tous les cœurs, leur divinité, l'arbitre de leur destinée. Mes oreilles ne retentissent plus que de flâmes, de transports, de soupirs, de fléches, de carquois, de blessures mortelles, & de mille autres belles choses, qui ne finissent pas. Oh, c'est un langage admirable, & qui perce le cœur! pour moi j'y suis sensible, j'en pleure même quelquefois ; & sans leurs présens, qui me consolent un peu, je n'y pourrois tenir.

MELISSE.

Que dis-tu de mon tein aujourd'hui ?

CHLOE'.

Il est éblouissant.... Ce blanc-là est admirable.

MELISSE.

Je n'en achetai jamais de si beau...

Si je mettois un peu plus de rouge : qu'en penses-tu ?

CHLOE'.

Cela ne peut que bien faire : il ajoute à vos graces, & à votre enbonpoint.

MELISSE.

Ma toilette a duré trop longtems aujourd'hui.

CHLOE'.

Ah, Madame, que dites-vous ? je jurerois que nous n'y avons pas mis trois heures.

MELISSE.

Mais, crois-tu que cet habit plaise à Timon ? ... N'est-il pas affreux à cet indigne Tailleur, de m'avoir manqué aujourd'hui : ne mériteroit-il pas que le Senat l'en punît ?

CHLOE'.

Sans doute .... Mais, Madame, ce n'est donc que l'heureux Thimon, qui vous inquiéte aujourd'hui ? que deviendront tous vos autres Amans ?

MELISSE.

Ah, Chloé, je n'en veux perdre aucun : rien n'est-il plus doux pour une femme, que de se voir l'objet des

vœux, & de l'encens de mille adorateurs !....

CHLOE'.

Que n'en ai-je, autant que je le désire !

MELISSE.

J'en dis de même.... Mais je voudrois n'en favorifer qu'un. Toute femme qui connoît ſes vrais intérêts, doit dit-on penſer ainſi. Timon, par exemple, eſt riche, & m'aime beaucoup....

CHLOE'.

Voilà donc Alcibiade oublié ?

MELISSE.

Non, je l'aurois toujours aimé; & quel homme en étoit plus digne ? ſa figure, ſon eſprit, ſon caractére, étoient formés par les mains de l'amour: en lui tout étoit fait pour plaire, même à ſes ennemis !

CHLOE'.

Qu'entens-je ?.... Mais, Madame, il vit encor; & ce portrait eſt toujours reſſemblant.

MELISSE.

Sans doute... Mais tu ſçais qu'il a été banni par le Sénat, & que ſes biens ont été confiſqués... Te le dirai-je, un Amant pauvre, perd beaucoup de ſes agrémens : n'en parlons plus.... Je ſuis aujourd'hui ſi contente de moi, que je me baiſerois volontiers moi-même.

CHLOE'.

Ah ma chere maîtreſſe, vous m'enchantez. Que de cœurs vont tomber ſous vos loix !...

UN DOMESTIQUE.

Madame, le Seigneur Timon arrive....

MELISSE.

Il peut entrer.

SCENE II.

MELISSE, CHLOE', TIMON.

TIMON, *à part.*

SEs yeux ont toujours pour moi de nouveaux charmes ; & je ne puis la voir ſans l'adorer .... * Belle Meliſſe, acceptez mes vœux !

MELISSE.

Seigneur, vous les rempliſſez tous.

Timon preſſe Meliſſe de conſentir à leur hymen, qu'elle a remis à huit jours, ſous prétexte d'un vœu. Elle ne peut ſe réſoudre à le violer, & ſon Amant ſe ſoumet à ſa volonté. Le reſte de la Scene ſe paſſe en tendreſſes & en proteſtations réciproques, juſqu'à ce qu'on vienne avertir Timon, qu'on a ſervi. Il ſort alors, avec Meliſſe & Chloé.

* Haut.

SCENE III.

LE POETE. APEMANTUS.
Plusieurs Domestiques travaillent aux préparatifs de la Fête que va donner Timon.

LE POETE.

SA grandeur va paroître : ma mascarade est en état ; tout est bien disposé.

APEMANTUS.

Eh bien, Poëte, quel nouveau chef-d'œuvre d'impertinence as-tu préparé pour Timon ?

LE POETE.

Animal Stoïque, grondeur & sans goût ! es-tu fait pour sentir les charmes du langage des Dieux ?

APEMANTUS.

L'insipide est-il fait pour plaire ? Un vain assemblage de mots, de pompeuses fadaises rimées en dépit du bon sens, où le génie & la raison sont toujours

contradictoires, des vers, en un mot, tels que les tiens, ſont-ils fait pour flater l'oreille d'un être penſant ? Hélas, mon pauvre ami, tu t'animes, tu ſues, tu t'excites en vain : ta Minerve ſtupide n'enfante que des ſons. Chimiſte extravagant, le produit de tes creuſets trahit toujours ton eſpérance !...

LE POETE.

O le plaiſant jugé, le plaiſant connoiſſeur !... Un Philoſophe, prétendra ſe rendre arbitre du goût du ſiécle !

APEMANTUS.

Il rira du moins de ſon extravagance : il mépriſera de prétendus Poëtes, dont l'imagination ſtérilement fantaſque, n'imite que les bruiants écarts de nos Muſiciens modernes.

LE POETE.

Le mauſſade critique !... Je voudrois bien que tu t'aviſas d'écrire.

APEMANTUS.

Puiſque tes écrits plaiſent, ce ſeroit trop oſer.

SCENE IV.

TIMON. MELISSE. CHLOE'. NICIAS. ELIUS. PHÆAX. *Suite, &c.*

TIMON.

SEigneurs, votre préſence me comble de joye. Eſt-il un plus beau ſpectacle, pour une ame ſenſible & généreuſe, que celui de voir ſa table entourée d'une foule d'amis tendres & ſincéres? Je vous les préſente, chere Méliſſe: aimez-les, ſi vous m'aimez.... Que vois-je, Apemantus! Ah, ſois le bienvenu.

APEMANTUS.

Je ne le ſerai pas bientôt; Je viens te dire tes vérités..... Penſe à toi, Timon; il en eſt tems: ta fortune chancelle, ton crédit eſt épuiſé, tes créanciers murmurent. Crains que cette meute affamée n'acheve de te dévorer; & que la flatterie dont tu t'eny-

vres, ne meure bientôt faute d'aliment.

TIMON.

Va, mon ami, je connois l'état de mes affaires.

APEMANTUS.

Qui donc osa t'en informer ? Quel vertueux Citoyen, a mis devant tes yeux le tableau de ta conduite, & de ton aveugle prodigalité ? Parle : je te plaignois, je gémissois sur toi, d'être si bon, & d'être sans amis ; mais si tu en as un, je te mépriſe maintenant.

TIMON.

Et de grace, ceſſe de nous prêcher. Qu'ai-je à craindre pour ma fortune ? n'ai-je pas des amis généreux ?

NICIAS.

Plût au Ciel qu'il eût beſoin de nous !

ELIUS.

Que ne puis-je lui prouver toute mon amitié ?

ISANDER.

Je ſacrifierois tout pour lui.

TIMON.

J'en ſuis bien convaincu : J'ai ſouvent même envié le plaiſir de pouvoir être un jour votre obligé.....

Ne sommes-nous pas nés, pour contribuer à notre félicité mutuelle ? A quoi sert un ami, dont nous n'exigeons aucuns services ? C'est un bon instrument que l'on ne tire jamais de son étui. Mais, au contraire, quelle félicité, quelle consolation de trouver en eux de tendres freres toujours prêts à pourvoir à nos besoins !... Ah, l'idée seule de ce bonheur, m'arrache des larmes de joye !

PHÆAX.

Elle fait la même impression sur mon ame.

APEMANTUS, *riant.*

Ah, ah, ah....

TIMON.

De quoi ris-tu ?

APEMANTUS.

De ta sottise, & de leur effronterie.

CLEON.

Tais-toi, misérable.

PHÆAX.

Que l'on chasse ce dogue.

TIMON.

Laissez-le japer, il ne fait point de mal.

APEMANTUS.

Ah, Timon, plût aux Dieux que mes discours te fissent du bien!

MELISSE.

Sa mauvaise humeur m'enchante; j'aime cet homme, il est singulier.

APEMANTUS.

Si je sçavois mentir, je t'en dirois autant.

TIMON.

Doucement, Apemantus, tes saillies sont trop amères : adoucis-les, je me charge de ta fortune.

APEMANTUS.

Je ne demande rien, je deviendrois peut-être esclave comme les autres, & tu ferois bientôt incorrigible. Non, je ne veux de toi que le droit de te parler librement. Gardes tes biens, si tu le peux, & corrige-toi.

TIMON.

Il me fatigue enfin..... Qu'on lui donne une table, & qu'il mange à part.

APEMANTUS.

Fais-moi servir uniquement ce que la nature avoit destiné pour la nourriture de l'homme, des racines & de l'eau.

On

On apporte les plats au bruit des tymbales & des trompettes. Apemantus, qui eſt ſeul à une petite table, continue ſes réflexions cyniques ſur le luxe de Timon, & ſur la perverſité des hommes. Il mange ſes racines, boit ſon eau, & refuſe tous les autres plats qu'on lui envoye.

PRIERE D'APEMANTUS, *en ſe mettant à table.*

C'eſt pour moi ſeul que je te prie,
Juſte Ciel, écoute mes vœux !
Si ta bonté dans cette vie
Veut m'accorder un ſort heureux,
Ecarte de moi les richeſſes,
Les titres, les plaiſirs trompeurs ;
Fais, que mon cœur ſourd aux promeſſes
Des Grands, des femmes, des flateurs,
Exempt des vulgaires erreurs,
Du joug des Tyrans de la terre,
Préfere à leurs vaines grandeurs,
Des racines, & de l'eau claire !

Pendant le repas, Timon engage les Sénateurs, ſes convives, à permettre qu'Alcibiade (bani depuis peu par la République) revienne ſecrettement, dans Athenes, ſolliciter

ton rappel. On quitte la table, le bal commence, & l'on chasse Apemantus. Clhoé trouve le moyen de donner à Melisse une Lettre d'Alcibiade, qui est déja dans la Ville. Melisse en est transportée de joye, & se propose de lui sacrifier Timon.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. Evandra masquée, avec plusieurs autres Dames. Troupe de Bergers, de Bergeres, de Menades, & d'Egipans &c. qui forment un Ballet.

DEs que la fête est finie, Evandra, qui a été témoin de la tendresse de Timon pour sa Rivale, laisse sortir toute la compagnie & reste seule avec son amant.

SCENE VI.

TIMON. EVANDRA, *masquée.*

TIMON.

PEut-on sçavoir, Madame, qui vous êtes ?

EVANDRA, *ôtant son masque.*

Une femme que tu ne reverras jamais.

TIMON.

Evandra ? Ciel !

EVANDRA.

Je suis fâchée d'avoir troublé tes plaisirs.... Je voulois te voir encore une fois, avant ma mort.... Rassure-toi, je ne te verrai plus.

TIMON.

Dieux ! épargne-moi cet affreux discours....

EVANDRA.

Timon, daigne m'entendre ; je t'interromps pour la derniere fois : ma

mort approche, & tu ſeras bientôt heureux, ſi tant eſt que le ſouvenir d'une amante fidelle ne ſoit point capable de troubler ta félicité. Je te connois trop généreux, pour oublier ſitôt combien tu fus aimé!

TIMON.

Arrête, chere Evandra : ta perte ſeroit pour moi le plus grand des malheurs, & je le préviendrois en m'immolant moi-même. Les Dieux me ſont garants qu'il n'eſt perſonne ſur la terre que j'eſtime plus que toi.

EVANDRA.

Tu m'eſtimes ? Crois-tu ce ſentiment capable de me ſauver la vie ? peut-il me tenir lieu de ton amour ?.. Ah, cher Timon (tant qu'Evandra reſpire ce titre t'appartient) un ſeul effort en ma faveur, le moindre combat contre la paſſion qui te rend infidele, m'auroit vû mourir contente : je pourrois du moins t'excuſer ! mais le poiſon te fut offert, tu l'as bû ſans regret.

TIMON, *à part.*

Sa douleur me pénétre.... jamais femme n'aima comme elle.

EVANDRA.

Ton mal eſt incurable, je le vois : la mort ſeule offre un remede au mien.

TIMON.

Non, je t'aime toujours, quoique Meliſſe me ſoit chére.

EVANDRA.

Tu t'abuſes, Timon : il faut opter entre elle & moi ; & je meurs ſi tu l'aimes. Non, non, point de partage d'un bien qui m'eſt ſi cher ! . . . Parle, ou dans cet embraſſement, reçois mon dernier adieu.

TIMON.

Non, mon amitié pour toi ſera éternelle.

EVANDRA.

Je ne te verrai plus. Puiſſe Meliſſe t'aimer autant que je te trouvois aimable ; & puiſſe-t-elle te plaire plus long-tems que l'infortunée Evandra !

TIMON, *à part.*

O Dieux ! pourquoi mon cœur n'eſt-il touché que de pitié ? Ne lui dois-je point toute ma reconnoiſſance ? ſes charmes ne ſont-ils pas toujours les mêmes ? & le Ciel forma-t-il jamais

un cœur comme le ſien ?... Hélas, elle m'a trop aimé !.... Madame *, vous voyez mes pleurs .... jugez de mon déſeſpoir.

EVANDRA.

Cruel ! tourne du moins encore vers moi ces yeux qui firent ma ruine.... Ciel ! ils augmentent mes regrets, & rendroient ma mort trop affreuſe.

TIMON.

Eſpere tout du tems, & de tes vertus.

EVANDRA.

Non, trop cher ennemi, le tems te rendroit coupable de ma mort : je t'aime encore aſſez pour te ſauver ce crime ** ...

TIMON, *en l'arrêtant.*

Ah, chere Evandra, ma mort ſuivroit la tienne : reſpecte tes jours, ſi les miens te ſont précieux. Je meurs, ſi je te perds !... Hola, Diphilus ?

DIPHILUS, *entre.*

Seigneur ?

TIMON.

Remenez Evandra chez elle, &

* Haut.

** Elle tire un poignard.

veillez sur ses jours : un transport dangereux l'agite. ... Madame, souffrez que Diphilus vous accompagne. Dès que j'aurai congédié mes convives, vous me verrez revoller dans vos bras.

ÉVANDRA.

Ce bonheur est trop grand, pour que j'ose l'espérer. Hélas je ne te verrai plus !

SCENE VII.

TIMON, *seul.*

JE dois tout employer pour la consoler : sa perte me seroit trop sensible. Jamais femme n'aima comme elle, & ne mérita plus d'être aimée. Déplorable foiblesse de l'homme ! Ce que nous possedons cesse bientôt de nous flater, & le désir nous exagere le prix de ce que nous n'avons pas... Demetrius ?

SCENE VIII.

TIMON. DEMETRIUS.

TIMON.

OU eſt la caſſette que j'ai demandée ?

DEMETRIUS.

Seigneur, la voilà. Mais daignez m'entendre un inſtant : ce que j'ai à vous dire eſt d'une importance . . .

TIMON.

Donne toujours : ce ſera pour une autre fois. . . . Me perſécuteras-tu ſans ceſſe du détail fatiguant de mes affaires ? Ce ſeul mot empoiſonne tous mes plaiſirs. Je ne veux rien entendre.

SCENE IX.

DEMETRIUS, *seul.*

FOrt bien ! il va joüer de son reste. Il répand ses libéralités avec autant de profusion que si ses coffres étoient pleins : toutes ses paroles sont des promesses, & toutes ses promesses sont maintenant au-dessus de sa puissance. Plus d'argent, plus de terres, tout est parti, tout est engagé au-delà même de sa valeur. . . . . Songeons à partir aussi, de peur qu'il ne m'emprunte, & n'engloutisse tout ce que j'ai gagné dans sa maison.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMON. DEMETRIUS.

TIMON.

PArlez, Demetrius ? D'où vient tout à coup cet orage, qui m'expoſe aux clameurs de mille créanciers mécontens ? Je ſçavois bien que ma dépenſe pouvoit avoir anticipé ſur mes revenus, mais je ne me croyois pas arriéré juſqu'à ce point. Pourquoi ne m'en avez-vous pas averti plûtôt ?

DEMETRIUS.

Eh, Seigneur, avez-vous jamais voulu m'entendre ? Combien de fois ne vous ai-je pas préſenté mes comp-

tes ? ne les avez-vous pas toujours rejettés, en me disant que ma probité vous en tenoit lieu ? Combien de fois, au risque d'allumer contre moi votre colere, ne vous ai-je pas supplié de moderer votre dépense, & l'excès de vos liberalités ?

TIMON.

Vous deviez avoir plus de fermeté.

DEMETRIUS.

J'ai fait, Seigneur, tout ce que j'ai osé. N'y étois-je pas intéressé moi-même ? votre ruine n'entraînoit-elle pas la mienne ? Donnez-moi les juges les plus rigoureux, & que ma tête réponde de ma conduite... Hélas, Seigneur, si votre ame magnanime avoit pû disposer de l'Univers, un seul mot vous l'auroit arraché !

TIMON.

Ciel !... mais il te reste encor de l'argent ?

DEMETRIUS.

De quoi suffire, au plus, pour deux repas.

TIMON.

Vends donc, au plûtôt, toutes mes terres.

DEMETRIUS.

Celles qui vous reſtent ſont ſaiſies ; & ſuffiront à peine pour acquitter vos dettes : les autres ſont déja vendues.

TIMON.

Qu'entends-je ?

DEMETRIUS.

J'ai gémi mille fois, en prévoyant ce jour terrible !

TIMON.

Séche tes pleurs... je connois ta probité.

DEMETRIUS.

Avec quel deſeſpoir ne voyois-je pas vos biens en proye à cette foule de paraſites, & de prétendus amis qui vous obſédoient ſans ceſſe ? ... vouliûtes-vous jamais m'entendre...

TIMON.

Tais-toi : tu ſeras bientôt convaincu que mes bontés pour eux ont été bien placées... Eſſuye tes larmes, dis-je : je ſuis du moins riche en Amis ; & je puis diſpoſer auſſi librement de leur fortune, que je diſpoſois de la mienne !

DEMETRIUS.

Ah ! puiſſai-je le croire.

TIMON.

Tu vas le voir..... hola quelqu'un ?... * Allez chez Phæax & chez Cleon ; vous chez Iſander & Elius, & vous chez Iſidore & Thraſille : ſaluez-les de ma part : dites-leur, que Timon ſe fait gloire d'attendre une preuve de leur amitié, en leur demandant cinquante *Talens* à chacun... Toi, Demetrius, cours au Senat ; les ſervices que j'ai rendus à la République me ſont garants de ſa reconnoiſſance : dis que Timon a beſoin de cinq cens *Talens*.

DEMETRIUS.

J'y vole... mais, Seigneur, daignez m'attendre... votre antichambre eſt pleine d'importuns créanciers : ne vous expoſez point à leur vûe.

* Trois Domeſtiques paroiſſent.

SCENE II.

TIMON, *seul.*

QUoi donc! ceſſai-je d'être libre dans mon Palais? Ces portes, en tout tems ouvertes aux Athéniens, doivent-elles maintenant me garantir de leurs approches? & mon Portier eſt-il aujourd'hui mon Géolier? . . . Non, baniſſons cette affreuſe penſée: elle inſulte trop mes amis.

SCENE III.

Le Théatre change, & repréſente le Portique d'Athenes.

APemantus s'y promene avec des Sénateurs, & des Philoſophes, en déclamant avec aigreur contre les vices des hommes de ſon ſiécle, & contre le gouvernement d'Athenes.

Les trois Domeſtiques de Timon paroiſſent. . . .

CLEON

C'eſt de l'argent, dis-tu, qu'il me demande ?

I. DOMESTIQUE.

Oüi, Seigneur. Il eſt, dit-il, charmé de vous mettre dans le cas de l'obliger.

CLEON, *à part.*

Le voilà donc tombé ?... ah, mon ami, que je ſuis malheureux ! je ne poſſede pas actuellement un demi-*Talent.* Mais grace au Ciel, voici d'autres Senateurs qui s'empreſſeront de ſuppléer à mon défaut..... Excuſe-moi auprès de ton maître...dis-lui, que s'il l'exige, j'engagerai, je vendrai même mes terres pour lui.... Adieu : des devoirs importans m'appellent, je ne puis tarder davantage...*

I. DOMESTIQUE.

Je n'y ſuis point trompé. Quel vice peut-on comparer à celui de l'ingratitude ! Mais j'apperçois Phæax : accoſtons-le.

PHÆAX, *à part.*

C'eſt un des gens de Timon ? voilà ſans doute quelque nouveau préſent qui nous vient. J'ai rêvé cette nuit

* Cleon ſort.

d'un baſſin d'argent : oh c'eſt cela ! . . : Comment * ſe porte ton illuſtre, & généreux maître ?

I. DOMESTIQUE.

Fort bien, Seigneur.

PHÆAX.

J'en ſuis tranſporté ! . . . . qu'as-tu donc là ſous ton manteau ?

I. DOMESTIQUE.

Une Caſſette vuide, dans laquelle mon maître, qui vous regarde comme ſon ami, vous prie de mettre cinquante *Taleńs* dont il a beſoin. . . . il compte ſur vous.

PHÆAX.

Il compte ſur moi ? hum. . . . hélas, c'eſt un digne Seigneur. . . mais quelles dépenſes n'a-t-il point faites ! J'ai cent fois été diner exprès chez lui, pour lui en dire mon ſentiment : mais c'étoit prêcher un ſourd. . . j'en ſuis pénétré ! . . . . mon ami, l'argent eſt rare maintenant : tien, voilà pour toi. . . . dis que tu ne m'as point rencontré.

I. DOMESTIQUE, *à part.*

Ah, dans quel monde vivons-nous !

* Haut.

APEMANTUS, *au Domestique.*

Quoi ? viens-tu encor inviter ces perfides à quelque nouvelle fête ?

I. DOMESTIQUE.

Non ; je venois de la part de Timon, pour emprunter cinquante *Talens* à celui-ci ; & voilà ce qu'il me donne, pour dire que je ne l'ai pas rencontré.

APEMANTUS, *à Phœax.*

Infame ! te voilà donc déja démasqué ? Voilà donc cette noblesse dont tu te prévaus tant ? . . . puissai-je te voir étouffé sous un monceau d'or ! . . .

PHÆAX.

Tais-toi, malheureux.

APEMANTUS.

Tu l'es mille fois plus que moi, détestable flateur ! la bassesse de ton cœur suffit pour ton supplice. Un ingrat peut-il être heureux ? . . .

Les deux autres Domestiques de Timon accostent Isander, Thrasille, & Isidore, qui sous différens prétextes, s'excusent de ne pouvoir lui prêter la somme qu'il demande. Elius est le dernier auquel ils s'adressent.

ELIUS.

Quoi ! c'est à moi qu'il a recours, après avoir été refusé par tant de Sé-

nateurs cent fois plus opulens que je ne le suis ? Il me regarde donc comme sa derniére ressource ? C'est bien me mépriser ! c'est bien peu me connoître !

IIIe. DOMESTIQUE.

Je m'apperçois qu'il vous connoissoit mal.

ÉLIUS.

Le premier présent qu'il a fait, a passé dans mes mains ; & je le garde pour me souvenir de lui. Je suis fâché de ne pouvoir le secourir : mais mon pere, en mourant, m'a fait jurer de ne jamais prêter d'argent. C'est un serment que je dois garder... Adieu.

SCENE IV.

MELISSE. CHLOÉ.

MELISSE.

QUi dans le monde auroit crû Timon si près de sa ruine ? Et quel bruit cette nouvelle ne fera-t-elle pas dans Athenes !

CHLOE'.

Se peut-il qu'elle ſoit vraie ?

MELISSE.

Auſſi certaine que la mort. Tous ſes biens ſont diſſipés, ſon crédit eſt perdu, ſes pâles créanciers l'aſſiégent de toutes parts : c'eſt de mon pere que je le tiens, je n'en ſçaurois douter, & je dois ſonger à moi.

UN PAGE.

Madame, un Gentilhomme demande à entrer.

MELISSE.

Chloé, voyez qui c'eſt. . . Si c'étoit Timon, ou quelqu'un de ſa part, je ne ſuis point viſible, je ſuis malade*. . . La miſere eſt contagieuſe, empêchons qu'elle ne m'approche. . . Ah ſi mon Alcibiade étoit rappellé, je le reverois riche, & ſans doute il m'aimeroit encore.

CHLOE', *rentre.*

Madame, celui qui vous demande eſt déguiſé : je ne puis le reconnoître.

* Chloé ſort.

SCENE V.

MELISSE. CHLOE. ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *se découvrant.*

EN eſt-il de même de ma chere Méliſſe ?

MELISSE.

Que vois-je, Alcibiade ! mon Héros ! Le Ciel, enfin, exauce donc mes vœux ? Ah, le retour du ſoleil, après ſix mois d'obſcurité, n'inſpire pas tant de joye aux triſtes Habitans du Nord que ta préſence en répand dans mon ame.

ALCIBIADE.

Que puis-je regretter encore ? ne retrouvai-je pas dans ces bras, ma joye, ma vie, mon ſang, ma liberté ? Le plaiſir d'un Héros vainqueur, celui d'un captif échapé de ſa chaîne, eſt-il

comparable à celui que je goûte maintenant !...

MELISSE.

Que tes Conquêtes ont flaté mon ame ! La Victoire te couronnoit, je triomphois pour toi ! Mes larmes, mes craintes, mes soupirs & mes vœux pendant le jour, mes songes pendant la nuit, tout étoit pour mon amant : je partageois ses périls, sa gloire & ses travaux !

ALCIBIADE.

Adorable Méliſſe ! mon ame eſt trop foible pour ſupporter tant de félicités. Si tu veux que je vive, arrête-la ſur tes lévres charmantes !... Imbéciles mortels ! vous cherchez en vain le vrai bonheur, Alcibiade l'a trouvé.

MELISSE.

.... Ah, ſi mon pere ne m'avoit retenue..., je ſuccombois aux tourmens de l'abſence....

ALCIBIADE.

C'eſt donc à lui qu'Athénes doit mes victoires... Dieux, ſi je t'avois poſſédée, aurois-je ſongé à combattre pour cette Ville ingrate ? Heureux, & ſatisfait de

ma conquête, mon cœur en eût-il pû désirer d'autres ? . . .

MELISSE.

Tous mes vœux sont remplis, si le Sénat ne nous sépare plus.

ALCIBIADE.

C'est à moi qu'il doit son nouvel Etre, & sa puissance. L'amour seul, & l'espoir de mon rappel, ont animé mon bras ; c'est par eux que je suis vainqueur. . . . Si le Sénat osoit nous séparer ; s'il osoit le tenter (mon armée subsiste encore, Madame) ce même bras qui le créa, sçaura l'anéantir ! Mais qui nous empêche d'assurer, dès-à-présent, notre bonheur ? N'avons-nous pas assez long-tems souffert ? & si vous aimez, comme moi, pouvez-vous balancer encore ?

MELISSE.

Alcibiade, arrête : songes que tu risques de me déplaire ; & que la vie ne m'est pas si chere que ma vertu. Mais sois certain, que nul autre que toi ne possedera jamais le cœur de ta Mélisse. Oui, je le jure à tes yeux, dût la fortune te trahir encore, le plus puissant

des Rois tenteroit en vain de me rendre infidelle à mon amant.

ALCIBIADE.

Et je jure, à mon tour, de ne vivre que pour Meliſſe ; de ne jamais combattre, de ne jamais vaincre que pour elle, & pour mettre à ſes pieds les fruits de mes victoires !

CHLOE'.

Madame, votre pere va paroître.

MELISSE.

Sortons, Seigneur : la haine de mon pere n'eſt pas éteinte. Il vous impute encor notre rupture avec les Lacédémoniens, & ſa défaite dans la Sicile. Evitez ſa préſence.

ALCIBIADE.

Fût-il mon plus grand ennemi, il vous a donné l'être, je lui pardonne tout.

SCENE VI.

TIMON, *& ſes Domeſtiques.*

IL eſt outré de l'ingratitude de ſes amis. Demetrius vient augmenter ſa douleur, en lui apprenant que le Sénat n'a pas été plus généreux. Pluſieurs créanciers forcent la porte, & entrent avec leurs *Mémoires* à la main. Timon déchiré par ce ſpectacle, ne ſçait où ſe cacher. Il implore en vain l'aſſiſtance de ſes amis, que le hazard améne les uns après les autres ſur le Théâtre : chacun d'eux s'excuſe en le fuyant. Cette Scene eſt vive, tumultueuſe, & conſiſte plus en action qu'en diſcours. Réduit enfin au dernier deſeſpoir, Timon ordonne à Demetrius, de retourner chez tous ſes amis ; de leur dire, que ſa fortune eſt toûjours dans le même état ; qu'il n'a voulu que les éprouver ; & qu'il les attend à dîner pour le jour même....

TIMON, *ſeul.*

J'ai du moins une conſolation dans mon malheur, & une reſſource qui ne peut me manquer : tant que Meliſſe m'aimera, puis-je être infortuné ? Elle eſt riche ; & le Soleil ceſſera plûtôt d'être brillant, qu'elle d'être tendre

&

& généreuse..... Eh bien, Meliſſe eſt-elle viſible?

UN DOMESTIQUE.

Oui, Seigneur, mais non pas pour vous.

TIMON.

Que dis-tu, traître?... tiens*, voilà pour t'apprendre à lui imputer une pareille réponſe....

LE DOMESTIQUE.

Hélas, Seigneur, je dis pourtant la vérité. Je ne l'avois pas voulu croire de la bouche de Chloé: Meliſſe eſt venue me la confirmer elle-même...

TIMON.

O Ciel! c'eſt maintenant que Timon eſt perdu... ô Terre! hâte-toi d'engloutir le plus malheureux des mortels.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, je crois l'appercevoir... elle va paſſer...

* Il le frappe.

SCENE VII.

TIMON. MELISSE *paroît d'un côté du Théâtre, &* EVANDRA *de l'autre.*

TIMON.

O Ma chere Meliſſe !...

MELISSE, *à part.*

C'eſt lui-même ? .... la fâcheuſe rencontre.

TIMON.

Craignez-vous de me regarder ? mépriſez-vous maintenant Timon ? ... Grands Dieux ! m'auroit-on dit la vérité ?

MELISSE.

Seigneur... j'étois occupée... je le ſuis encore.... je dois obéir à mon pere... & je cours le rejoindre...

TIMON.

Eſt-ce Meliſſe que j'entends ! cette Meliſſe, qui proteſtoit d'aimer toujours Timon, dût-il être réduit au comble du malheur ?

MELISSE.

Ne m'imputez rien... mon sort ne dépend pas de moi* ...

SCENE VIII.

TIMON. EVANDRA.

TIMON, *sans voir Evandra.*

QUe ne suis-je au centre de la terre ! & que mon nom n'est-il effacé de la mémoire des odieux mortels... Je sens que je m'égare... mes sens sont confondus.... tant mieux, c'est un bonheur pour moi. Mais, ô Ciel ! Evandra ? Ah, quel nouveau supplice !... puis-je encore, en la voyant, me plaindre des ingrats !

EVANDRA.

O Timon ! j'ai tout vû, tout entendu, j'ai senti tous tes maux ! J'avois juré de ne te voir jamais : mais tu es malheureux, & j'oublie mon serment...

* Elle sort.

TIMON.

N'honore point de tes regards un perfide qui s'en eſt rendu trop indigne.

EVANDRA.

Dès le premier inſtant qu'ils t'enviſagerent, toi ſeul eus droit de les fixer ; abſent, même infidelle, ils ne voyoient que toi : pourrois-je aujourd'hui leur interdire ta vûë ?

TIMON.

Peux-tu donc oublier que Timon eſt miſérable ? Tes yeux peuvent-ils tomber ſans répugnance ſur un malheureux, dont l'infortune eſt au-deſſus de la conſtance humaine ?

EVANDRA.

Quoiqu'Athénienne, Evandra ne te flatta jamais ; ne la confonds point avec tes lâches adulateurs : elle vient partager tes maux.

TIMON.

Hélas, ils ſont trop grands : tu les augmenterois encore.... Déteſtables Athéniens ! Ville perfide ! puiſſent tous les fleaux deſtinés pour la ruine des

humains tomber à la fois dans tes murs . . . .*

EVANDRA.

Consoles-toi, cher Timon; je connois tes besoins : je sçais que tes barbares créanciers t'assiégent de toutes parts, & que le Sénat t'abandonne. J'apporte à tes pieds tous les biens que j'ai reçûs de toi : ils sont immenses, reprends-les, sors d'esclavage, & que ton opulence soit le supplice des ingrats qui t'ont abandonné.

TIMON.

O générosité qui me pénétre, & me confond ! . . . Hélas, n'avois-tu pas déja trop fait pour moi; & quelle en fut ma reconnoissance ? . . . Fuis, fuis, chere Evandra; la fureur & le desespoir occupent trop mon cœur : crains-en les funestes accès . . . . O Cieux, écrasez-moi ! ô Terre, ouvre-moi ton sein !

EVANDRA.

Ah, cher Amant ! . . . . Epargne un

* Les imprécations de Timon sont plus détaillées : mais leur indécence égale leur énergie.

cœur déja trop déchiré. Mes biens ſuffiſent pour te tirer d'oppreſſion. Fuyons avec le reſte : ou laiſſons-le plûtôt à ces Vautours impitoyables ; & cherchons un azile où tous mes vœux ſeront comblés, ſi j'y vis avec toi.

TIMON.

Non, je ne puis déſormais te mériter.... Je t'ai trop outragée....

EVANDRA.

Non, pardonne-toi toi-même : c'eſt l'unique loi que mon amour t'impoſe.

TIMON.

Le puis-je, juſte Ciel !...Ah * pourrois-je tout devoir à celle que j'ai pû trahir ?...

EVANDRA.

Rentre : va te calmer, je t'en ſupplie. Mon ſeul regret, eſt que mes biens viennent de toi : plût aux Dieux qu'il n'en fût pas ainſi ! je t'euſſe encor mieux prouvé l'excès de ma tendreſſe.

TIMON.

Quoi, tu partagerois mon infortu-

* A part.

ne !... Non * je ſerois trop criminel ... de grace ** laiſſe-moi pour un inſtant. J'ai une derniére fête à donner à mes flateurs : elle ſera digne d'eux. Tu me reverras bien-tôt.

EVANDRA.

Ciel ! veille ſur Timon.

* A part.

** Haut.

SCENE IX.

PHÆAX. CLEON. ISANDER. ISIDORE. THRASILLE. ELIUS.

PHÆAX.

JE crois fermement qu'il n'a voulu que nous éprouver.

CLEON.

J'en ſuis preſque ſûr. Son Intendant m'a dit, que la fortune de ſon maître ne fut jamais plus affermie.

ISANDER, *à part.*

J'en doute un peu.... N'importe profitons du préſent.

ELIUS.

Je ſuis fâché qu'il m'ait pris au dépourvû.

ISANDER.

Et moi de même.

SCENE X.

TIMON. *Les mêmes Acteurs.*

TIMON.

MEs chers amis, je vous revois avec plaiſir... Allons qu'on ſerve le dîner.

Ils s'empreſſent tous de s'excuſer, & de faire des offres de ſervice à Timon, qui feint d'y être ſenſible. On dreſſe la table, dont tous les plats ſont couverts. Dès que les Senateurs ſont placés, Timon fait cette priére.

Dieux immortels, ſi vous voulez être applaudis de vos bienfaits, prenez ce ſoin vous-mêmes : l'homme eſt

trop ingrat pour les sentir. Menagez vos dons envers les mortels, si vous ne voulez bientôt en être mépriſés; & gardez-vous d'attendre rien de leur reconnoiſſance. Faites, parmi ces Tygres, que le repas ſoit toujours plus eſtimé que celui qui le donne. Que dans une aſſemblée de vingt perſonnes, il ſe trouve toujours plus de dix-neuf fripons, & que leurs femmes ſoient dignes d'eux! que ta juſte colére, ô Ciel! envelope & confonde à la fois les Senateurs & le Peuple d'Athénes! & quant à ceux qui ſont ici préſents, ne les épargne qu'autant qu'ils furent mes amis; & remplis toujours leurs vœux, comme Timon va ſatisfaire leur appetit!*

---

* Let no aſſembly of twenty be without a Score of villains. If there twelve Women, Let a dozen of 'em be Wh .... As they are.

Quel autre tour pouvois-je donner à cette ſaillie plus que cynique, ainſi qu'au reſte de cette priére? Timon découvre les plats, qui ſe trouvent vuides: il les leur jette à la tête, & les pourſuit en les accablant d'injures.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene eſt hors des murs d'Athénes.

TIMON, *ſeul.*

CEtte Scene, qui contient les malédictions que Timon lance ſur Athénes en ſortant de cette Ville, n'eſt qu'une amplification de la priére qu'il a faite aux Dieux dans la derniére Scene qu'on vient de lire.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente le Sénat d'Athénes, devant lequel paroît Alcibiade.

NICIAS.

COmment Alcibiade oſe-t'il paroître en ces lieux ? Ignore-t il ſa Sentence. Qui donc l'a rappellé ?

ALCIBIADE.

Je ſçai que je ſuis encor banni ; & ce que je hazarde vous prouve mon eſtime, autant que ma confiance. Mais ce n'eſt pas pour moi, que je parois ici en Suppliant : j'abandonne ma cauſe à votre généroſité, & mon rappel à votre juſtice. C'eſt pour un de mes plus braves Officiers que je viens implorer votre clémence : c'eſt pour Thraſibule, que la chaleur involontaire d'un premier mouvement vient de ſoumettre à la rigueur des Loix.

NICIAS.

Il eſt coupable, il a tué un Citoyen.

ALCIBIADE.

J'ai trouvé l'Aréopage inflexible : cependant je répons de la vertu de Thraſibule, ainſi que de ſon courage. Il ne ſeroit point criminel, s'il n'avoit eu ſon honneur à venger.

PHÆAX.

Vous cherchez à colorer ſon crime.

NICIAS.

Comme ſi la valeur pouvoit jamais excuſer l'homicide.

ELIUS.

Cette valeur eſt odieuſe. Le vrai courage, eſt de ſçavoir ſouffrir.

ISANDER.

D'être ſoumis, de reſpecter les Loix.

ISIDORE.

Si les injures ſont un mal, la vengeance & la mort qu'elle opére en ſont un plus grand encore.

ALCIBIADE.

Qu'entens-je?... Si le courage conſiſte uniquement dans la patience, qu'allons-nous chercher dans les combats? pourquoi n'imitons-nous point les femmes? s'il ne s'agit que de ſouf-

frir, le plus lâche des animaux ſera donc préférable au Lion ? & l'eſclave chargé de chaînes, plus eſtimable que ſon maître ?

NICIAS.

L'Eloquence tente envain de pallier un forfait avéré.

ALCIBIADE.

L'homme eſt donc inſenſé de s'expoſer dans les batailles. Il feroit mieux, ſur ce principe, d'eſſuyer les menaces de ſes ennemis, & d'attendre ſes coups.... Ah, Seigneurs, laiſſons ce vain propos ; & daignez être favorable à ma demande.

NICIAS.

C'eſt être cruel, que d'adoucir les Loix.

ALCIBIADE.

Et c'eſt être Tyran, que de les exercer à la rigueur. L'homicide eſt ſans doute le plus grand des crimes ; mais l'honneur offenſé le rend excuſable.

PHÆAX.

L'honneur !... Celui de la Patrie a ſeul le droit d'armer nos mains.

ALCIBIADE.

Quiconque néglige ſa propre gloire,

eſt rarement ſenſible à celle de ſon Pays ... Mais, Seigneurs, qui de vous ſe croît aſſez dépouillé de paſſions pour juger Thraſibule ? qui de vous n'auroit pas commis le même crime .... Si * vous aviez eu ſon courage ?

CLEON.

Vous nous preſſez en vain.

ALCIBIADE.

Si la pitié vous trouve ſourds, jettez les yeux ſur ce coupable ; connoiſſez-le, connoiſſez ſes exploits. Ce qu'il fit à Byzance, & à Lacedemone, a du moins merité ſa grace.

NICIAS.

Il fut payé pour nous ſervir ; s'il ne l'eût pas fait, nous l'en aurions puni.

ALCIBIADE.

Quoi Seigneurs, la ſolde d'un Guerrier eſt donc l'unique récompenſe de ſes travaux, de ſes veilles & de ſes ſouffrances ? c'eſt ainſi que vous prétendez payer ſes bleſſures, & la perte de ſon ſang ?

ISANDER.

C'eſt trop inſiſter ſur un pareil ſujet. Il doit périr.

* A part.

ALCIBIADE.

Si vous perdez un Citoyen, il a tué cent ennemis.

ELIUS.

Son caractére eſt aſſez connu : c'eſt un furieux, fameux par ſes querelles ; & qui reſſemble à d'autres qu'on pouvoit nommer. En un mot il eſt coupable, & les Loix le condamnent.

ALCIBIADE.

Il périroit, en combattant pour vous.... Mais ſi ſes ſervices ne ſont ici d'aucun poids, daignez, Seigneurs, joindre les miens à ceux qu'il vous a rendus. Si vous aimez le repos & la paix, chériſſez du moins ceux qui vous les procurent.

PHÆAX.

Vous êtes trop hardi ; ſon Arrêt eſt porté : n'en parlons plus.

ALCIBIADE.

Trop hardi, dites-vous ?.... Seigneur, ſçavez-vous qui je ſuis ? L'auriez-vous oublié ?

ISANDER.

Sçavez-vous où vous êtes ?....

ALCIBIADE.

O Ciel ! ſuis-je donc fait pour de-

mander si long-tems une grace de cette espece, & pour éprouver un refus? ai-je essuyé tant de blessures?..

PHÆAX.

Insolent! crains de nous irriter: crains, que nous n'ayons pas oublié tes débauches, & tes prophanations?

ALCIBIADE.

Tu m'oses traiter d'insolent? crains toi-même: crains, dis-je, de trop compter sur ma vertu!... je suis déja trop indigné de voir un homme tel que toi, dans cet Auguste corps, abuser lâchement d'un pouvoir trop au-dessus de lui pour en connoître les bornes *.... Mais tes collégues t'apprendront, que sans moi, nul de vous ne seroit ici maintenant.

PHÆAX.

Sans toi, téméraire?

ALCIBIADE.

Oui, sans moi, lâche: apprends; puisqu'on m'y force, tout ce que j'ai fait pour des ingrats... Qui de vous, ou de moi, détacha Tissaphernes du parti des Lacédémoniens, & sauva votre Ville d'une ruine entiere? Qui arrêta les

* Je supprime quelques longueurs.

cent-cinquante galéres parties de Phœnicie pour vous accabler ? Quel autre engagea le même Tiſſaphernes à exiger que le Gouvernement d'Athenes fût ôté au Peuple, pour le remettre dans vos mains ? Par quels ordres Piſander vint-il créer ce Sénat ? Qui lui donna des troupes pour établir & cimenter votre puiſſance ? ... Quelqu'un oſera-t-il diſputer ces bienfaits à Alcibiade, ou niera-t-il, qu'un exil odieux n'en ait pas été la récompenſe ? ...

NICIAS.

Seigneurs, ordonnez qu'il ſe taiſe. Eſt-ce ainſi qu'on doit nous braver ?

ALCIBIADE.

Non, je prétends parler ; & vous pouvez enſuite ordonner de mon ſort... Vous ſouvient-il de la révolte de votre armée dans l'Iſle de Samos ? Qui de vous, exilé comme moi, & preſſé d'en accepter le commandement pour punir une Patrie ingrate, eût ſacrifié ſa vangeance au plaiſir de vous pardonner ? Qui vous a conſervé l'Ionie, & les villes de l'Héleſpont ? Quels autres qu'Alcibiade, & ce même Thraſibule, dont vous voulez la mort, ſau-

verent alors Athénes pour la seconde fois ?

PHÆAX.

Il est honteux à nous de supporter tant d'audace.

ALCIBIADE.

Il est plus honteux à vous d'être ingrats ! Je ne vous parle point de mes victoires d'Abydos, & de Cizique, non plus que de mes conquêtes, qui vous ont rendu si puissants ; ni des périls que j'ai courus, tandis que tranquiles dans Athénes, vous ne songiez qu'à faire valoir votre argent à gros intérêts... Je n'en ai que trop dit, pour vous faire rougir d'avoir pû me refuser la grace que je demande en faveur de Thrasibule.

PHÆAX.

Il périra, te dis-je ; & tu mériterois le même sort : mais nous nous contentons de t'exiler de nouveau..... Si dans deux heures tu parois dans ces murs, crains pour ta tête..... Seigneurs, est-ce là votre avis ?

LES SENATEURS.

Nous y consentons tous.

ALCIBIADE.

Vous y consentez tous ? c'est, à la fois, vous faire tous connoître ! . . . . . Vous me bannissez donc ? Ah bannissez plutôt d'Athénes vos injustices, vos exactions, & l'intérêt particulier, pere de tous vos crimes... Lâche & timide esprit républicain, ce sont-là de tes fruits ! Le plus fameux Tyran rougiroit d'une telle injustice . . . . . Tel est donc mon salaire ? J'ai perdu tous mes biens, en vous servant ; & j'emporte avec moi tous ceux que j'ai acquis : mes blessures. Guerriers, empressez-vous à vous sacrifier pour de tels maîtres ! . . . . . Adieu ; mon sort n'est point à plaindre, puisque je vais vivre loin de vous : ce n'est pas un malheur, pour quiconque a quelques vertus. Votre Arrêt manquoit à ma gloire.

SCENE III.

Le Théâtre représente une Forêt.

TIMON, *une bêche à la main.*

PEre de la nature, Soleil ! attire à toi les humides exhalaisons des lieux les plus marécageux, infectes-en les airs, & fais-les tomber sur Athénes. Purge le monde de flateurs, & commence par elle. . . . Et toi, Mère commune des humains, ô Terre ! ne te rend point rebelle à mes travaux ; ne ferme pas ton sein à mes besoins : je n'y cherche que des racines . . . . . Mais que vois-je ? de l'or ! . . . . O Timon, tu n'as plus rien perdu ! . . . Non métal enchanteur, non funeste poison des vertus, tu m'as rendu trop malheureux pour me tenter encore ? Reste caché, pour jamais, aux regards des avides mortels ! . . . Mais attends. . . . Qu'Athénes sçache pourtant que Timon ne fut jamais plus opulent. . . . Quelqu'un

vient ? chargeons-le d'en instruire le Sénat.

SCENE IV.

TIMON. EVANDRA, *dans le lointain.*

EVANDRA.

HElas, chercherai-je encore longtems celui sans qui je ne puis vivre ?.. Perfides Athéniens ! se peut-il que pas un de vous n'ait daigné le secourir dans son malheur ? . . . Mais cette bêche m'annonce que cet endroit est habité. . . . Informons-nous. . . .

TIMON.

Qui est là ?

EVANDRA, *sans le reconnoître.*

Ah, daignez m'épargner ! . . . . Je cherchois l'infortuné Timon. Ne l'auriez-vous point vû ?

TIMON.

Tu portes une figure humaine, & tu oses l'aborder ? Ignores-tu, qu'il déteste & maudit ta race criminelle !

EVANDRA.

Quels ſons ? . . . C'eſt lui, Grands Dieux ! . . . Ah, cher Timon, peux-tu me méconnoître ?

TIMON.

Tu marches ſur deux pieds ; ta tête regarde les Cieux : J'abhorre ceux de ton eſpece, de tous les animaux ce ſont les plus perfides. . . . Fuis ; laiſſe-moi.

EVANDRA.

Quel déſordre dans ſon eſprit ? . . . . Triſte effet du malheur ! . . . Quoi, ton Evandra même eſt étrangere à tes yeux ?

TIMON.

Non, je me rappelle trop combien j'ai été injuſte envers elle ! . . . Ah c'eſt augmenter mes maux, que de les partager. . . . Va-t'en, va-t'en de grace ?

EVANDRA.

Tu veux donc que j'expire à tes pieds ? Peux-tu ſoupçonner ma douleur, & l'innocence de mes motifs ? . . . Ah, Timon, en quel état te vois-je ? Pourquoi ce vil habillement ? Pourquoi cette bêche ?

TIMON.

Pour foüir la terre, & gagner mon dîner.

EVANDRA.

J'ai converti tous mes biens en argent, & en bijoux : les voilà; tu peux en disposer.

TIMON.

J'y renonce. On me flateroit encore.

EVANDRA.

Ecarte ces idées sinistres. C'est trop long-tems laisser tes ennemis triompher de ton accablement. Retournons dans Athénes : viens y jouir d'une fortune, que je ne dois qu'à toi.

TIMON.

Cette bêche est plus précieuse à mes yeux, que l'empire de l'Univers ; & ce n'est pas m'aimer, que de vouloir me la ravir. . . va-t-en, te dis-je ? c'est envain que tu veux me tenter.

EVANDRA.

Ah cruel ! la mort seule me séparera de toi.

TIMON.

Tu vois quelle est ma vie : je ne la changerai jamais. Que ferois-tu dans ces déserts ?

EVANDRA.

Je vivrois avec toi : pourrois-je n'être pas heureuse ?

TIMON.

Cela n'est pas possible.

EVANDRA.

Barbare ! je te sacrifie ma fortune, & tu m'envie la douceur de partager tes peines ? . . .

TIMON.

Ouvre les yeux, chere Evandra : une vie aussi dure, aussi pénible, aussi sauvage enfin, est-elle faite pour toi ?

EVANDRA.

Oui : tu me tiendras lieu de tout.

TIMON.

Quoi ! Timon malheureux, Timon rendu féroce, & victime du desespoir, est encore à tes yeux le même homme ?

EVANDRA.

Il n'en est que plus cher à mon cœur.

TIMON.

Je te croyois heureuse : tu veux donc m'arracher la seule consolation qui me restât ? . . . Dieux ! pourrois-je te voir exposée à la faim, à la soif, aux intempéries de l'air ? . . . . Non, non,

non, tu périrois : j'en ſerois la cauſe; je n'y pourrois ſurvivre.... Encore un coup, va-t-en.

EVANDRA.

Où ? à la mort ? j'y cours.

TIMON.

N'ai-je pas rompu tout commerce avec les mortels ?

EVANDRA.

Ton Evandra t'en dit autant, & n'en excepte que Timon.

TIMON.

Tu veux donc être auſſi malheureuſe que lui ?

EVANDRA.

C'eſt à genoux que je t'en prie !... ne me refuſe point, ou je vais mourir à tes yeux ?...

TIMON.

Leve-toi, divine Evandra ! tu me forces d'avouer, que l'Univers n'eſt point ſans vertu : j'en ai trouvé dans une femme !... qu'un autre en trouve autant. Viens, chere compagne de ma miſére, viens voir toutes les richeſſes, dont le hazard m'a rendu maître, & que je prétends cacher aux yeux des hommes.

EVANDRA.

Eh bien, joins-y mon or, & mes bijoux.

TIMON.

Tu as raiſon, chere Evandra.... tiens, regarde ? En faut-il plus pour faire condamner l'innocent, pour juſtifier le coupable, pour annoblir le roturier, rajeunir le vieillard, faire un héros d'un lâche, & des Dieux ſur la terre ?...*

EVANDRA.

Qu'il rentre au ſein qui le créa : c'eſt prévenir les maux dont on le rendroit l'inſtrument...

TIMON.

Travaillons maintenant à chercher notre nourriture....** Hélas ! mon corps accablé ſuccombe à la fatigue, & mes mains peu faites au travail en ſont déja écorchées.

EVANDRA.

Viens te repoſer, cher ami..... viens, poſe ici ta tête.... quand tu

---

* Je retranche le ſurplus, qui n'eſt que pure déclamation.

** Il bêche.

seras raffraîchi, j'apperçois des fruits que j'irai te cueillir...

TIMON.

Ciel ! quel nouveau fleau ? un homme ? Evandra, fuis au fond de ma caverne...

SCENE V.

TIMON. APEMANTUS.

APEMANTUS.

AMi, j'étois curieux de te voir. On prétend que tu me copies ?

TIMON.

Si tu avois un chien, je choisirois mieux mon original.

APEMANTUS.

Tu te donnes pour Philosophe, mon pauvre ami ? pure affectation, à l'ombre de laquelle tu prétends cacher le desespoir qu'excite en toi la perte de ta fortune ! Que fais-tu dans ces lieux ? à quoi sert cette bêche, pourquoi ces vêtemens d'esclave, & cet air farouche, tandis que tes flateurs portent en-

core les plus riches habits, nagent dans les délices, & ſçavent à peine ſi Timon exiſta jamais ? Va, va, quitte ces lieux peu faits pour un homme auſſi foible que toi ; ceſſe de les profaner par un maintien cynique trop ridicule pour m'en impoſer. Crois-moi, retournes à Athenes : deviens flateur à ton tour ; & retrouve la fortune, en apprenant le même métier qui te l'a fait perdre. Rends tes genoux & ton dos ſouples ; encenſe les veaux d'or ; oſe louer leurs foibleſſes, & juſtifier leurs vices : tu ne peux manquer de parvenir.

TIMON.

Prends-tu plaiſir à t'écouter toi-même ?

APEMANTUS.

Non : mais tu devrois m'entendre.

TIMON.

Tu m'ennuies, & je te mépriſe.

APEMANTUS.

Epargne-moi du moins, en copiant mon caractére ?

TIMON.

Si j'étois ta copie, je ſçais à quoi l'original ſeroit bon.

APEMANTUS.

A quoi ?

TIMON.

A pendre.

APEMANTUS.

Je croyois ne trouver en toi qu'un déſeſpéré, je vois un fou parfait. Quoi, tu es encore vain ? eh bien, tu n'es pas ſans reſſource : cherche, appelle quelques-unes de ces miſérables créatures qui ſemblent ne vivre encor ſur la terre qu'en dépit du Ciel irrité. Dis-leur de te louer, tu trouveras bientôt . . .

TIMON.

Que tu n'es qu'un bavard.

APEMANTUS.

Ne te fâche point. Je ne t'ai jamais tant aimé . . .

TIMON.

Je te haïs d'autant plus.

APEMANTUS.

Eh quel eſt donc mon crime ?

TIMON.

D'être aſſez impudent, pour flatter un miſérable.

APEMANTUS.

Eſt-ce te flatter, de convenir de ton malheur ?

TIMON.

Pourquoi donc viens-tu me chercher ?

APEMANTUS.

Pour t'insulter peut-être.

TIMON.

C'est le métier d'un lâche, ou d'un insensé. . . . choisis ?

APEMANTUS.

Si l'état où je te vois n'avoit d'autre motif que celui d'humilier ton orgueil, je pourrois t'applaudir : mais c'est malgré toi, c'est l'indigence qui te force à prendre le masque de la vertu. Avec quelques richesses, je te reverrois bientôt Courtisan ?

TIMON.

Tu mens, Esclave : c'est après ton rôle, le dernier que je voudrois joüer.

APEMANTUS.

. . . Mais étant misérable tu devrois souhaiter la mort ?

TIMON.

Tu me le crois donc bien plus que toi ?

APEMANTUS.

Que moi ? ma pauvreté me plait.

TIMON.

Tu mens encore : tu ſerois moins cauſtique, & d'une humeur plus ſupportable. Mais le poids de ta miſere t'accable moins qu'un autre, parce que tu es accoutumé à le porter. Né dans la fange, élevé durement, tu ſucas l'indigence avec le lait, & le mal-être t'eſt naturel. Si mon pere t'eût donné le jour, ſi l'abondance & la moleſſe avoient pris ſoin de ton enfance, les fautes de ta jeuneſſe auroient peut-être ſurpaſſé les miennes : tu n'aurois pas connu cette morale auſtere (preſque toujours dictée par le beſoin) & ton penchant t'eût entraîné dans les mêmes erreurs.

APEMANTUS.

Tu te trompes : j'aurois été ce que ſuis.

TIMON.

Pauvre Eſclave ! aprens à te connoître. Conçois enfin, que ta prétenduë force n'eſt que le fruit de ta ruſtique éducation. Mais moi, qui croyois l'Univers ſoumis à mes caprices, & dont les moindres mouvemens regloient les yeux, la langue & le cœur de tous ceux

qui m'approchoient ; moi qui fus toujours entouré de plus de serviteurs que je n'avois d'ordres à donner ; Moi dis-je, qui n'avois jamais souhaité sans voir mon desir accompli ! crois-tu que le coup de foudre qui me jette tout à coup dans la boue me soit aussi aisé à supporter, qu'il t'est facile de paroître content d'un sort que tu n'as jamais éprouvé meilleur ? tu nâquis dans la pauvreté : ta patience est un effet de l'habitude. Pourquoi donc t'avise-tu de haïr les hommes ? que t'ont-ils fait ? t'ont-ils jamais flatté ?.... Ta haine est donc injuste, & ne devroit tomber que sur celui qui t'a donné l'être.

APEMANTUS.

Superbe imbécille, tu ne connus jamais que les extrêmes. Pendant ta prosperité, tu voulois conquerir le cœur de tous les hommes ; dans ton malheur, tu les déteftes tous.

TIMON.

Ceſſe de m'irriter, finis, laiſſe-moi*.

* La Scene finit par des invectives groſſiéres, qui n'auroient rien de piquant en François.

enfin m'en voilà délivré ! la colére me fera mourir, si je vois encor des hommes... Reviens, Evandra ? ta douceur, & ta bonté ne me sont point suspectes : Toi seule peux me consoler.

SCENE VI.

TIMON. EVANDRA.

TIMON.

DEs racines, & de l'eau, composeront notre repas... chére Evandra, cela peut-il flater ton goût ?

EVANDRA.

Oui, si je mange avec toi ! oui, si je te vois plus tranquille..... cela seul manque à ma félicité.

TIMON, *après avoir mangé.*

Allons maintenant nous désaltérer à cette fontaine, & nous reposer un moment.

SCENE VII.

LE Poëte, le Peintre, & le Muſicien, qui ont appris que Timon a trouvé un tréſor, viennent avec empreſſement pour lui faire la cour, & font exécuter une ſymphonie champêtre. Timon arrive avec Evandra, & les chaſſe à coups de pierres.

SCENE VIII.

TIMON. EVANDRA.

TIMON.

QUe je ſuis excedé des miſéres de cette vie! .... hâtons-nous de nous en délivrer, & de creuſer notre tombeau... O mer! c'eſt ſur tes bords que je prétens être inhumé. C'eſt à tes flots à purifier mon corps.

EVANDRA.

Tu parles de mourir? ... Songes-tu que ma vie eſt attachée à la tienne?

TIMON.

La mort seule peut terminer mes peines. Cesse de partager mon sort affreux : va vivre heureuse loin de moi... prens toutes ces richesses.

EVANDRA.

Non, ma richesse est toute en toi ; toi seul es mon trésor le plus précieux ! ... asseions-nous ici ; les forces me manquent... Ne me quitte point*...

* Ils s'assient à terre.

SCENE IX.

TIMON. EVANDRA. MELISSE. & CHLOE'.

MELISSE.

QUe mon Char nous attende..... Oui Chloé, cela est certain : il a trouvé des sommes immenses ; & il a fait dire au Senat, qu'il n'a jamais été si riche.

CHLOE'.

J'en doute, Madame... Il auroit déja reparu dans la ville.

MELISSE.

Son amour, & mes charmes, vont bientôt l'y ramener. Le seul chagrin de m'avoir perdue l'a plongé dans le désespoir.

CHLOE'.

Mais s'il est toujours gueux, qu'allez-vous lui promettre ?

MELISSE.

Ce que je n'ai pas dessein de tenir : il en sera de Timon comme d'Alcibiade. Lorsque j'appris son dernier banissement, tu sçais comme je le traitai ? . . . je suis toujours fidelle à moi-même, & à mes intérêts. Mais voici la caverne de Timon.

TIMON.

Qui vient encore troubler ici mon repos ?

MELISSE.

Celle qui, en te perdant, a perdu le sien ; qui abandonne son pere & sa famille pour te chercher, & te ramener dans Athénes ; celle en un mot, qui t'aime, & ne peut vivre sans toi.

EVANDRA.

Dieux, c'est Méliſſe ! . . . . Ah sois sourd à sa voix enchantereſſe !

TIMON.

Sois tranquille à cet égard.

MELISSE.

Ne connois-tu plus ta Meliſſe, jadis l'objet de toute ta tendreſſe ?

TIMON.

Oui, je reconnois ces yeux impoſteurs, cet être compoſé de vanité, de coqueterie, de foibleſſes, & d'inconſtance. Je me rappelle même, qu'une figure ſemblable me jura un jour un amour éternel, & que le lendemain je fus l'objet de ſes mépris.

MELISSE.

Ah, je vois maintenant que tu ne m'as jamais aimée. Ingrat & aveugle Timon ! n'as-tu pas dû ſentir que ton Amante ne cherchoit qu'à t'éprouver ? Si ta tendreſſe eût été veritable, n'aurois-tu pas oublié cette injure ? Ciel ! & je puis t'aimer encore ? . . . tu m'as trompée, je ne le vois que trop : l'inconſtance m'a ravi ton cœur, & j'étois née pour être malheureuſe ! . . .

EVANDRA.

Cher Timon, ſois ferme : c'eſt un Crocodile qui pleure, & qui cherche à te trahir encore !

MELISSE.

N'eſt-il donc plus d'hommes ſinceres ? Si je te reſſemblois, ſi j'étois auſſi ingrate, ne t'abandonnerois-je pas dans ta miſere ? te chercherois-je encore ? . . . Ah, Timon, ſi tu m'avois été fidéle, tu m'aurois vû préferer le plaiſir de languir avec toi, à toute la pompe des Monarques ! . . . mais ç'en eſt fait, je t'ai perdu, tous tes ſermens ſont oubliés.

EVANDRA.

Pourquoi veux-tu m'enlever mon amant ? de quel droit prétens-tu me le ravir ? il eſt à moi ; je ſuis à lui pour jamais. Approche, ſi tu l'oſes ? viens l'arracher de mes bras ?

MELISSE.

Il eſt à toi, dis-tu, malheureuſe ! quels ſont tes droits ? les tiens-tu de l'hymen ? . . . c'eſt à ce titre ſeul que je prétendois à lui . . . mais toi, ſa concubine ; toi, qui par ton infamie . . . .

TIMON.

Tais-toi, vile choüette : elle a plus de vertus que n'en a tout ton ſexe enſemble. Nos cœurs ſont unis pour jamais, & pour jamais je ſuis à elle.

Dusses-tu regner sur l'univers, elle regneroit sur Timon * . . . pars, fuis de ma présence; ou crains mon courroux.

MELISSE.

Adieu, monstre.

EVANDRA.

Ah, cher Timon, que cet instant me rend heureuse!

* J'abrége encore ici de licentieuses inutilités.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TIMON. EVANDRA.

TIMON.

ENfin, après toutes les extravagances de sa vie, Timon vient de creuser son dernier gîte sur le rivage de la Mer.

EVANDRA.

Ne parle point de mort : l'idée seule de te perdre en est une pour moi. Cherche plûtôt à bannir de ton cœur cette noire mélancolie qui te consume. Hélas, si ta flamme égaloit la mienne, ne remplirois-je pas tous tes vœux? Puis-je embrasser Timon sans embrasser la felicité même ? & tu veux me quitter !...

TIMON.

Crois-tu que la mort nous ôtera le plaisir de penser, de sentir & d'aimer ? Tu t'abuses, chére Evandra ; cet amour sans trouble, & sans désir, sera bien plus délicieux ! .... je sens que je me guéris chaque jour de plus en plus de cette maladie de santé, & d'envie de vivre, qui m'a tourmenté si long-tems : je n'ai plus que toi sur la terre. Toi seule pouvois me faire souhaiter de jouer quelque rôle sur ce tumultueux Théâtre, où l'intérêt, l'extravagance, la perfidie & la cruauté ont toujours rempli les principaux personnages.

EVANDRA.

Le Ciel m'est témoin de la sincérité de mon amour : je t'ai toujours été fidelle ; je le serai même à la mort. Oui Timon, je le jure ; si ton Evandra te survit d'un instant, puisse-t'elle être pour jamais l'opprobre de son Sexe ! puisse-t'elle être esclave de Melisse !

TIMON.

Adorable Evandra ! la générosité, la grandeur de ton ame me pénétrent de honte & de douleur... Hélas, par où

t'ai-je donc mérité ? .... Si tu n'étois dans l'univers, je voudrois le voir embrasé.... Ciel, encor des humains?...

SCENE II.

TIMON. NICIAS. PHÆAX. ISANDER. CLEON. ISIDORE. THRASILLE. ELIUS.

NICIAS.

O Vertueux Timon ! nos cœurs gémissent de ta situation déplorable, & nous brûlons de la rendre meilleure.

PHÆAX.

Athenes te redemande, & nous ne pouvons vivre sans Timon. Réveille-toi, bannis cette sombre tristesse ; c'est le Sénat entier qui t'en conjure, & qui t'invite, par nos voix, à te rendre à ta Patrie.

TIMON.

Pour leur marquer ma reconnois-

ſance, ſi je diſpoſois des fleaux du Ciel, j'affronterois le plus terrible pour le répandre dans leurs murs.

ELIUS.

T'en préſervent les Dieux! ce ſeroit mal correſpondre à nos ſentimens pour toi.

TIMON.

Tu te trompes: les miens, au fond, ſont conformes aux vôtres.

NICIAS.

Sois généreux, Timon: oublie leur ingratitude; ils en rougiſſent maintenant. Peux-tu te plaindre encore? une République entiére (choſe rare!) avoue ſes torts envers toi. Que voudrois-tu de plus?... *

TIMON.

Je juge du corps par les membres... En verité, mes amis, je ſuis preſque touché?..... Prêtez-moi ſeulement pour un inſtant le cœur d'un ſot, & les yeux d'une femme, vous pourrez bien me voir pleurer.

NICIAS.

Croyez nos vûes ſinceres. En vou-

* Tous les Senateurs font des proteſtations à Timon. J'abrége ces longueurs.

lez-vous une preuve ? Le Sénat vous nomme Capitaine général de la République. Nous sommes menacés par Alcibiade : ce furieux rebelle marche à grands pas vers Athenes ; c'est en vous seul qu'est notre espoir.

TIMON.

Eh que m'importe qu'Athenes soit saccagée ; que m'importe que vous périssiez tous sous le fer du vainqueur ? que vos filles, vos femmes, & vos enfans soient la proye du soldat effréné ?... bien loin d'en détourner Alcibiade, je voudrois qu'il fît pis encore.

PHÆAX.

Ah, Seigneur, daignez être plus juste.

ELIUS.

Laissons-le : c'est un monstre intraitable, un Misantrope, dont rien ne peut adoucir le caractere féroce.

PHÆAX.

Seigneur, vous avez des trésors..... Au défaut de votre bras, daignez du moins en aider votre patrie ?

TIMON.

Ma patrie ? elle m'est chére, je m'en

ſouviens... Attendez.... aſſurez le Senat de toute ma reconnoiſſance ; dites-lui que s'il veut venir en corps juſqu'en ces lieux, & ſuivre un avis que j'ai à lui donner, la République pourra s'en trouver bien.

NICIAS.

Ah, Seigneur, il y viendra : j'en ſuis certain.

TIMON.

Je leur donnerai un ſecret certain pour calmer leurs craintes, & pour ſe mettre à l'abri des fureurs d'Alcibiade...

PHÆAX.

Ah, Seigneur ! ce procédé eſt digne du noble Timon.

TIMON.

Je le penſe de même..... dites-leur donc, que je vais choiſir & marquer, dans cette Forêt, les arbres que je croirai les plus commodes pour ceux d'entr'eux qui voudront s'y venir pendre...* partez avec ceci, perfides : voilà votre congé. Partez, dis-je, & gardez-vous d'offrir encore à mes yeux la face d'un Athénien. Un Tygre affamé m'inſpireroit moins d'horreur !

* Il ſe léve.

NICIAS.

Il ne faut plus compter de l'attendrir.

PHÆAX.

Envoyons des Soldats, qui le forcent d'avouer où il a caché son trésor. Les tourmens lui arracheront son secret.

NICIAS.

C'est bien pensé. Partons.

ELIUS.

Quel est ce bruit de guerre ?...

PHÆAX.

C'est sans doute l'armée d'Alcibiade... Fuyons : craignons de tomber dans ses fers.

SCENE III.

TIMON. ALCIBIADE. PHRYNE'. THAIS, &c.

ALCIBIADE, *à un Officier.*

FAites faire alte ? ... & qu'on aille de ma part, sommer Athénes de m'ou-

vrir ſes portes... Qui es-tu toi ?

TIMON.

Que le Ciel te confonde ! quoi, verrai-je toujours des hommes ? ....

ALCIBIADE.

Qu'ont-ils donc de ſi haïſſable ? qui es-tu ?

TIMON.

Je les abhorre, je ſuis leur ennemi... Quant à toi, je te haïrois moins, ſi tu pouvois paroître à mes yeux ſous la forme d'un tout autre animal. Mais je me rappelle que tu vas punir ton indigne patrie ?... marche : j'approuve ton deſſein.

ALCIBIADE.

O Timon, je te reconnois enfin. Je gémis de ton infortune ; & je vais tout réparer, en te vangeant.

TIMON.

Non, triomphe, garde pour toi les fruits de ta victoire, je n'en ſuis point jaloux. . . .

ALCIBIADE.

Quel changement terrible ! . . . Ah daigne me l'expliquer.

TIMON.

Tu ſçais que la lune ne brille que

d'un éclat emprunté du Soleil ? ... Le Soleil m'a manqué.

ALCIBIADE.

Je t'entens.. Il te reste du moins mon amitié : mets-la à l'épreuve.

TIMON.

Ton amitié ? ce mot n'engage à rien. Serois-tu homme, si tu ne promettois pas ? & si tu tenois ta promesse, ne cesserois-tu pas de l'être ?

ALCIBIADE.

Crois-moi, Timon, ta misere me touche !

TIMON.

J'étois bien plus à plaindre dans mon opulence.

ALCIBIADE.

N'étois-tu pas heureux alors ?

TIMON.

Comme toi maintenant..... que fais-tu de ces deux Coquettes ? combattent-elles à tes côtés ?

ALCIBIADE.

Non : mais leur compagnie adoucit de tems en tems ce que les travaux de la guerre ont de pénible.

TIMON.

Ton épée est moins redoutable qu'elles.

PHRINE'.

Que veut dire ce malheureux ?

THAIS.

Voilà donc cet ancien mignon des Dames d'Athénes ? ... le sot animal!...

ALCIBIADE.

Eh, Mesdames, respectez son malheur... Timon, ma fortune n'est pas grande maintenant : mais tiens, je la partage avec toi.

TIMON.

Garde ton or : il ne peut me nourir.

ALCIBIADE.

Marche avec nous à Athénes ?

TIMON.

Oui, si tu n'alois pas avec des hommes... je ne te hais moins, que parce que je te crois né pour les détruire.

ALCIBIADE.

Je viens d'envoyer mes ordres à Athénes : si elle ne se rend point, je n'en fais qu'un bucher.

TIMON.

Tu seras mon héros... tu peux manquer d'argent... prens celui-ci : je vais encore t'en chercher d'autre...

ALCIBIADE, *à part.*

Quel est donc ce mystére ? ... Où

trouve-t-il tout cet or ?

TIMON, *revenant.*

Voilà de l'or & des joyaux en abondance : va, ſois le fleau deſtructeur d'Athenes, ſois un feu dévorant, que rien n'échape à ta fureur ; ne reſpecte point le vieillard, c'eſt ſurement un Uſurier ; n'épargne point les femmes, les plus ſages ne le ſont qu'en apparence ; point de pitié pour les filles, ce ſont des coquettes ; que les enfans mêmes tombent ſous le fer de tes ſoldats, ce ſont autant de viperes que tu étoufferas dès leur naiſſance, & dont tu purgeras l'Univers.

PHRINE'.

Tu as raiſon, Timon.... ton tréſor eſt-il épuiſé ?

THAIS.

Je ſuis touchée de ſon état : c'eſt dommage qu'un ſi galant-homme ſoit malheureux !...

TIMON.

Déteſtables Syrenes !.... * Mais

* Il a falu néceſſairement adoucir beaucoup d'expreſſions de Timon, & tâcher d'en remplacer d'autres par des équivalens.

l'argent eſt bien placé dans vos mains : il produira tous les maux que j'en eſpere ; & ce motif vous rend dignes de mes libéralités. . . Tenez. . . conſervez votre caractére ; ne changez point de mœurs : pervertiſſez ceux mêmes qui prétendroient vous convertir.

THAIS.

Courage, Timon ; tes louanges nous plaiſent : ajoutes-y encore de l'or, & ſatisfais-toi.

TIMON.

Puiſſent vos charmes impoſteurs enchanter & perdre tous vos amans Plus dangereuſes que Pandore, couvrez la Terre de plus de maux qu'il n'en ſortit de ſa boëte fatale ! . . . hélas, je ſens que mon corps s'affoiblit . . .

PHRINE', *prenant l'argent.*

Encor des conſeils, cher Timon ? encor ? encor ? . . .

TIMON.

Executez d'abord ceux-ci.

ALCIBIADE.

Ne l'exerçons pas plus longtems. . . . Adieu, Timon. Si mon projet réuſſit, tu me reverras bientôt.

TIMON.

Et si le Ciel remplit mes vœux, je ne te reverrai jamais..... Le bras de la mort est déja étendu sur moi, je le sens : mes malheurs vont finir... adieu; punis Athénes ; & que le Ciel te punisse ! *

ALCIBIADE.

Marchons : sonnez Trompettes ; & que la terreur nous précede dans l'ingrate Athénes.

* Il sort.

SCENE IV.

Le Théâtre représente les Murs d'Athénes.

NICIAS. ELIUS. CLEON. THRASIBULE. ISIDORE. ISANDER.

NICIAS.

QUe ferons-nous pour l'appaiser ?

& comment nous défendre contre une armée si formidable ?

PHÆAX.

Il faut tomber à ses pieds.

ELIUS.

Il est magnanime : nos soumissions pouront le désarmer.

NICIAS.

Je tremble qu'il ne se vange cruellement de son exil !

ISIDORE.

Si nous résistons, nous sommes tous perdus.

NICIAS.

Ah, Phæax, qu'allons-nous devenir ? nous, qui avons toujours été ses ennemis déclarés ! J'en frémis.

PHÆAX.

Soyons les plus empressés à nous soumettre... j'entens les trompettes ; & rien n'égale ma terreur ! ....

SCENE V.

ALCIBIADE, *avec son Armée. Un Herault. Les Sénateurs, sur les remparts de la Ville.*

LEs Senateurs implorent du haut des murs la clémence d'Alcibiade, qui leur reproche leur ingratitude, & la mort de Thrasibule. Ils s'abaissent aux soumissions les plus humiliantes pour l'appaiser, & consentent à lui ouvrir leurs portes, pourvû qu'il leur accorde la vie. Alcibiade leur fait grace, à condition que six des principaux d'entre eux paroîtront, la corde au col, à l'Assemblée du peuple qu'il leur ordonne de convoquer.

SCENE VI.

Le Théâtre représente la Forêt, & la Caverne de Timon.

TIMON. EVANDRA.

EVANDRA.

HElas, cher Timon, tu chancelles; & tel qu'une fleur que la rosée sur-

charge, je te vois courbé sur ta tige !... Prends de cet élixir : il pourra te ranimer . . .

TIMON.

Non, chere Evandra, je n'attends plus que la mort.... je la sens dans mon cœur.... tous mes maux vont finir.

EVANDRA.

Ah, Timon ! tu vas donc me quitter ? . . . Faut-il que j'aye vêcu jusqu'à ce jour terrible ? . . .

TIMON.

Trop malheureuse épouse ! . . . mon dernier instant approche : daigne me conduire à mon tombeau..... hâte-toi... c'est le dernier bienfait que j'attends de ta tendresse !

EVANDRA.

O mon cœur ! peux-tu supporter de tels coups ? . . . . . mort barbare ! pourquoi fuis-tu ceux qui t'implorent ?

TIMON.

Voilà donc ma derniére demeure ? ... aide-moi... couche-moi décemment... la mort est notre ami le plus fidéle, qui ne nous flate point, qui tient toû-

jours ce qu'il promet... mon voyage eſt fini : j'entrevois le port ! ... Vertueuſe Evandra, c'eſt maintenant que tu peux me donner la preuve la plus ſenſible de ta tendreſſe ; ſurmonte ta douleur ; promets de vivre heureuſe après ma mort : j'expire plus heureux que je ne le fus jamais.

EVANDRA.

Qui moi ? que je t'oublie ! que je puiſſe vivre ſans toi ! ... tu crois donc mes promeſſes ſemblables à celles des Athéniens ? ... Ah, Dieux !

TIMON.

Puis-je mourir en paix, ſi tu ne me promets de vivre ? Va, la mort ne peut rien ſur les ames ; & la mienne, attentive au bonheur de mon Evandra, voltigera ſans ceſſe autour d'elle. ...

EVANDRA.

Ah, tu ne ſeras plus ! ...

TIMON.

Peux-tu me pardonner les maux auſquels je t'ai aſſociée ?

EVANDRA.

Tout partage avec toi m'étoit doux. ... Mais je te vois pâlir ! ... tes yeux s'obſcurciſſent ! .. Ah, Timon, où vas-tu ? ...

TIMON.

Où tout doit retourner . . . Obéis-moi, si tu m'aimes ; & si tu m'aimes, vis. . . . Adieu, chere Evandra ! . . . je meurs. . .

EVANDRA.

Ç'en est fait ! il n'est plus ! . . . que n'en est-il ainsi de l'Univers ! . . . Hâtons-nous de le rejoindre. . . . attends, Timon ? je suis à toi. . . Adieu, monde pervers ! . . . *

* Elle se tuë.

SCENE VII.

Le Théâtre représente la Ville d'Athenes.

ALCIBIADE. PHRINE. THAIS. *Officiers. Soldats. Senateurs. Troupe de Citoïens.*

MELISSE.

TRiomphe, cher Alcibiade ? que l'amour, & la victoire, couronnent à

l'envi mon Héros ! qu'il ſoit toujours la terreur des hommes, & les délices de mon ſexe ! . . .

ALCIBIADE.

Quelle eſt cette extravagante ?

MELISSE.

Quoi, peux-tu traiter ainſi ta Meliſſe ? . . . ne la connois-tu plus ?

ALCIBIADE.

J'ai trop appris à la connoître. Aurois-je oublié qu'elle refuſa de me revoir, dès que je fus banni par le Senat ?.. Va tendre ailleurs tes piéges : ils ſont maintenant trop groſſiers pour moi.

MELISSE.

Dieux ! j'aurois refuſé de te voir ? qui moi ? . . Ah cher Amant, l'on m'a trahie ! la calomnie ſeule a pû me noircir de ce trait . . . mon cœur n'aima jamais que toi !

ALCIBIADE.

Tu n'en juras pas moins à Timon ; tu ne lui fus pas plus fidelle, & je t'en haïs d'autant plus. . . . Voilà déſormais mes maitreſſes ; * leur amour ne peut me tromper : je le préfere, tel qu'il eſt,

* Montrant Thaïs, & Phriné.

aux dehors vertueux du tien, & de celui de tes ſemblables.

MELISSE.

Ciel ! eſt-ce Alcibiade que j'entens ?

ALCIBIADE.

Séche tes pleurs : il ſuffit que je t'aye aimée, pour ne te pas laiſſer ſans récompenſe.... Tu peux choiſir un de mes caporaux.

MELISSE.

Ah cruel ! ..... tu ne me reverras jamais...*

ALCIBIADE.

C'eſt dequoi je me flate.

* Elle ſort.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. NICIAS. THRASILLE, PHÆAX, ISIDORE, ISANDER, ELIUS, & CLEON *arrivent la corde au col.*

NICIAS, *à Alcibiade.*

SEigneur, c'eſt à vos pieds que nous attendons notre ſort !

PHÆAX.

Rendez-nous une vie, dont vous disposerez toujours !

ALCIBIADE.

Sentez-vous bien toute l'étenduë de votre ingratitude ?

TOUS ENSEMBLE.

Vous nous en voyez pénétrés !

ALCIBIADE.

Je devrois vous sacrifier tous aux Mânes du brave Thrasibule : mais un sang si abject pouroit-il honorer sa cendre ? . . . Allez, & soyez libres.... Que le peuple maintenant sçache mes intentions. *

Amis, Compatriotes ! je ne viens point vous rappeller vos injustices à mon égard, ni vous reprocher les services que je vous ai rendus dans mon exil ; vos ennemis défaits par mer & par terre, vos pertes réparées, vos frontieres étenduës, & la paix rétablie dans votre Empire. Ces exploits sont assez connus ; je vous ai servi : voilà ma gloire.

Si vous me revoyez en Conquérant

* Il monte dans la Tribune.

dans vos murs, c'eſt pour vous rendre la liberté ; c'eſt pour vous affranchir du joug inſupportable de quatre cent tyrans ; c'eſt enfin, pour réclamer les biens dont leur injuſtice a dépouillé leur bienfaiteur. J'avoue, que le reſſentiment de mon premier exil m'a engagé à créer le Senat : mais pouvois-je penſer que je vous mettois dans les fers, & que l'abus de ſa puiſſance nous accableroit tous ? C'eſt ainſi que le gouvernement des Grands eſt toujours onéreux pour le peuple : l'opulence, & le pouvoir des uns, fait toujours le malheur des autres. Reprenez donc vos droits ; & rendez la République heureuſe, en les exerçant avec modération.

TOUS ENSEMBLE.

Liberté ! liberté ! Vive le grand Alcibiade ! . . . .

UN MESSAGER.

Seigneur, je viens d'exécuter vos ordres. Mais, hélas, Timon n'eſt plus : Evandra n'a pû lui ſurvivre ; & j'ai trouvé cette inſcription ſur le tombeau de cet infortuné.

ALCIBIADE.

Hélas ! . . . liſons.

Affranchi des liens qui l'attachoient au monde,
Cy gît Timon ; Lecteur, que le Ciel te confonde !

Pauvre Timon ! je t'ai vû le plus floriſſant, & le plus généreux des Athéniens. Tu le ſerois encor, ſans les flateurs, & les ingrats ! . . . .

FIN.

LES FEMMES
DE BONNE HUMEUR,
OU
LES COMMERES
DE WINDSOR,
COMÉDIE
DE
SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

SIR JEAN FALSTAF,
FENTON, Amant de Mademoiſelle Page.
SHALLOW, Juge de paix du Comte de Gloceſtre.
SLENDER, Couſin de Shallow.

M. LE FORD, } Gentils-Hommes, demeu-
M. PAGE. } rans à Windſor.

SIR HUGUES EVANS, Miniſtre Flamand.
Le Docteur CAIUS, Medecin François.
L'HOSTE du Cabaret de la Jarretiére.

BARDOLPHE, }
PISTOL. } Filous, à la ſuite de Falſtaf.
NYM. }

ROBIN, Page de Falſtaf.
SIMPLE, Laquais de Slender.
RUGBY, Laquais du Docteur Caius.
Madame PAGE.
Madame LE FORD.
Mademoiſelle ANNE PAGE, Amante de Fenton.
QUICKLY, Cuiſiniere du Docteur Caius.

PAYSANS, DOMESTIQUES. &c.

La Scene eſt à Windſor.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SHALLOW, SLENDER, & SIR HUGUES EVANS.

SHallow, vieux Gentilhomme Cazanier, entêté de sa noblesse, est furieux contre Sir Falstaf * qui a tué un Daim dans son Parc. Il prétend suivre cette affaire avec la derniere chaleur, & tirer vangeance de son ennemi. Slender, jeune idiot, & parent de Shallow, partage & excite son ressentiment. Hugues Evans, en sa qualité de Ministre, a des sentimens plus pacifiques, & offre sa médiation pour terminer ce différend. Après avoir flatté l'orgueil ridicule de Shallow, en stile Anglo-

* *Voyez le caractére de ce Personnage dans les Extraits des Piéces non traduites de Shakespeare, tome 3. pag. 485. 490. & 491.*

Flamand, il cherche à détourner ſes idées de procès & de vangeance contre Falſtaf, en propoſant le mariage de Slender avec Anne Page, qui eſt un parti très-avantageux. Shallow goûte la propoſition, & conſent d'aller ſur le champ en parler à M. Page. Il n'eſt retenu que par la crainte d'y rencontrer Sir Falſtaf, qui y eſt toujours. Mais Evans vient à bout de vaincre ſa répugnance. On conſulte les ſentimens de Slender pour Anne Page. Il répond en nigaud, & conſent à tout. Le Miniſtre frape à la porte de M. Page, qui paroît lui-même.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. M. PAGE.

CEtte Scene ſe paſſe d'abord en politeſſes. M. Page remercie Shallow de ſon gibier, dont Falſtaf lui a fait part. Shallow ſe plaint de la maniere dont on a forcé ſon parc. Slender fait des révérences à ſon prétendu beau-pere futur, & lui demande des nouvelles d'un de ſes chiens de chaſſe.... On reparle d'accommodement entre Falſtaf & Shallow, qui paroît avoir peine à s'y prêter.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. FALSTAF, BARDOLPHE, NYM, PISTOL.

FAlſtaf rit de la colere, & des menaces de Shallow. Slender ſe plaint auſſi d'avoir été volé par les filoux qui accompagnent Falſtaf, & jure de ne plus s'ennyvrer, à l'avenir qu'avec d'honnêtes gens.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Mᵉ PAGE, Mʳ LEFORD, Mlle PAGE.

MAdemoiſelle Page apporte du vin. Son pere la renvoie, en invitant la compagnie d'entrer chez lui, pour manger d'un excellent pâté de venaiſon, & terminer toutes querelles le verre à la main.

SCENE V.

SHALLOW. EVANS. SLENDER. SIMPLE, *arrive.*

SLender gronde son domestique de l'avoir quitté. Il lui demande son livre de chansons, & de quolibets... Shallow, & Evans interrogent Slender sur l'état de son cœur, & sur les dispositions en faveur de Mademoiselle Page : il repond toujours niaisement, qu'il n'aura jamais de volonté à cet égard que celle de son cousin Shallow.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. Mlle PAGE.

ELle vient les avertir qu'on a servi, & qu'on n'attend plus qu'eux. Shallow, & Evans entrent dans la maison, elle invite vainement Slender à les suivre : il dit, qu'il n'a pas faim ; & il affaissonne ses excuses de mille balourdises, & d'autant de platitudes. Monsieur Page arrive, & le force de venir se mettre à table. Slender fait des façons pour ne point passer devant son prétendu beau-pere. Il céde enfin, en disant, *qu'il aime mieux être incivil qu'importun.*

SCENE VII.

EVANS. SIMPLE.

EVans vient de quitter la table, pour dire à Simple de s'informer de la demeure du Docteur Caius. Il veut faire rendre une lettre à Quickly, sa Gouvernante, qui a quelqu'empire sur l'esprit de Mademoiselle Page, pour l'engager à favoriser la recherche de Slender. Simple part avec la lettre, & Evans va achever son diner.

SCENE VIII.

SIR FALSTAF. *L'Hôte de la Jarretiere.* BARDOLPHE. NYM. PISTOL. ROBIN.

FAlstaf a dessein de congédier une partie de ses gens, il en parle bas à son hôte, qui approuve son idée, & qui lui promet de le défaire bientôt de Bardolphe. Cet hôte, est un homme jovial & malin, qui flate, raille, & joue impunément Falstaf. Il emmene Bardolphe avec lui, & Falstaf reste avec Pistol, & Nym.

Il leur declare, après les avoir querellés, que ſes finances touchent à leur fin, & qu'il eſt tems de ſonger aux moyens de ſe remettre en fond. Il croit, dit-il, s'être appercu que Madame Leford a conçu de l'inclination pour lui; & cette avanture lui paroît d'autant plus digne d'être tentée, que cette femme diſpoſe de la bourſe de ſon mari, dont les richeſſes ſont conſidérables. Il vient de lui écrire une lettre paſſionnée; & une autre pour Madame Page, dans les yeux de laquelle il croit auſſi avoir entrevu quelque bonne volonté pour lui. Cette derniere puiſe auſſi dans le coffre fort de ſon mari; & le deſſein de Falſtaf eſt de les mettre toutes deux à contribution, en leur perſuadant à chacune en particulier qu'il les adore.... » Partez, dit-il, canailles: » ſecondez mes projets. Volez, portez ces » lettres à leur adreſſe. Falſtaf, va tenter la » fortune: obeiſſez à votre maître!.... Et » toi, Robin, ſuis-moi?...

SCENE IX.

PISTOL. NYM.

CEs deux filoux, déja mécontens de Falſtaf, projettent de ſe venger de lui. Ils ſe répandent en invectives bouffones, ſur la taille énorme de leur Maître, ſur ſon humeur arrogante & poltrone, & ſur toutes les friponneries à l'aide deſquelles il ſe ſoutient dans

le monde. Le réſultat de leur conférence, eſt d'avertir les deux maris de Meſdames Page, & Leford, des projets de Falſtaf contre leurs femmes, & contres leurs bourſes.

SCENE X.

QUICKLY. SIMPLE. RUGBY.

SImple apporte, à Quickly, la lettre de Hugues Evans. Elle charge Rugby de ſe tenir à la fenêtre, & de l'avertir de l'arrivée du Docteur Caius, de crainte qu'il ne la ſurprenne avec Simple.... Elle interroge enſuite ce Domeſtique ſur la figure & le caractére de Slender; & dans le moment qu'elle promet de l'aider dans ſes amours avec Mademoiſelle Page, Rugby vient lui dire que le Docteur Caius arrive. Quickly effrayée, fait cacher Simple dans le cabinet du Docteur, & chante en l'attendant.

SCENE XI.

QUICKLY. *Le Docteur* CAIUS.

LE Docteur dit à Quickly, en Anglois Franciſé, de chercher dans ſon cabinet une boëte verte qu'il a oubliée. Elle la

lui apporte. Il ordonne à Rugby de prendre sa grande épée, & de le suivre à la Cour, où il a quelques affaires... Un moment après, Caius revient sur ses pas, pour chercher des simples qu'il a laissées dans son Cabinet. Il y trouve le Domestique de Slender, qu'il prend pour un voleur. Quickly tâche de l'appaiser, en lui déclarant la vérité de l'avanture. Caius, qui est aussi amoureux de Mademoiselle Page, entre en fureur contre le Ministre Evans, qu'il accuse de traverser ses amours de dessein prémédité, en faveur de Slender. Il charge *Simple*, en le renvoyant, de lui porter un Cartel de sa part. Il veut que l'Hôte de la Jaretiére soit le juge du combat; & toutes les supplications que Quickly employe pour l'en détourner, & pour lui persuader qu'il est aimé de Mademoiselle Page, ne servent qu'à l'irriter encor plus.

Il sort, en menaçant Quickly de la chasser de chez lui, si à son tour il n'obtient pas Mademoiselle Page.

SCENE XII.

QUICKLY. FENTON.

Elle dit, à part, que personne dans Windsor ne connoît mieux qu'elle les secrets sentimens de Mademoiselle Page, & qu'il s'en faut bien qu'ils soient favorables à son Maître... Fenton vient la prier, en secret, de lui rendre service

ſervice auprès d'elle. Il lui fait un préſent, en la priant de lui continuer ſes bons offices auprès de ſa Maîtreſſe. Elle l'aſſure de toute la ſincerité de ſon zéle, & le congédie en lui promettant de veiller aux intérêts de ſon amour.

Dès que Fenton eſt ſorti, elle ſe mocque de lui, dans l'idée où elle eſt, qu'il n'eſt pas plus aimé de Mademoiſelle Page, que ne le ſont ſes Rivaux.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Madame PAGE, *tenant une Lettre.*

QUoi j'aurai été à l'abri, dans mes plus beaux jours, des tendres pourſuites des Amans, & je ſuis aujourd'hui l'objet de leurs recherches !... Voyons ceci ?...

Ne demandez point la raiſon de mon amour pour vous : car quoique la raiſon ſoit ſouvent le Médecin de l'Amour, il la conſulte rarement. Vous n'êtes pas jeune, ni moi non plus : nous en ſympatiſons davantage. Vous êtes de bonne humeur, & moi auſſi : oh, nous ſympatiſons encor plus ! vous ne haïſ-

sez pas le vin, & je l'aime beaucoup : tout est dit, nous sommes faits pour nous aimer. Recevez donc mon cœur, ma chére Madame Page, si tant est que le cœur d'un Guerrier puisse vous plaire. Je n'implore point votre pitié, l'expression n'est pas digne d'un Soldat. Je demande seulement, que vous m'aimiez.

Signé par votre Chevalier,
Prêt en tous tems, pour vous aguerroyer,
De nuit, de jour, & même à la chandelle ;
Et des Amans le plus fidelle.

JEAN FALTAF.

Que veut ce vieil Hérode ? ô corruption du siécle ! un singe suranné, veut faire encor le Damoiseau !.... Quelle idée ce gros *sac-à-vin* a-t-il donc conçu de mon caractére ? & qu'ai-je fait, pour lui inspirer tant d'audace ? à peine l'ai-je vû trois fois : que lui ai-je donc dit ? est-ce de mon humeur gaie qu'il prétend se prévaloir ?... En vérité, la hardiesse des hommes de cette espéce

mériteroit un *Bill* au prochain Parlement. Comment le punirai-je ? car il me faut une vangeance proportionnée à mon reſſentiment, & à la groſſeur de ſa bedaine....

SCENE II.

Madame PAGE, Madame LEFORD.

ELles ſe font mutuellement confidence des lettres qu'elles ont reçues de Falſtaf, & dont elles ſont également indignées. Leur premiére idée eſt de flatter ſa paſſion, & de l'amuſer de jour en jour par de nouveaux délais, juſqu'à ce que Falſtaf ait mangé tout ſon argent chez l'hôte de la Jarretiére, & qu'il ſoit forcé de vendre juſqu'à ſes Chevaux. Madame Leford, qui eſt la plus irritée, parce qu'elle a un mari jaloux, dit qu'elle ſe prétera à tout ce que ſon amie voudra inventer pour punir Falſtaf.... Mais elles apperçoivent leurs maris, qui viennent avec Piſtol, & Nym; & elles s'écartent pour concerter leurs projets.

SCENE III.

Mr LEFORD *avec* PISTOL. Mr PAGE *avec* NYM.

Les femmes reſtent dans le fond du Théâtre.

PIſtol inſtruit Monſieur Leford des vues de Falſtaf ſur ſa femme, tandis que Nym en dit autant à Monſieur Page, à l'autre coin du Théâtre. Leford croit tout, & entre en fureur; Page eſt plus tranquile, & ſuſpend ſon jugement.... les femmes s'avancent, & ſont reçues de leur maris conformément aux impreſſions que ce qu'ils viennent d'apprendre à jetté dans leur eſprit. Quickly paroît. Les deux femmes l'emmenent avec elles, pour la prier de les aider à jouer Falſtaf.

Les deux maris reſtent ſeuls. Leford accuſe Page de trop de confiance dans la vertu de ſa femme; l'autre accuſe ſon ami de croire trop legerement tout ce qui flate ſa jalouſie.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. SHALLOW, & *l'Hôte de la Jarretiere.*

CEs derniers viennent inviter les autres à être spectateurs d'un duel assigné entre le Ministre Flamand, & le Medecin François. L'hôte, qu'ils ont choisi pour juge de leur combat, leur a donné à chacun un rendez-vous different, où ils doivent s'attendre. Il est question d'aller rire à leurs dépens. Leford, que la jalousie occupe, prie l'hôte en particulier de lui procurer une conversation avec Falstaf, dont il n'est pas encor connu. » Il s'agit, dit-il, » d'une badinerie, & il est nécessaire qu'il » croie que je m'apelle *Broom*.... L'hôte » consent à tout. Il presse la compagnie de le suivre, pour aller voir les deux Champions. Ils sortent.

Leford reste seul, & se livre à ses soupçons jaloux. Il a dit-il, trouvé un moien certain pour s'assurer de la vertu, ou de l'infidelité de sa femme; & il va le mettre en usage.

SCENE V.

FALSTAF. PISTOL.

PIstol demande de l'argent à emprunter à Falſtaf, qui le refuſe, & le maltraite de paroles. Grands reproches de part & d'autre ſur leurs friponneries mutuelles. Ils ſont interrompus par Robin, qui vient annoncer Quickly.

SCENE VI.

FALSTAF. QUICKLY.

ELle aborde Falſtaf d'un air myſtérieux; & après de longs préambules, ſouvent interrompus par la crainte d'être écoutée, elle dit à Falſtaf qu'il eſt aimé de Madame Leford, la femme la plus vertueuſe & la plus aimable de Windſor. Elle le félicite ſur une conquête échappée juſqu'alors aux recherches, aux aſſiduités, & aux préſens de mille jeunes courtiſans auſquels Madame Leford a toujours été inſenſible. Elle finit ſa harangue, en lui donnant un rendez-vous de la part de cette Dame, dont le Mari jaloux doit être abſent entre dix & onze heures. Falſtaf tranſporté de joie,

promet de n'y pas manquer ; & charge Quickly d'assûrer Madame Leford de toute la vivacité de sa tendresse pour elle... La Quickly lui dit tout bas, qu'elle est encore chargée d'un autre message pour lui, de la part de Madame Page ; & qu'il faut qu'il soit le plus fortuné des hommes pour avoir aussi enflammé cette femme, qui passa toujours pour la vertu même. Mais elle n'a pas encore de rendez-vous à lui proposer de la part de cette dernière, parce que son Mari ne sort presque jamais de la Maison. Elle prie seulement Falstaf de lui envoyer son Page, pour lequel son Mari a de l'amitié, afin que ce jeune domestique puisse servir (sans causer de soupçons) à la tendre correspondance qu'elle veut entretenir avec le Maître.

Falstaf est d'abord pénétré de joie en apprenant cette nouvelle conquête. Cependant il craint que ses deux Maîtresses ne se soient fait confidence de l'amour qu'elles ont pour lui. Mais la Quickly le rassûre, & acheve de lui tourner la tête, en lui faisant envisager adroitement le sort le plus heureux, tant du côté de l'amour, que de celui de la fortune. Il lui offre sa bourse, en la priant de le servir auprès de toutes deux ; & il ordonne à Robin de la suivre chez Madame Page.

SCENE VII.

FALSTAF. Mr LEFORD. BARDOLPHE.

BArdolphe dit à Falſtaf, qu'un certain Monſieur *Broom*, qui vient de lui apporter un préſent de vin de Canaries, demande à le ſaluer. Falſtaf ordonne qu'on le faſſe entrer.

M. LEFORD, *déguiſé.*

Monſieur, je vous ſalue.

FALSTAF.

Et moi de même, Monſieur. Qu'exigez-vous de moi ?

M. LEFORD.

Pardonnez, Monſieur, ſi j'oſe paroître ainſi devant vous, ſans avoir l'honneur de vous être connu.

FALSTAF.

Soyez toujours le bien-venu. Que voulez-vous ? Parlez ?... Toi * laiſſe-nous.

Mr LEFORD.

Monſieur, vous voyez un Gentilhomme

* A Bardolphe.

qui a beaucoup dépensé d'argent. Je m'appelle Broom....

FALSTAF.

Eh bien, Monsieur Broom, soit : je serai charmé de vous connoître.

Mr LEFORD.

C'est un honneur que j'ambitionne, & qui, à ce que j'espere, ne vous sera point à charge. Grace au Ciel, j'ai plus de plaisir à prêter mon argent que d'autres n'en ont à l'emprunter : je suis toujours prêt à obliger mes amis ; & c'est par cet endroit seul que j'ai osé m'introduire chez vous sans cérémonie, dans la confiance où je suis qu'une clef d'or ouvre toutes serrures.

FALSTAF.

Peste ! l'or est un soldat invincible...

LEFORD.

J'en ai assez, pour que son poids m'inquiéte & me gêne. Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur, de me soulager en m'aidant à porter cette charge.

FALSTAF.

Très-volontiers, Monsieur.... Mais par où donc ai-je mérité ? ...

LEFORD.

Vous le sçaurez, si vous voulez m'entendre.

FALSTAF.

Oh, parlez, Monsieur Broom; je brûle de vous être utile.

LEFORD.

Je serai court. Il y a long-tems que j'entends parler de vous, & je me reproche de ne vous avoir pas recherché plutôt.... Je vais, en vous ouvrant mon ame, vous dévoiler toutes mes imperfections. Mais en jettant un œil sur mes foiblesses, daignez, Monsieur, ne pas détourner l'autre de dessus les vôtres : peut-être alors serai-je plus digne de quelque indulgence !

FALSTAF.

Ah, Monsieur, cela est trop humble. Ne craignez rien : allez toujours.

LEFORD.

Vous connoissez une Dame de cette Ville, dont le mari s'appelle Leford ?

FALSTAF.

Oui... eh bien ?

LEFORD.

Hélas, je l'ai long-tems aimée !... Que n'ai-je point fait pour elle ? que d'argent répandu, que de soupirs, que de soins, que de pas, que de présens perdus, ou vainement offerts ! Bref elle

n'a pas eu plus de repos avec moi que l'amour ne m'en donnoit à moi-même : quoiqu'elle fît, j'en étois témoin ; quelque part qu'elle allât, j'étois son ombre ; quelque chose qu'elle regardât, j'étois sous ses yeux. Mais quelle fut la récompense de tant d'amour, de tant d'assiduités, de tant de respects ? une indifférence aussi invincible qu'offençante ! & la funeste expérience que j'ai acquise à si grands frais, ne sert qu'à me convaincre, que l'amour, ainsi que notre ombre,

Fuit qui le suit.
Suit qui le fuit.

FALSTAF.

Quoi, vous n'avez jamais rien obtenu d'elle ?

LEFORD.

Rien.

FALSTAF.

Mais ... vous ne lui avez peut-être jamais rien demandé ?

LEFORD.

Jamais.

FALSTAF.

De quelle nature étoit donc votre amour ?

LEFORD.

Timide .... je reſpectois ſa vertu ! je reſſemblois à celui qui, après avoir élevé une belle maiſon, s'apperçoit qu'il l'a bâtie ſur le terrain d'autrui. Il a perdu ſa peine & ſon argent.

FALSTAF.

Mais, à quel propos me faites-vous toute cette confidence ?

LEFORD.

Que vous dirai-je ? .... Quelques perſonnes prétendent que cette vertu, que je croyois ſi auſtere, ne conſiſte que dans les apparences : on ſoupçonne, en un mot, qu'elle n'eſt rien moins dans le particulier, que ce qu'elle veut paroître dans le public.... Vous ſçavez tout maintenant, cher ami : paſſons à mon projet. Vous êtes un homme de nom, bien né, éloquent, auſſi parfait courtiſan que renommé guerrier....

FALSTAF.

Ah, Monſieur ! ...

LEFORD.

Ne m'interrompez pas, puiſque je dis la vérité, & que vous le ſçavez.... Voilà de l'argent : dépenſez-le, répan-

dez-le, dépensez encore plus, toute ma fortune est à vous. J'exige seulement, en revanche, que vous attaquiez la prétenduë vertu de cette prude; que vous épuisiez, pour la réduire, toutes les finesses de cet art d'aimer qui vous sont si familieres; & que vous me convainquiez de son hypocrisie. Si cette conquête n'est pas en effet impossible, elle ne peut vous échaper.

FALSTAF.

Quoi! vous l'aimez ardemment, & vous voudriez que je vous enlevasse?.. Ah, Monsieur, je vous estime trop pour croire....

LEFORD.

Connoissez mieux mon caractére. Sa vertu vraie ou fausse, a fait une si vive impression sur mon ame, que je n'oserois lui faire connoître mes désirs. La longue habitude que je me suis faite d'admirer cette femme, la fait toujours briller à mes yeux d'un éclat qui m'éblouit; & dussai-je avoir en main dequoi la confondre, l'empire qu'elle a pris sur moi trouveroit encor des ressources suffisantes pour réprimer & glacer mes desirs.

FALSTAF.

M. Broom, écoutez-moi. Fortifiez-moi d'abord, avec votre argent; enſuite, mettez votre main là-dedans; enfin, apprenez que je ſuis gentilhomme, & que ſi vous aimez encore Madame Leford, je vous la livre.

LEFORD.

Ah cher ami!

FALSTAF.

C'eſt un Arrêt.

LEFORD.

Dépenſez hardiment, cher ami; l'argent ne manquera pas.

FALSTAF.

Et vous ne manquerez pas de maîtreſſe, M. Broom. Sçachez à votre tour, que j'ai aujourd'hui un rendez-vous avec elle, où elle m'attend avec impatience. Sa confidente ſortoit d'auprès de moi, quand vous êtes entré. Je ſerai bien près de Madame Leford, entre dix & onze; ſon jaloux doit alors être abſent. Laiſſez-moi faire: revenez ici ce ſoir; je vous en apprendrai de belles!

LEFORD.

Que je ſuis heureux. Connoiſſez-vous le mari?

FALSTAF.

Moi ? non. Le diable emporte le pauvre cornard.... J'ai pourtant tort de l'appeller pauvre, car on prétend qu'il a des monceaux d'or ; & c'eſt en quoi j'aime encore plus ſa femme. Elle me ſervira de clef, pour puiſer dans le cofre-fort du vieux ladre. J'y trouverai les Indes-Orientales.

LEFORD.

Je voudrois que vous connuſſiez le mari, pour que vous puiſſiez éviter ſa rencontre.

FALSTAF.

Que la peſte l'étouffe. Je veux le faire extravaguer, je veux qu'il tremble à l'aſpect du bâton, & faire une nouvelle conſtellation de ſes cornes..... Bon courage, Monſieur Broom, le manant ſera bientôt coëffé de notre façon : ſongez à vous y préparer. Adieu ; ne manquez pas de revenir ici ce ſoir.

SCENE VIII.

M. LEFORD, *seul.*

QUel scélerat ! quel monstre ! mon cœur créve d'impatience. . . . Qui osera maintenant blâmer ma jalousie ? Ma femme lui a donné un rendez-vous ! Qui l'auroit pû penser ? . . . . Quel enfer pour un mari, qu'une épouse infidelle ! Mon honneur est perdu, mes cofres sont forcés, ma réputation avilie ; & pour comble d'horreur, l'auteur de ma honte m'accable d'avance des noms odieux que j'entendrai bientôt retentir à mes oreilles ! . . . Noms cruels ! noms affreux ! êtes-vous faits pour moi ? L'enfer même en a-t-il qui m'effrayent davantage ? . . . Cocu ? .... ciel, cocu ! celui de Lucifer me paroîtroit plus doux.... O mon pauvre ami Page ! vous êtes un sot, un sot pommé ! Vous croyez votre femme sage ; vous n'osez la soupçonner ; la jalousie vous paroît ridicule ? & moi, je confierois

plutôt mon beure à un Flamand, mon fromage à un Hollandois, mon eau-de-vie à un Irlandois, & mon cheval à un Larron, que mon honneur à ma femme. Tout ce que ce sexe rêve, imagine, désire, doit avoir son effet, dût l'enfer même y mettre obstacle. . . . . Je te rends grace, ô Ciel, de m'avoir fait naître jaloux !...C'est à onze heures qu'il doit se rendre chez moi ? . . . Oh, je le préviendrai. Je dévoilerai ma femme, je me vangerai de Falstaf, je me moquerai de Page. . . . Partons. . . . Arrivons trois heures trop tôt, plutôt qu'une minute trop tard. . . . . Cocu ! cocu ! ah fi au diable !

SCENE IX.

Le Docteur CAIUS. RUGBY.

CAius paroît armé, & en habit de combat. Il demande à Rugby, si l'heure de l'assignation n'est point passée ? L'autre lui dit qu'elle l'est depuis longtems. Caius accuse le Ministre de poltonnerie, & s'épuise en Rodomontades. Il veut même que son Domestique

mette l'épée à la main, pour lui montrer de quelle maniere il auroit attaqué Evans.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. SHALLOW. SLENDER. PAGE. L'HOSTE.

ILs accablent le Docteur de railleries, sur sa bravoure. Shallow, en qualité de juge de paix, fait une remontrance à Caius ; après quoi il sort avec Slender & Monsieur Page, pour aller trouver le Ministre Evans qui est sous les armes de l'autre côté de la Ville, en attendant Caius.

L'hôte de la Jarretiere reste avec Caius qu'il appaise, en le raillant sans qu'il s'en apperçoive. Il lui promet de le servir auprès de Mademoiselle Page ; & il l'emmene, pour la voir, dans une ferme du voisinage où elle doit dîner.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HUGUES EVANS. SIMPLE.

LE Miniſtre, en veſte, & l'épée à la main, feint d'atendre impatiemment le Medecin Caius ſon ennemi. Il prie Simple de le chercher dans les environs. Dès qu'il eſt ſeul, il s'abandonne aux mouvemens de ſa frayeur, & il fait des vœux pour que Caius ne ſoit pas plus brave que lui... : enfin, il chante, pour s'étourdir. Simple revient, & dit que le Medecin paroît. L'embaras du Miniſtre redouble.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. PAGE. SHALLOW. SLENDER.

ILs feignent d'être surpris de rencontrer Evans dans cet état, & d'en ignorer la cause. Le trouble, & les attitudes guerrieres du Ministre les rejouissent, jusqu'au moment que le Docteur Caius paroît avec l'Hôte de la Jarretiere.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. CAIUS. L'HOSTE. RUGBY.

LEs deux braves se reprochent réciproquement (à l'oreille) leur poltronnerie. On les désarme, & ils essuient tous les brocards de l'assemblée. L'hôte leur fait part du tour qu'il leur a joué, en leur donnant à chacun un rendez-vous different. * Le Docteur & le

* Pendant toute cette Scene Slender léve de tems en tems les yeux au Ciel, en disant : *Ah belle Anne Page!* ...

Medecin se raccomodent, & projettent de se vanger de l'affront auquel l'Hôte vient de les exposer. Caius est surtout piqué, de ce que l'Hôte l'a amené dans ce lieu, sous prétexte d'y voir Mademoiselle Page. Ils sortent, pour aller signer la paix dans le cabaret.

SCENE IV.

Madame PAGE. ROBIN. Monsieur LEFORD.

MAdame Page, qui est en chemin pour aller avec Robin chez Madame Leford, rencontre M. Leford qui lui demande de qui elle tient ce nouveau Domestique? Elle continue son chemin, en lui disant que son mari l'a eu de Sir Falstaf...

SCENE V.

Monsieur LEFORD. *seul.*

CIel! à quoi pense le Page? cet homme a-t'il une tête? a-t'il des yeux?.... Non, tout dort chez lui,

tout lui devient innutile .... quelle imbécillité! souffrir un pareil Messager d'amour auprès de sa femme, n'est-ce pas être soi-même l'artisan de sa honte, & travailler à la rendre complette ?... Mais à quoi pensé-je ? cette même femme n'est-elle pas aller trouver la mienne ? n'y méne-t'elle pas aussi ce jeune *Mercure ?* ah mon cher Page, nos deux femmes conjurent ensemble : nous sommes perdus tous deux !..... Non, non, je vais tout découvrir. Je surprendrai Falstaf, je donnerai la torture à ma femme, je déchirerai le voile hypocrite de la perfide Page, je ferai connoître son sot époux pour un cocu volontaire ; & je veux que tous mes voisins soient les témoins de ma vangeance.... L'heure du rendez-vous approche, & je suis sûr de mon fait. O Falstaf ! je t'y trouverai, ou bien la terre n'est point matiére. Cet Acte de vigueur, me met au-dessus de la raillerie... Marchons. Mais, qui vient ici ?

SCENE VI.

Monsieur LEFORD. Monsieur PAGE. SHALLOW. SLENDER. EVANS. CAIUS. L'HOSTE *de la Jarretiere.*

SHALLOW.

EH bonjour, Monsieur Leford.

LEFORD.

Je suis charmé de vous rencontrer tous. J'ai un excellent diner à vous offrir, si vous voulez me suivre.

SHALLOW.

Quant à moi, Monsieur Leford, recevez mon excuse.

SLENDER.

Et la mienne aussi, Monsieur..... Nous dinons avec Mademoiselle Anne, & je n'y manquerois pas pour tout l'argent!....

SHALLOW.

Nous avons un mariage en train; entre

entre le cousin Slender, & elle. Cela doit être décidé aujourd'hui..... Jugez....

SLENDER, *à M. Page.*

Je compte sur votre consentement, mon cher Pere.

M. PAGE.

Vous l'avez, M. Slender : je suis pour vous. Mais ma femme est toujours pour M. le Docteur.

CAIUS.

Et votre fille aussi, M. le Page. Elle m'aime ; j'en ai Quickly pour garant.

L'HOSTE.

Et que deviendra donc le jeune Monsieur Fenton ? Lui, qui chante, qui danse, qui fait des vers, qui est parfumé, tendre, & semillant ? C'est lui qui l'aura, vous dis-je : c'est lui qui l'aura.

M. PAGE.

Jamais, de mon consentement. Il a trop de noblesse, & trop peu de biens ; il est trop attaché au Prince *Henry*, * & à *Poinz* ; trop haut dans ses ma-

* Voyez l'Extrait de la Piéce d'Henry IV.

niéres, & visant trop au grand. Non; il n'aura point ma fille: mon bien n'est pas pour un avanturier. Si jamais il la prend, il la prendra sans dot.

M. LEFORD.

Que du moins quelques-uns de vous daignent venir chez moi. Sans compter la chére que j'ai à leur faire, je leur promets un divertissement singulier : j'ai un monstre comique à leur faire voir. Vous en serez, Monsieur le Docteur, & vous Monsieur Page ; & j'espere que Sir Evans ne me refusera point.

SHALLOW.

Adieu donc, nous en ferons l'amour plus à notre aise, chez Monsieur Page.

CAIUS.

Rugby, va m'attendre à la maison; je t'y rejoindrai bientôt.

L'HOSTE.

Et moi, je vais boire avec mon Chevalier Falstaf.

LEFORD, *à part.*

Je lui prépare une boisson un peu amere .... Le boureau dansera bientôt !.. Allons *, Messieurs, marchons.

* Haut.

TOUS ENSEMBLE.

Allons voir le monstre.

SCENE VII.

Madame LEFORD. Mᵉ PAGE. *Des Domestiques portant un grand panier couvert.*

Madame LEFORD.

APprochez, Jean ? approchez Robert ?

Madame PAGE.

Vîte, vîte, dépêchez-vous.... Est-ce là le panier ?

Madame LEFORD.

Oui. Où est donc Robin ?

Madame PAGE.

Placez le panier ici... donnez vîte vos ordres à vos gens. Nous n'avons pas de tems à perdre.

Madame LEFORD, *à ses Gens.*

Songez à ce que je vous ai dit. Tenez-vous ici près ; & lorsque je vous appellerai, prenez ce panier sur

vos épaules ; portez-le sans tarder sur le bord de la Tamise, à l'endroit où l'on blanchit le linge, & vuidez-le dans la Riviére.

Madame PAGE.

N'y manquez pas au moins ?

Madame LEFORD.

Ne craignez rien, je les avois déja instruits.... Sortez *; & soyez prêts quand j'appellerai...

Madame PAGE.

Voici le petit Robin.

Madame LEFORD.

Eh bien, quelles nouvelles ?

ROBIN.

Mon maître est à la porte de derriére, & demande à entrer.

Madame PAGE.

Dis-moi, petit coquin : nous as-tu été fidéle ?

ROBIN.

Oui, en vérité, Madame. Mon maître ignore que vous soyez ici. Il m'a même menacé de me chasser, si je vous disois ce qu'il fait aujourd'hui.

* A ses Gens.

Madame PAGE.

Fort bien. Cette discrétion te vaudra un habit neuf. . . mais, je vais me cacher. . .

Madame LEFORD.

Allez. . . Toi, va dire à ton maître que je l'attends ? . . Madame Page, gardez-vous d'oublier votre rolle.

Madame PAGE, *cachée.*

Si j'y manque, sifflez-moi.

Madame LEFORD.

Nous allons donc berner ce vieux pécheur, & rafraîchir cette grosse éponge ! . . . Il faut lui apprendre à nous connoître.

SCENE VIII.

Madame LEFORD. FALSTAF.

FALSTAF.

AH, mon Ange ! Est-ce vous que je vois ? Je mourrois maintenant sans regret : je suis parvenu au comble de mes vœux. Dieu, quel heureux quart-d'heure ! . . .

Madame LEFORD.

Ah, cher amant!

FALSTAF.

Divine Leford ! je ne ſuis point flateur. Plût au Ciel que votre époux fût mort, je vous ferois Lady*.

Madame LEFORD.

Moi, Lady, Sir Falſtaf! Ah, ſuis-je digne de tant d'honneur ?

FALSTAF.

La Cour de France même en a-t-elle de plus digne ? Le feu de vos regards ſurpaſſe celui du diamant ! Tout en vous eſt adorable! Ce front, ces ſourcils, ſeroient enviés des Déeſſes !

Madame LEFORD.

Ah, Sir Falſtaf !

FALSTAF.

Ne me démentez point : jamais femme de Cour ne vous égala. Vous étiez née pour les effacer toutes ; & ſi vous n'êtes pas dans le rang qui vous eſt dû, ne l'imputez qu'à la fortune, jalouſe des bienfaits dont la nature vous

---

* C'eſt le titre des femmes de condition, en Angleterre.

à comblée... Allons, allons, Madame ; ce n'eſt pas à des yeux tels que les miens qu'on peut cacher des charmes tels que les vôtres.

Madame LEFORD.

Hélas, je n'en ai guére.

FALSTAF.

Eh, pourquoi donc m'enflâment-ils? & que faut-il de plus, pour vous convaincre de leur réalité ? Des attraits vulgaires feroient-ils naître en moi de ſi tendres tranſports ? ... Me croyez-vous ſemblable à ces fades courtiſans, à ces mignons muſqués, qui d'un ton & d'un air féminin prodiguent des fleurettes bannales, & barbouillent d'encens les pécores les plus provinciales ? Non, mon adorable ! le cœur & la langue du Chevalier Falſtaf ſont toûjours à l'uniſſon : daignez donc les entendre. Tous deux vous diront mille fois, que je vous aime, que je n'aimerai jamais que vous, & que vous le méritez.

Madame LEFORD.

Seriez-vous capable de me trahir ?.. on dit pourtant que vous aimez Ma-

dame Page ; & j'ai lieu de le craindre...

FALSTAF.

Qui moi, Madame ? j'aimerois autant qu'on me soupçonnât de préférer les ténébres à la lumiére, & le vinaigre au vin de Bourgogne *.

Madame LEFORD.

En ce cas le Ciel connoît mes sentimens pour vous ; & vous en serez bientôt convaincu.

FALSTAF.

Ah ! daignez me les conserver, puisque je les mérite.

Madame LEFORD.

Ma constance dépendra toujours de la vôtre.

ROBIN, *en dedans.*

Madame Leford ? Madame ?... on frappe à la porte. C'est Madame Page qui arrive en courant, & qui demande à vous parler au plûtôt.

---

* J'ai changé dans cet endroit, comme dans quelques autres, les expressions de Falstaf, dont le sel nationnal n'auroit rien de piquant pour nous. On ne peut gouter que ce qu'on sent ; & pour plaire, il faut se faire entendre.

FALSTAF.

Peſte ! je ne veux pas qu'elle me voie ici. Je vais me cacher derriére la Tapiſſerie.

Madame LEFORD.

Oui, je vous en prie, car cette femme eſt ſi médiſante....

SCENE IX.

Madame LEFORD. Mᵉ PAGE. FALSTAF, *caché.*

Madame LEFORD.

DE quoi donc s'agit-il, Madame?

Madame PAGE.

Ah, chere amie, qu'avez-vous fait? vous êtes deshonorée, vous êtes perduë à jamais!

Madame LEFORD.

Ciel! de quoi donc s'agit-il?

Madame PAGE.

Ah, quel malheur pour vous, d'avoir donné des ſoupçons légitimes au meilleur des époux!

Madame LEFORD.

Des soupçons légitimes ! moi, Madame ? & quels sont-ils ?

Madame PAGE.

Quels sont-ils ? je ne vous connois plus : vous m'avez trompée.

Madame LEFORD.

En quoi donc ? hélas ! daignez vous expliquer.

Madame PAGE.

Votre époux va paroître, avec toute la Ville. Il sçait que vous tenez ici un amant caché pendant son absence.... En un mot, vous êtes perduë.

Madame LEFORD.

J'espere n'avoir rien à craindre de ce côté.

Madame PAGE.

Plaise au Ciel, qu'il en soit ainsi ! Il est pourtant certain que Monsieur Leford arrive, avec tout ce que Windsor a de personnes notables, pour chercher le séducteur, & le punir. J'étois accourue pour vous en avertir. Mais puisque vous vous sentez innocente, j'en suis charmée..... Que vois-je ? vous pâlissez ? Ah, si votre amant est en effet caché dans ces lieux, cessez de ba-

lancer, prévenez votre perte, & peut-être la ſienne, en le faiſant ſortir au plutôt.... Eh vîte, chere amie, reprenez vos ſens, ſauvez votre réputation, ſauvez vos jours!

Madame LEFORD.

Que vais-je devenir? & que ferai-je?... Hélas, j'oſe vous l'avouer: je tiens ici l'objet de toute ma tendreſſe; & je crains moins ma honte, que le danger qui le menace! Je donnerois ma vie pour le ſauver.

Madame PAGE.

Pouvez-vous, ſans rougir, me tenir un pareil langage? Eſt-ce vous que j'entens?.... Mais, ſongez donc que votre époux eſt peut-être à la porte, & qu'il faut prendre un parti. Voulez-vous garder votre amant dans la maiſon? Voulez-vous abſolument vous perdre? O Ciel, que vous m'avez trompée!... N'importe, la pitié me force à vous ſervir: j'apperçois un panier dans lequel on peut cacher votre amant, à moins qu'il ne ſoit d'une taille ſurnaturelle. Qu'il s'y loge au plutôt, & qu'on le couvre de linge.

Monsieur Leford croira que vous l'envoyez à la riviere.

Madame LEFORD.

Hélas, il est trop gros : jamais il n'y tiendra ! . . . Que ferons-nous ? . . .

FALSTAF. *accourant.*

Laissez-moi voir ; laissez-moi essayer * . . . Oui j'y tiendrai . . . le conseil est fort bon. . . . Oui Madame, j'y tiendrai. . . .

Madame PAGE.

Quai-je vû ? . . . Sir Falstaf ! . . Ah ! Chevalier, après la lettre ? . . . .

FALSTAF.

Je vous aime toujours. . . Pour Dieu faites-moi sortir au plutôt ! Jamais de ma vie . . . non jamais * . . .

Madame PAGE, *à Robin.*

Aide-nous à bien couvrir ton maître. . . . Madame Leford, appellez vos gens. . . . Ah perfide Chevalier !

Madame LEFORD.

Jean ? Robert ? venez vîte. Prenez ce panier de linge, & portez-le au plutôt à la blanchisseuse. . . . Allez, partez.

* Il se met dans le panier.

** Elles achévent de remplir le panier de linge.

SCENE X.

Madame LEFORD. Mᵉ PAGE.
M. LEFORD. M. PAGE.
CAIUS. EVANS.

Mʳ LEFORD.

ENtrez, mes amis. Si j'ai ſoupçonné ſans cauſe, je m'abandonne à toute l'amertume de vos railleries : je les mérite.... Arrêtez *.... Où portez-vous ceci ?

UN DOMESTIQUE.

C'eſt du linge que nous portons blanchir.

Madame LEFORD, *à ſon mari.*

Eh de quoi donc allez-vous vous mêler ? Sont-ce là vos affaires ** ? ...

Mʳ LEFORD.

De quoi je me mêle ? Nous le verrons bientôt.... Oh, mes amis ! J'ai

* A ceux qui emportent le panier.

** On emporte le panier.

rêvé cette nuit. . . . Je vous dirai mon rêve. . . . Cherchons d'abord mes clefs. Les voilà. . . Montez, cherchez, parcourez toutes mes chambres, furetez par-tout : le renard eſt pris, j'en ſuis caution. . . . Voyons d'abord ici. Quoi je ne trouve rien ? . . .

Mr PAGE.

Eh, mon cher Leford, n'êtes-vous pas ſatisfait ? Pourquoi vous fatiguer en vain ? Ceſt vous injurier vous-même ? . . .

Mr LEFORD.

A la bonne heure. . . . Mais je veux trouver. Courage, mes amis ; aidez-moi : vous aurez bientôt de quoi rire. . . . Montons là-haut. . . . Suivez-moi, vous dis-je ?

EVANS.

Ce ſont des vapeurs de jalouſies.

CAIUS.

Par ma foi, ce mal n'eſt pas connu en France !

Mr PAGE.

Suivons-le, puiſqu'il le veut ; & voyons la fin de tout ceci.

SCENE XI.

Madame LEFORD. Mᵉ PAGE.

Madame PAGE.

CEtte avanture, en vérité, eſt doublement riſible.

Madame LEFORD, *riant.*

Je ne ſçais ſi je dois plus rire de l'inquiétude de mon mari, que des frayeurs de Falſtaf.

Madame PAGE, *riant.*

En quel état ne devoit-il pas être, lorſque Monſieur Leford a arrêté le panier ?

Madame LEFORD.

Je crois que nous lui avons rendu ſervice, en l'envoyant à la riviere.

Madame PAGE.

Que ne puis-je voir dans le même cas tous ceux qui lui reſſemblent !

Madame LEFORD.

Je crois pourtant que mon mari avoit, en effet, quelque connoiſſance

de la visite que Falstaf m'a faite. Je ne le vis jamais si transporté de jalousie.

Madame PAGE.

J'imagine un moyen d'en sçavoir la vérité, & de rire encore plus aux dépens de Falstaf. Sa maladie a besoin d'une médecine encore plus forte.

Madame LEFORD.

Ne pourrions-nous pas lui renvoyer Quickly, pour lui faire des excuses; & pour lui donner de nouvelles espérances capables de le faire retomber dans le panneau?

Madame PAGE.

C'est bien pensé. Il faut qu'elle lui propose un autre rendez-vous, pour demain; & qu'elle lui donne tout à espérer.

SCENE XII.

Les mêmes Actrices. M. LEFORD *revient avec ſa compagnie.*

Mr LEFORD.

IL eſt introuvable !... Hélas, peut-être s'eſt-il vanté mal-à-propos ?...

Me PAGE, *à Me Leford.*

L'entendez-vous ?...

Me LEFORD. *à ſon mari.*

J'ai beaucoup à me louer de vous, Monſieur, vous en agiſſez fort bien avec moi.

M. LEFORD.

Peut-être trop bien, Madame.

Me LEFORD.

Puiſſe le Ciel rectifier vos ſentimens !

M. LEFORD.

Je le ſouhaite.

Me PAGE.

Vous vous donnez un grand ridicule, M. Leford.

M. LEFORD.

Madame . . . Je le ſupporte.

EVANS.

Si nous avons oublié le moindre petit recoin de la Maiſon, que le Ciel me pardonne.

CAIUS.

Nous n'y avons trouvé aucun mâle.

M. PAGE.

Fi, fi, Monſieur Leford : cachez-vous, rougiſſez de honte ! quel noir Démon vous a troublé l'eſprit ? . . . Je ne voudrois pas, pour tout Winſord, qu'on eût une telle ſotiſe à me reprocher.

M. LEFORD.

C'eſt ma faute, M. Page . . . . J'en porte la peine.

EVANS.

Vous méritez les reproches de votre conſcience. Vous avez inſulté une honnête femme . . . On n'en trouveroit pas une plus vertueuſe en mille, ni en cinq cent de plus.

CAIUS.

Pour moi, je la mantiens telle, envers & contre tous.

M. LEFORD.

Meſſieurs, ceci ne doit point faire manquer le dîner que je vous ai promis. Allons, en attendant, nous promener dans mon parc, & daignez me pardonner. Je vous ferai connoître par la ſuite, ce qui m'a engagé dans de pareilles démarches... Allons, ma femme, faiſons la paix, accordez-moi ma grace; & vous, Madame Page, daignez auſſi regarder mon repentir comme ſincere.

M. PAGE.

Allons, Meſſieurs, entrons: mais n'épargnons pas le jaloux. Je vous retiens tous pour demain à déjeuner chez moi; & je vous donne enſuite une chaſſe à l'oiſeau. J'ai, depuis peu, un Faucon admirable... Eſt-ce choſe faite?

M. LEFORD.

Je ſuis à vos ordres.

EVANS.

S'il y en a un, je ſuis le ſecond.

CAIUS.

Je ſerai donc le troiſiéme.

SCENE XIII.

FENTON *paroît avec Mademoiselle* PAGE.

FENTON.

AH, je vois trop que je ne pourrai jamais attendrir votre pere !..... Ceſſez, ceſſez, Madame, de me renvoyer à lui.

Mademoiſelle PAGE.

Hélas, comment donc faire ?

FENTON.

Si vous m'aimez, ſçachez ce que vous êtes... Ciel, que me reproche-t-il ? une trop haute naiſſance, & trop peu de biens pour la ſoutenir : il croit que je n'en veux qu'à ſes richeſſes. Il m'objecte les erreurs de ma jeuneſſe, & les compagnies que j'ai fréquentées ; il croit enfin, que l'intérêt ſeul allume la flâme dont je brûle pour vous.

Mademoiſelle PAGE.

Hélas, peut-être a-t-il raiſon !

FENTON.

Je vous aime trop, pour vous rien cacher ; & puiſque mon cœur eſt à vous, il doit vous être ouvert... Oui, Madame, il eſt vrai : mes premiers feux n'avoient rien de ſinceres ; mes yeux n'enviſageoient que vos richeſſes. Mais je vous ai fréquentée ; mes yeux ſe ſont ouverts, ils ont connu vos charmes ; & duſſiez-vous être privée des biens qui faiſoient autrefois mon eſpoir, je les mépriſe, je n'aime plus que vous.

Mademoiſelle PAGE.

Cet aveu m'eſt bien doux : je le crois ſincere. Mais continuez pourtant à rechercher l'amitié de mon pere. Priez, preſſez, employez tout. Si rien ne réuſſit, le tems nous apprendra...

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs. SHALLOW. SLENDER. QUICKLY.

SHALLOW.

ROmpez leur entretien, Quickly? Le couſin parlera pour lui-même.

SLENDER.

Allons.... à l'avanture...

SHALLOW.

Soyez ferme, Couſin.

SLENDER.

Oh, je ſuis ferme : Je ne la crains pas. Tout ce qui me fâche, c'eſt que je tremble...

QUICKLY, *à Mademoiſelle Page.*

Monſieur Slender voudroit vous parler.

Mademoiſelle PAGE.

J'y ſuis dans le moment... Vous voyez * le choix de mon Pere ! ſe

* A Fenton.

peut-il que le bien couvre tous les défauts d'un pareil amant ?

QUICKLY.

Eh bien, Monsieur Fenton, comment va ? .... Puis-je vous dire un mot en particulier ?.... *

SHALLOW.

Allons cousin, courage !.... voilà votre maîtresse qui vient... songez que vous aviez un pere. ...

SLENDER.

J'avois un pere, Madame..... Mon cousin Shallow vous dira tout ce qu'il a fait.... Oui, mon cousin, dites-lui ses exploits... N'oubliez pas les trois oyes qu'il tua d'un seul coup....

SHALLOW.

Madame, mon cousin vous adore.

SLENDER.

Oui, Madame, autant qu'aucune femme dans tout le Duché de Gloceſtre.

SHALLOW.

Il vous donnera un train digne de vous.

SLENDER.

Oh oui, au-deſſus de toutes les femmes d'Ecuyers.

* Elle écarte Fenton.

SHALLOW.

Il vous fera des avantages considérables dans le Contrat.

Mademoiselle PAGE.

Eh, Monsieur Shallow, laissez-le parler lui-même.

SHALLOW.

Ah, très-volontiers : je vous en remercie même de votre indulgence.... Allons, ferme Cousin, elle vous appelle ; parlez-lui.

Mlle PAGE.

Eh bien, Monsieur Slender ?

SLENDER.

Eh bien, Madame ?....

Mlle PAGE.

Que souhaitez-vous ?

SLENDER.

Ce que je souhaite ?.... Ah, il ne me convient pas de souhaiter, je suis trop jeune pour écouter ma volonté... & grace au Ciel, je ne l'ai point faite encore...

Mlle PAGE.

Je demande seulement, Monsieur, ce que je puis faire pour vous ?

SLENDER.

Pour moi ? fort peu de chose : je ne vous

vous demande rien.. Votre pere, & mon coufin Shallow, ont concerté je ne ſçais quoi.... Si cela réuſſit, j'y conſens ; ſinon, je m'en conſole... ils peuvent vous dire, mieux que moi, de quoi il s'agit.... Tenez, demandez-le à votre pere. Le voilà qui vient.

SCENE XV.

Les mêmes Acteurs. Monſieur & Madame PAGE.

M. PAGE.

BOnjour, Monſieur Slender. Ma fille, je veux que vous l'aimiez.... Mais, que fait ici Monſieur Fenton ? ... Vous avez tort, Monſieur, d'entrer chez moi contre ma volonté. Je vous ai dit, je crois, que j'avois diſpoſé de ma fille.

FENTON.

Pardonnez, Monſieur ! je ſerois au deſeſpoir de vous chagriner.

M. PAGE.

Encore un coup, ma fille n'eſt point pour vous.

FENTON.

Daignerez-vous m'entendre ?

M. PAGE.

Non, Monſieur... Allons, Monſieur Shallow, allons M. Slender. Entrons... & vous, Monſieur Fenton, laiſſez-nous, je vous prie.

SCENE XVI.

Madame PAGE. Mlle PAGE. FENTON. QUICKLY.

QUICKLY, *à Fenton.*

ADreſſez-vous à Madame Page.

FENTON.

Ah, Madame, jugez de ma douleur, puiſque malgré tous les refus & les affronts que je reçois, j'adore toujours votre aimable fille ! Se pourroit-il que vous fuſſiez inſenſible à ma peine ?

Mlle PAGE.

Souffrirez-vous, ma mere, que j'épouse un imbécille ?

Madame PAGE.

Je m'en garderai bien. J'ai trouvé ce qu'il vous faut.

QUICKLY, *à part.*

C'eſt ſans doute mon maître ; c'eſt le Docteur Caïus.

Madame PAGE.

Raſſûrez-vous, Monſieur Fenton : je ne ſuis ni votre amie, ni votre adverſaire. J'interrogerai à fond les ſentimens de ma fille, & cette découverte ſeule décidera de mon choix. Juſques-là, recevez mes adieux.... on nous attend : rentrons, ma fille.

SCENE XVII.

FENTON. QUICKLY.

QUICKLY.

COurage, Monſieur : c'eſt mon affaire maintenant... Quoi ? (lui di-

rai-je) ſerez-vous femme à donner votre fille à un ſot, ou à un Medecin ? ..... Avez-vous bien regardé Monſieur Fenton ? Non. Eh bien, regardez-le donc, voilà votre gendre.

FENTON.

Que ne te dois-je pas ! ... Tiens, donne tantôt, de ma part, cette bague à ma chere maîtreſſe ..... & voilà pour toi.

SCENE XVIII.

QUICKLY.

QUe le Ciel te rende heureux. Quel bon cœur ! une femme peut-elle trop faire pour en acquérir de pareils ? .... je voudrois pourtant que mon maître épouſât Mademoiſelle Page : je voudrois auſſi que Slender l'obtînt ; & je la ſouhaite à Monſieur Fenton..... Comment concilier ces différens intérêts ? ... Rempliſſons mes engagemens. Servons-les tous les trois de mon mieux, & ſurtout Monſieur

Fenton : le reſte ira comme il pourra, je m'en lave les mains. . . Mais j'oubliois que je ſuis chargée d'une nouvelle ambaſſade, de la part de nos Dames, auprès de Sir Falſtaf ? . . . A quoi donc m'amuſai-je ici ? . . .

SCENE XIX.

FALSTAF. BARDOLPHE.

FALSTAF.

HOla, Bardolphe . . .

BARDOLPHE.

Sir ?

FALSTAF.

Fais-moi apporter une bouteille de *Canarie*, avec une rotie... Quoi, n'ai-je vécu ſi longtems que pour eſſuyer un ſi cruel affront ? pour être jetté dans la Tamiſe, comme un chien mort, ou qu'on veut noyer ? Ah, ſi l'on m'y ratrape, je conſens que mon nez ſoit en butte aux camouflets de tous les Ecoliers d'Oxford.

Quelle chûte ! A peine étois-je tombé, que j'ai touché le fond ! mais, dût-il avoir été voisin des Enfers, mon poids ne suffisoit-il pas pour l'atteindre en un clin d'œil ? .... Heureusement, pourtant, que la riviére étoit basse en cet endroit : j'aurois été noyé ; & quelle mort pour moi ! pour moi, qui abhorre, qui déteste l'eau, qui frémis à son seul aspect ! ....

BARDOLPHE, *rentre avec du vin*, &c.

Sir, Quikly demande à vous parler.

FALSTAF.

Gobons d'abord ceci, pour me réchauffer ; si j'avois avalé des pelottes de neige, en guise de pilules, je crois, morbleu, que je ne serois pas plus réfroidi....

SCENE XX.

FALSTAF. BARDOLPHE. QUICKLY.

QUICKLY.

QUe de pardons je viens vous demander ! . . .

FALSTAF.

Bardolphe ? emportez tout ceci. . . . Faites-moi chauffer au plutôt une bouteille de vin. . . . Que voulez-vous * ?

QUICKLY.

Hélas, Monsieur, je viens de la part de Madame Leford !

FALSTAF.

Mauvaise commission.

QUICKLY.

Ah, Monsieur, ne lui imputez rien : ses ordres ont été mal executés : elle en gémit . . . elle est au déseſpoir !

FALSTAF.

Et moi aussi, d'avoir été assez bête pour me fier à une femme.

* A Quickly.

QUICKLY.

Que vous la plaindriez, si vous étiez témoin de sa douleur ! vous ne seriez point assez barbare pour y résister..... Son mari va ce matin à la chasse, entre huit & neuf; elle brûle de vous voir, pour se justifier envers vous, & pour vous faire oublier vos peines. Jamais amante ne fut plus allarmée, ni plus tendre.

FALSTAF.

Réellement ?...eh bien j'irai la voir: tu peux l'en assurer.... Mais qu'elle réfléchisse bien sur ce que vaut un homme..... & qu'elle juge de mon mérite, par ce qu'il lui fait faire pour moi.

QUICKLY.

N'ayez aucune défiance.

FALSTAF.

Adieu, je m'y rendrai. Elle peut compter sur moi.

QUICKLY.

Monsieur, je vous salue.

FALSTAF, *seul.*

Je m'étonne de n'avoir pas encor vû Monsieur Broom. Il m'a pourtant fait

dire de l'attendre..... Son argent me plaît beaucoup... Mais le voilà.

SCENE XXI.

FALSTAF. M. LEFORD.

Mr LEFORD.

BOn jour, mon cher Monsieur.

FALSTAF.

Vous venez, n'est-il pas vrai, pour sçavoir le résultat de mon rendez-vous avec Madame Leford ?

Mr LEFORD.

C'est ce que je désire ardemment d'apprendre.

FALSTAF.

Je ne suis point menteur : je n'ai rien de bon à vous dire.

Mr LEFORD.

Comment donc, auroit-elle changé de sentiment ?

FALSTAF.

Hélas non ! Tout alloit au mieux. La comédie tiroit à sa fin, mon cher Monsieur Broom. Le prologue, & les

premiers actes avoient été charmans; le dénouement alloit être admirable!.. Mais le *Signor Cornuto*, qu'un démon jaloux tient toujours alerte, arrive tout-à-coup..... la face du spectacle change; & cet aimable dénouement que j'attendois devient pour moi, la catastrophe la plus tragique!

Mr LEFORD.

Quoi, vous étiez chez elle quand le mari arriva?

FALSTAF.

Plût à Dieu, que je n'y eusse point été!

Mr LEFORD.

Mais, du moins, vous étiez caché? Il ne vous a pas trouvé?

FALSTAF.

Nous avons d'abord été assez heureux pour être avertis de l'arrivée du jaloux, par Madame Page; qui, voyant que nous avions perdu la tête, nous montra un grand panier dans lequel elle me fit cacher.

Mr LEFORD.

Dans un panier!

FALSTAF.

Oui, morbleu, dans un panier,

qu'on acheva de remplir de linge, & de.... N'en parlons pas....

Mr LEFORD.

Mais comment pûtes-vous y reſter?

FALSTAF.

Il le faloit bien.... Ah le maudit panier!.... Que n'ai-je pas ſouffert pour vous ſervir, Monſieur Broom? Imaginez-vous un corps comme le mien, preſſé, contourné, plié, roulé comme un *oublie* dans ce diable de panier!... mais ce n'eſt encore que le prélude de mon ſupplice. A peine deux grands coquins de domeſtiques ont-ils chargé, le panier ſur leurs épaules, avec ordre de porter le prétendu linge qu'il contenoit au blanchiſſage: voilà mon cocu qui arrive!.... il veut ſçavoir ce que le panier renferme.... Jugez de mes terreurs? Mais le ſort ne vouloit pas qu'il eſquivât les cornes. Il crut ſa femme; & je paſſai, tandis qu'il viſitoit la maiſon pour me trouver.... Admirez, maintenant, toute la malignité de mon étoile, mon cher Monſieur Broom? J'étois deſtiné ce jour-là à mourir de cent morts différentes. J'avois dû étouffer mille fois;

& je n'échape à ce danger, que pour être jetté dans la riviere par des marauts qui me prenoient pour du linge sale !

Mr LEFORD.

Je suis, en vérité, pénétré des maux que vous avez souffert ; & je vois bien que tout espoir est perdu pour moi...

FALSTAF.

Monsieur Broom, je consens d'être jetté dans l'*Etna* comme je l'ai été dans la *Tamise*, quand vous verrez Falstaf abandonner sa proye. Le mari doit aller ce matin à la chasse ; & j'ai un nouveau rendez-vous de la part de sa femme, pour neuf heures.

Mr LEFORD.

Il est déja huit heures passées...

FALSTAF.

Ma foi ?....En ce cas, sortez : je vais m'y rendre. Revenez tantôt, & vous me reverrez heureux.... Adieu, Monsieur Broom ; vous serez bientôt satisfait.

SCENE XXII.

Mr LEFORD, *seul.*

EST-ce une vision ? Est-ce un songe ? ... Debout, debout, Monsieur Léford, éveillez-vous ? On gâte votre plus bel habit. ... ... O destinée des époux ! O malheurs du ménage ! .... voilà ce que c'est, d'avoir du linge à blanchir, & des paniers ! ... Eh bien, tout le monde sçaura ce que je suis. Je surprendrai le galant ; toute la ville en sera témoin. Il est à présent chez moi ; fût-il un diable, il est trop gros pour échaper à mes recherches. .... Je ne puis éviter d'être ce que je suis ; mais puisque je le suis, rien ne me retiendra. Si l'animal qui porte des cornes est souvent redoutable, ressemblons-lui encore par cet endroit.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene eſt dans la maiſon de M. Leford.

FALSTAF. Me LEFORD.

FALSTAF.

TOut eſt oublié, Madame : puis-je me plaindre en voyant vos pleurs ? Ne ſont-ils pas des gages de votre amour ? Ah Falſtaf eſt trop reconnoiſſant, trop ſenſible, pour ne pas vous marquer. *. . Mais ce maudit époux ne viendra-t-il pas encor me faire enrager ?

Madame LEFORD.

Non, mon cher, il eſt à la chaſſe.

* Il va pour l'embraſſer.

Madame PAGE, *en dedans.*

Hola, ma commere Leford ? hola ? . . .

Madame LEFORD.

Eh vîte, Sir Falſtaf, paſſez dans ce cabinet ? . . .

SCENE II.

Madame LEFORD. Mᵉ PAGE.

Madame PAGE.

EH bien, ma chere, avec qui étiez-vous ici ?

Madame LEFORD.

J'étois ſeule, Madame.

Madame PAGE.

Vous étiez ſeule ?

Madame LEFORD.

Oui vraiment. . . . . * Parlez plus haut.

Madame PAGE.

J'en ſuis charmée, Madame. . . . Oh j'en ſuis charmée ! . . . .

Madame LEFORD.

Eh, pourquoi donc ?

* A part.

Madame PAGE.

C'eſt ce que nous allons rire encore aux dépens de votre époux. Je ne ſçais quel nouveau ſoupçon le guide, mais vous l'allez voir paroître, ſuivi de mon mari, & de cinq ou ſix autres qu'il a raſſemblés. Je ne le vis jamais ſi furieux ! Il crie, il tempête, il menace, il déteſte le mariage, il inſulte tous les maris, il damne toutes les femmes; & ſi le gros Chevalier étoit ici, je ne répondrois pas plus de ſa vie que de la vôtre.

Madame LEFORD.

O Ciel, le nomme-t-il ?

Madame PAGE.

S'il le nomme ? Il ne parle que de lui. Il ſçait, dit-il, en jurant (ah j'en tremble !) il ſçait, dis-je, que le Chevalier étoit hier ici, & que vous l'avez fait ſauver dans un panier; il ſoutient à mon époux, qu'il eſt encore actuellement chez vous; il leur a fait quitter la chaſſe, & il les entraîne tous chez lui pour leur prouver la réalité de ſes ſoupçons. Quel bonheur, ma chere Madame Leford, que le Che-

valier ne soit point ici ! Et quel comble de ridicule pour votre époux !

Madame LEFORD.

Tardera-t-il à venir ?

Madame PAGE.

Il arrive dans le moment : la jalousie lui donne des aîles ; je viens de le voir au bout de la rue.

Madame LEFORD.

Il faut donc que je meure..... Sir Falstaf est ici !

Madame PAGE.

Il est mort, & vous êtes perdue. Ciel, à quoi vous exposez-vous ?... Qu'il fuye, qu'il fuye, s'il ne veut s'exposer à périr.

Madame LEFORD.

Et comment fuir ? Par où sortira-t-il ? Comment le cacherai-je ?... Ferons-nous encore usage du panier ?...

SCENE III.

Les deux Femmes. FALSTAF.

FALSTAF, *accourant.*

NOn, plus de panier... Non morbleu, plus de panier.... Ah que deviendrai-je ?... Ne puis-je donc sortir avant qu'il arrive ?

Madame PAGE.

Les trois freres de Monsieur Leford, armés de pistolets, gardent les portes. Toute sortie est fermée.

FALSTAF.

Ah j'enrage !... Que ferai-je ?... Grimpons dans la cheminée.

Madame LEFORD.

Vous êtes par trop gros !... d'ailleurs il vous y trouveroit : il cherchera partout.

FALSTAF.

Il faut donc sortir.

Madame PAGE.

Si vous sortez, vous êtes mort.

FALSTAF.

Ah chien de rendez-vous !.... Ah malheureux Falſtaf !

Madame LEFORD.

Ne pourroit-on pas le déguiſer en femme ?

Madame PAGE.

Eh où trouver des habits aſſez larges, & aſſez grands ?

FALSTAF.

Sauvez-moi : je me ſoumets à tout.

Madame LEFORD.

Attendez . . . je me rappelle.... La tante de ma cuiſiniere, la groſſe femme de *Braineford*, a laiſſé une de ſes robes, dans le grenier.....

Madame PAGE.

Voilà notre affaire. Elle eſt auſſi groſſe que lui.... Montez vîte Chevalier, nous irons vous ajuſter.... Allons toujours lui chercher du linge.

Madame LEFORD.

Partez donc, partez ; habillez-vous au plutôt, en attendant que nous allions vous coëffer.

SCENE IV.

Madame LEFORD. Mᵉ PAGE.

Madame LEFORD, *riant.*

JE voudrois bien que mon mari le rencontrât ſous ce déguiſement ! Il déteſte la vieille femme *de Braine-ford*, qu'il croit ſorciere : il l'a vingt fois menacée de l'aſſommer, s'il la revoyoit chez lui.

Madame PAGE.

Puiſſe le Ciel guider Falſtaf ſous les yeux de votre mari ; & puiſſe le diable appeſantir ſon bâton !

Madame LEFORD.

Mais, M. Leford vient-il effectivement ?

Madame PAGE.

Oui, très-effectivement, très-impatiemment, très-violemment..... Il parle même de l'avanture du panier. Sçavoir d'où il la ſçait, c'eſt ce qui me paſſe !...

Madame LEFORD.

Il faut pénétrer ce myſtere.... Je vais faire apporter le panier ; je veux qu'il le rencontre à la porte, comme la derniére fois : nous verrons ce qu'il fera.

Madame PAGE.

Dépêchons donc, & ſongeons à la toilette de la Sorciére de *Braineford*.

Madame LEFORD.

Je vais d'abord donner mes ordres, par rapport au panier. . . montez toujours.

Madame PAGE.

Ah, le vieux ſcélérat ! peut-on trop ſe réjouir à ſes dépens ? . . .

Madame LEFORD.

Robert ? Jean ? Allez chercher le panier. . . tenez-vous à la porte... Si votre maître vous demande à le viſiter, laiſſez-le faire.

ROBERT.

Le voilà, Madame. . . allons, aide-moi, toi ? . . .

JEAN.

Plaiſe au Ciel, que le Chevalier n'y ſoit point encore une fois !

ROBERT.

J'aimerois autant qu'il fût rempli de plomb.

SCENE V.

M. LEFORD. SHALLOW. LE PAGE. CAIUS. EVANS.

M. LEFORD.

ATtendez un instant, Monsieur Page: quand vous serez convaincu par vos yeux, vous direz tout ce qu'il vous plaira... Ah, coquins *, à bas le panier, à bas... qu'on appelle ma femme?... Ah, je te tiens enfin?.... infames canailles! vous conspirez donc aussi contre moi?.... qu'on appelle ma femme, dis-je? & qu'on vuide cet honnête panier, en sa présence.

M. PAGE.

J'ai peur pour vous, Monsieur Leford.... vous serez impardonnable.

EVANS.

Cet homme est assûrément Lunatique.

* Aux Valets.

CAIUS.

Ma foi, Monſieur Leford, cela n'eſt pas bien.

M. LEFORD.

Si j'ai tort, j'en conviens. Mais j'apperçois la modeſte, la vertueuſe Madame Leford, cette malheureuſe victime des viſions d'un jaloux..... Approchez, approchez, Madame. J'ai eu tort de vous ſoupçonner, n'eſt-il pas vrai ?

Madame LEFORD.

Si vous me ſoupçonnez mal-à-propos, c'eſt au Ciel à me juſtifier.

M. LEFORT.

Oui perfide, oui front d'airain... nous allons voir beau jeu... qu'on me vuide ce panier...

Madame LEFORD, *l'empêche.*

Eh, Monſieur, laiſſez ce linge... ne rougiſſez-vous pas ?....

M. LEFORD.

Ah ! vous vous y oppoſez ?... vous y voilà donc priſe ?...

EVANS.

Mais cela n'eſt pas raiſonnable... qu'avez-vous à voir là ?

M. LEFORD.

Je prétends que le panier ſoit vuidé.

Madame LEFORD.

D'où vient cette fureur ?.... je n'y comprends rien.

M. LEFORD.

Puiſqu'il faut vous le dire ; ſçachez, Monſieur Page, que ſon galant étoit hier ici, & qu'il s'eſt ſauvé dans ce même panier. Je ſuis averti qu'il y eſt revenu aujourd'hui : je vais vous le montrer... qu'on renverſe le panier.

Madame LEFORD.

Il faut donc vous ſatisfaire *...

M. PAGE.

Il n'y a point là d'homme.

SHALLOW.

Monſieur Leford, cela n'eſt pas bien. Vous vous faites tort.

EVANS.

Monſieur Leford, vous oubliez le Ciel : vous devriez prier qu'il vous ôtât de pareilles imaginations.

M. LEFORD.

Je conviens qu'il n'eſt point ici... mais je le trouverai.

* On vuide le panier.

M.

M. PAGE.

Vision, Monsieur Leford.

M. LEFORD.

Daignez m'aider encor à chercher: C'est la derniére fois que je vous importunerai. Si nous ne le trouvons pas, je m'abandonne à tout, & je consens à être pour jamais le joüet de la Terre entiere... suivez-moi, vous dis-je?....

Madame LEFORD.

Descendez donc, Madame Page?.. amenez la vieille femme avec vous.

M. LEFORD.

La vieille femme? Oh, oh; qui est-elle?

Madame LEFORD.

C'est cette pauvre femme de *Braineford*...

M. LEFORD.

Qui, cette sorciére, cette vieille Mégere, à qui j'ai mille fois interdit ma porte?.... C'est-à-dire, qu'elle vient de faire ici quelque message.... Ah, pauvres maris, pauvres idiots que nous sommes! Connoissons-nous tout ce que nous avons à craindre, de la part de ces diseuses de bonne-avan-

ture ? .... Descends, vieille furie ? descends, vieux monstre femelle ?.. Viens, que je t'assomme ?....

Madame LEFORD.

Eh, Messieurs, de grace ! sauvez-la de sa fureur...

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. FALSTAF, *en Vieille.* Madame PAGE

Madame PAGE, *à Falstaf.*

Viens, pauvre maman, ne crains rien : donne-moi la main.

M. LEFORD.

Viens, viens, que je te caresse ?... hors d'ici, vieille infame *, vieux serpent, vieux bagage ! C'est ainsi que je te conjure.... va dire la bonne-avanture au diable *.

* Il la bat.

** Falstaf se sauve.

Madame PAGE.

N'êtes-vous pas honteux ?.... ah, vous l'avez tuée ?....

M. LEFORD.

Non, mais je veux le faire.

Madame LEFORD.

Cela vous fera honneur.

M. LEFORD.

Qu'on la pende ! qu'on la brûle !...

EVANS.

Pour moi, je la crois sorciére, car elle a de la barbe....

M. LEFORD.

Suivez-moi, Messieurs. Tout va se découvrir, ou regardez-moi comme un extravagant.

M. PAGE.

Prêtons-nous encore une fois à sa foiblesse.

SCENE VII.

Madame PAGE. Mᵉ LEFORD.

Madame PAGE.

MA foi, votre amant a été bien étrillé !

Madame LEFORD.

Je crois qu'il s'en ſouviendra : la doſe étoit complette.

Madame PAGE.

Le bâton qui a ſervi à une action ſi méritoire, devroit être conſervé.

Madame LEFORD.

Qu'en dites-vous, ma commere ? ne devons-nous pas être ſatisfaites ? & pouvons-nous, en conſcience, garder encore quelque rancune contre Falſtaf ?

Madame PAGE.

Je crois l'ardeur de ſes feux un peu rallentie. Si après cet exorciſme, ſon démon le poſſede encore, le mal incurable.

Madame LEFORD.

Régalerons-nous nos époux du récit de cette hiſtoire ?

Madame PAGE.

Sans doute, ne ſeroit-ce que pour détruire les ſoupçons qu'ils peuvent avoir conçûs. Si le malencontreux Chevalier ne leur paroît pas encore aſſez puni, nous pourons alors ſans ſcrupule leur prêter notre miniſtere pour compléter leur vangeance.

Madame LEFORD.

Je prévois, qu'ils voudront que la honte du Chevalier soit publique ; & ce seroit assez mon avis.

Madame PAGE.

Mettons donc vîte la main à l'œuvre ; & ne laissons pas réfroidir notre génie.

SCENE VIII.

Le Théâtre change, & représente l'Hôtellerie de la Jarretiére.

L'HOSTE. BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

MOn ami, les étrangers qui sont ici, ont besoin de trois chevaux pour aller joindre un Duc de leur païs, qui doit arriver demain à la Cour.

L'HOSTE.

Quel est donc ce Duc, qui voyage si secretement ? Je n'en ai point oui parler à la Cour. Je verrai ces Messieurs ; ils parlent Anglois sans doute ?

BARDOLPHE.

Je vous les enverrai.

L'HOSTE.

Ils auront des chevaux : mais ils les payeront bien. Il y a huit jours qu'ils ont arrêté ma maison, & que j'ai refusé pour eux mille personnes... Ils le payeront bien : je les épicerai..... allons voir.

SCENE IX.

Le Théâtre représente la maison de M. Leford.

M. PAGE. M. LEFORD. Mᵉ PAGE. Mᵉ LEFORD. HUGUES EVANS.

EVANS.

JAmais femme ne fut plus sage, ni plus rusée !..

M. PAGE.

Comment, Mesdames, vous avez reçû les deux lettres en même tems ?

Madame PAGE.

Dans la même minute.

Monsieur LEFORD.

Pardon, ma femme ! Vous serez désormais tranquille : je douterai plûtôt des feux du Soleil, que de votre vertu. Vous m'avez converti : je vous dois tout ; oubliez mon injure. . .

M. PAGE.

En voilà assez, en voilà assez : ne soyez pas aussi extrême dans la réparation que dans l'offense. Songeons plûtôt à tirer encore parti de la crédulité du Chevalier, s'il est assez imbécille pour donner dans le nouveau piége que nos femmes veulent lui tendre. Sa fatuité, & sa disgrace seront publiques.

M. LEFORD.

Je crois leur projet bon.

M. PAGE.

Quoi ? de lui faire dire qu'on l'attendra à minuit dans le Parc ? . . . Fi donc : il ne s'y fiera jamais.

EVANS.

Il ne doit plus être amoureux.

Madame LEFORD.

Imaginez seulement ce qu'on peut

faire de lui, quand il y sera : nous nous chargeons de vous le livrer.

Madame PAGE.

Attendez ? .... je me rappelle un vieux conte, que la sotte antiquité a transmis jusqu'à nous, & que le peuple croit encore : c'est celui d'*Herne le Chasseur*. On prétend, comme vous sçavez tous, que ce phantôme, armé de cornes, & traînant des chaînes, paroît toutes les nuits d'hyver dans notre forêt de *Windsor*. Vous connoissez même le vieux Chêne qui porte encore son nom, & autour duquel la populace a toujours dit qu'il faisoit son tapage ? ...

M. PAGE.

Nous sçavons tout cela. Mais qu'en peut-il résulter ?

Madame LEFORD.

Qu'il faut que Falstaf vienne nous trouver là ; & qu'il prenne la figure que l'imagination du peuple attribue au phantôme.

M. PAGE.

Mais ensuite, qu'en ferons-nous ? Quel est votre dessein ?

Madame PAGE.

Ecoutez..... Il faudroit joindre à ma fille & mon fils, trois ou quatre enfans du voisinage, qu'on déguiseroit en Fées, en Lutins, & en Génies, avec des habillemens blancs & verts; des flambeaux sur la tête, & des sonnettes à la main. On les feroit cacher dans quelques fosses des environs, d'où (au moment que Falstaf nous aborderoit) ils sortiroient tout-à-coup en criant, & en chantant tout à la fois: La terreur nous feroit fuir; ils entoureroient le prétendu phantôme, & le puniroient d'avoir troublé leurs mystéres par sa présence.

Madame LEFORD.

Ils pourroient, en imitant encor mieux les Fées, & ce que la Tradition en dit, feindre de pressentir l'incontinence du profane; le pincer vivement à la ronde, & lui faire sentir la chaleur des flambeaux, jusqu'à ce qu'il avouât ses fautes.

Madame PAGE.

Alors nous paroîtrions tous. Le phantôme seroit berné; & nous le ramenerions, en triomphe, à Windsor.

Mr LEFORD.

Cela eſt très-bien imaginé. Mais ſi les enfans ne ſont pas bien inſtruits, tout manquera.

EVANS.

Je me charge de les dreſſer, moi. Je veux même me déguiſer avec eux, pour tourmenter le Chevalier à mon aiſe.

Mr LEFORD.

Le tour ſera excellent!... Je pars, pour aller acheter les maſques.

Madame PAGE.

Notre fille ſera la Reine des Fées, & toute habillée de blanc.

Mr PAGE.

Je vais lui acheter ſon habit.... & * dire à Slender de l'enlever, dans le tumulte de la fête, & de l'aller épouſer à *Eaton*.... Songez ** à envoyer au plutôt chez Falſtaf....

Mr LEFORD.

Non je vais d'abord le retrouver, ſous le nom de *Broom*. Je ſçaurai tout ce qu'il a dans l'ame..... Je ſuis ſûr que nous le tenons.

* A part.
** Haut.

Madame PAGE.

J'en jurerois.... Allons tout préparer pour nos déguiſemens.

EVANS.

Allons, allons. La piéce ſera admirable.

Madame PAGE.

Partez donc, Monſieur Leford, allez chez Falſtaf; pénétrez ſes idées, & ranimez ſon courage.

SCENE X.

Madame PAGE, *ſeule.*

ET moi, je vais chercher le Docteur Caïus : je l'eſtime, & lui ſeul aura ma fille. Slender, quoique riche, eſt un idiot que je mépriſe. Le Docteur a de l'argent, & des amis puiſſans à la Cour : je le préférerois à vingt autres plus riches que lui.

SCENE XI.

Le Théatre répréſente l'Hôtellerie.

L'HOSTE. SIMPLE. FALSTAF.

SImple, laquais de Slender, vient de la part de ſon Maître pour conſulter la *Sorciére de Braineford*, ſur un vol qui lui a été fait par Nym. Il dit à l'Hôte, que cette femme eſt dans l'appartement de Falſtaf, & qu'il l'a vû monter. L'Hôte appelle Falſtaf, qui vient de changer d'habillement, & qui dit qu'elle eſt ſortie. Simple répond qu'il en eſt fâché; parce qu'il avoit encore à la conſulter en ſecret, de la part de Slender, ſur ſon mariage avec Mlle Page. Falſtaf & l'Hôte ſe moquent de Simple & de ſon Maître, & congédient ce Domeſtique. . . . Bardolphe vient apprendre à l'Hôte (en feignant beaucoup de triſteſſe) que les Allemans à qui il a loué ſes chevaux, ſont des Filoux. Mais l'Hôte a trop de confiance dans la probité des Allemans pour les ſoupçonner. Evans & Caïus viennent alternativement lui confirmer la même nouvelle. Enfin l'Hôte les croit, & ſort pour courir après les Larrons.... Falſtaf reſte ſeul. Il ſe plaint amérement de la maniére dont ſes eſpérances ont été déçûës. Il craint que les affronts qu'il a eſſuiés ne pénetrent juſqu'à la Cour; & d'être expoſé aux mauvaiſes plaiſanteries des Courtiſans, &c.

SCENE XII.

FALSTAF. QUICKLY.

Mlle. QUICKLY.

POur le coup, c'eſt de la part des deux Dames.

FALSTAF.

Que le diable prenne l'une, & ſa femme l'autre : elles ſeront toutes deux bien pourvûes. Jamais le plus ſot des amans n'a ſouffert pour une maîtreſſe, ce que j'ai ſouffert pour elles. Laiſſe-moi.

Mlle. QUICKLY.

A vous entendre, Monſieur, elles n'ont donc rien ſouffert ? Hélas, ſi vous voyez Madame Leford : la pauvre femme, n'a pas grand comme cela ſur le corps, qui ne ſoit tout noir de coups !

FALSTAF.

Ajoutez-y du bleu, ce ne ſeront jamais que deux couleurs ; tandis que

toutes celles de l'arc-en-ciel ſont peintes ſur le mien. J'ai riſqué même encore, en ſortant de cet enfer, d'être arrêté ſous la reſſemblance de la Sorciere de *Brainefort ;* & je ſerois actuellement en priſon, ſi je n'avois été aſſez heureux pour donner le change au Commiſſaire qui la guétoit.

Mlle. QUICKLY.

Permettez, Monſieur, que nous paſſions dans votre appartement. J'ai bien des choſes intéreſſantes à vous apprendre, & je vous garantis qu'elles ne vous déplairont pas. Ceci vous en dira deux mots*... Tendres cœurs, qu'il eſt difficile de vous unir ! Faut-il que tout concoure à traverſer votre union !... Se pourroit-il, que l'un de vous n'en fût pas digne ?...

FALSTAF.

Allons, voyons donc dequoi il eſt queſtion.

* Elle lui montre un paquet.

SCENE XIII.

FENTON. L'HOSTE.

L'HOSTE.

MOnsieur, je ne suis pas en état de vous entendre ; j'ai trop de chagrin.

FENTON.

Ecoute-moi seulement, & sers-moi : je payerai ta perte, & cent guinées au-delà.

L'HOSTE.

Parlez, Monsieur Fenton ; & de plus, soyez sûr du secret.

FENTON.

Tu connois, de tout tems, ma tendresse pour Mademoiselle Page ; tu sçais, qu'elle y a répondu autant que son devoir a pû le lui permettre ? Voilà une lettre que je reçois d'elle, dont tu seras transporté comme moi..... Le gros Chevalier Falstaf se trouve engagé dans une grande avanture, dont je remets à te faire le détail. Je te di-

rai seulement, cher ami, qu'il doit se trouver à minuit sous le chêne de *Herne ;* que ma maîtresse doit y jouer le personnage de Reine des Fées ; & que dans le tumulte du divertissement son pere lui a ordonné de s'esquiver avec le benet de Slender, qui doit la mener à *Eaton*, où ils trouveront un Ministre qui doit les marier ; & qu'elle a feint d'y consentir.... Mais il y a plus. Sa mere, à qui ce mariage ne plaît pas, & qui voudroit la donner au Docteur *Caïus*, a aussi pris ce tems pour la lui livrer ; elle a aussi prévenu un Ministre, & la fille a feint de céder au désir de sa mere..... Or, écoute bien le reste. Le pere a décidé, & croit fermement que sa fille sera habillée toute en blanc : c'est par-là que Slender doit la reconnoître, & l'avertir de le suivre. La mere, au contraire, travaillant pour son Docteur, qui y sera aussi sous le masque comme tous les autres, a ordonné à sa fille d'y paroître en habit vert, & de suivre le Docteur quand il la prendroit par la main.

L'HOSTE.

Eh, comment se dispensera-t-elle

d'obéïr à l'un, ou à l'autre ?

FENTON.

Elle les trompera tous deux, si tu veux engager le Vicaire à m'attendre dans l'Egliſe entre minuit & une heure, pour nous unir & combler les vœux de deux amans fidéles ?

L'HOSTE.

Oh, c'eſt du légitime ! Je ſuis à vous. Si vous êtes ſûr de la fille, je réponds du Vicaire.

FENTON.

Ma reconnoiſſance ſera éternelle ; & dès-à-préſent, je t'en donne un gage.

SCENE XIV.

FALSTAF. QUICKLY.

FALSTAF.

C'Eſt aſſez bavardé : adieu ; dis que je m'y rendrai. Nous verrons ſi la troiſiéme fois couronnera l'œuvre. J'ai foi dans ce nombre.... Adieu.

Mlle. QUICKLY.

Je vous réponds de la *chaîne* que votre déguiſement exige ; & je vais vous chercher partout des cornes.

SCENE XV.

FALSTAF. M. LEFORD, *déguiſé.*

FALSTAF.

AH, vous voilà, Monſieur Broom ? Nous finirons ce ſoir, ou jamais. Trouvez-vous, vers minuit, dans le Parc ; le chêne de *Herne* vous montrera des merveilles.

Mr LEFORD.

Auriez-vous manqué au rendez-vous d'hier ?

FALSTAF.

Vous m'y vîtes aller en vieil homme, j'en revins en vieille femme ! Ce coquin de mari, a un lutin qui l'avertit de tout. Il m'a battu comme plâtre.... heureuſement pour lui, j'étois en femme ; ſans quoi, *Goliath* même ne m'au-

roit pas fait peur. Mais, ſuivez-moi, je vous dirai ce qui ſe paſſe. J'ai été bien battu, mon cher Mr Broom : mais c'eſt pour la premiere fois, & je vais m'en vanger. Suivez-moi, dis-je ? La bête eſt à nous. . . . J'ai des choſes étonnantes à vous apprendre !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Parc de Windsor.

M. PAGE. SHALLOW. SLENDER.

Mr PAGE.

CAchons-nous dans les fossés du Château, jusqu'à ce que la lumiére nous avertisse de paroître..... Monsieur Slender, songez à ce que je vous ai dit, si vous voulez être mon gendre ?

SLENDER.

Oh, je lui ai parlé : nous sommes convenus du mot du guet. Nous nous reconnoîtrons, allez.....

SHALLOW.

Son habillement blanc doit vous suffire. . . . . Je crois qu'il est dix heures passées ?

Mr PAGE.

La nuit est bien noire, & propre à nos projets : j'espere que tout ira bien. Le diable seul pense ici à mal, mais nous le reconnoîtrons à ses cornes. . . . Suivez-moi, mes amis.

SCENE II.

Madame PAGE. Mr LEFORD. CAIUS.

Madame PAGE.

DOcteur, ma fille sera en vert. Lorsqu'il en sera tems, prenez-la par la main, menez-la au Doyené, & dépêchez-vous. Entrez dans le Parc ; nous allons vous suivre * . . . . . Mon mari goûtera moins de plaisir dans la Piece que nous préparons à Falstaf, qu'il ne sentira de chagrin en appre-

* Le Docteur sort.

nant le mariage de sa fille avec Caïus; mais, en tous cas, un mauvais jour est bientôt passé; & mon regret seroit éternel si un autre épousoit ma fille.

Madame LEFORD.

Où sont maintenant nos Fées, & nos Génies?

Madame PAGE.

Ils sont dans une fosse voisine de l'arbre, avec des lumiéres cachées. Tout doit paroître à la fois, lorsque Falstaf viendra nous joindre.

Madame LEFORD.

Je jouis déja de sa surprise.

Madame PAGE.

Qu'il soit surpris, ou non, il n'en sera pas quitte à bon marché.

Madame LEFORD.

Il est vrai que tout est bien concerté.

Madame PAGE.

Quel plaisir de duper, qui veut duper les autres!

Madame LEFORD.

L'heure approche..... Au chêne? Au chêne?....*

* Elles sortent.

SCENE III.

EVANS, *à la tête des Fées & des Génies.*

VIte, vîte mes enfans, cachons-nous; & que chacun de vous se souvienne de mes leçons. Surtout point de crainte. Suivez-moi; & lorsque je donnerai le signal, que tout parte à la fois.....

SCENE IV.

FALSTAF, *seul, déguisé en Loup-garou.*

L'Horloge de Windsor a déja sonné minuit, & les minutes coulent vîte... Dieux, que l'Amour trouva sensibles,

ſecourez-moi maintenant ! Souviens-toi, *Jupiter !* que l'amour te rendit taureau, & qu'*Europe* te fit porter des cornes.... Amour, quelle eſt donc ta puiſſance ? D'une bête tu fais ſouvent un homme, & le contraire t'arrive encore plus ſouvent. Tu le ſçais, Grand *Jupiter !* Combien de fois ce petit Dieu n'a-t-il point ſouillé ta gloire ?..... Pauvres humains, après cela, que pourroit-on nous reprocher ?.... Quant à moi, ce Dieu ne m'a changé qu'en cerf. Mais je puis dire que cette forêt n'en vit jamais de ſi gras... J'entends du bruit... *Jupiter*, je t'implore !...

SCENE V.

FALSTAF. Madame LEFORD. Madame PAGE.

Madame LEFORD.

SIr Falſtaf, eſt-ce vous ?..... Cher amant !... Approchez.

FALSTAF.

FALSTAF.

Adorable mortelle ! Qu'il pleuve des cailloux, que le tonnerre gronde, que la neige & la grêle tombent par pelotons, rien ne peut m'éloigner de toi : l'amour eſt mon bouclier : je ſuis tranquile à l'ombre de ſes aîles ! ....

Madame LEFORD.

Sçais-tu, cher ami, que Madame Page eſt avec moi ?

FALSTAF.

Tendres Divinités, partagez mon cœur & mes feux : je me livre tout entier à vous ! Je ne réſerve rien que mes cornes pour vos maris ! ... Que dites-vous de ce ton de voix ? Quadre-t-il bien avec ma figure ? *Herne* lui-même feroit-il mieux ? ... Enfin je me vois donc heureux : je tiens tout ce que j'aime ! ... O Amour ! tu connois les remords ; après m'avoir cauſé tant de peines, tu me combles de tes plaiſirs. ... Cheres amantes, accourez dans mes bras ? ... *

Madame PAGE.

Hélas, qu'ai-je entendu ?

* On entend du bruit.

Madame LEFORD.

O Ciel, ſecourez-nous !

FALSTAF, *effrayé.*

Qu'eſt-ce ? ... qu'eſt-ce ? ....

Madame LEFORD.

Fuyons, fuyons, ma Commere. ...

FALSTAF, *ſeul.*

L'Enfer eſt-il conjuré contre moi ? le diable eſt-il donc aujourd'hui protecteur des maris ? ... Hélas, il faut le croire, puiſqu'il détruit tous mes projets. ...

SCENE VI.

LEs Fées, les Génies & les Lutins paroiſſent en cérémonie. Quickly eſt à la tête de la marche ; & quand chacun eſt arrangé, elle ordonne à Piſtol de faire obſerver un profond ſilence. .... Falſtaf les écoute en tremblant. Il craint la mort, s'il ouvre la bouche, & feint d'être endormi. Evans, & Quickly, haranguent l'aſſemblée, & aſſignent à chacun leur emploi pour cette nuit. Les uns doivent aller lutiner les ames coupables, & les autres procurer un ſommeil tranquille aux ames innocentes. .... Cette exhortation, dont l'équivalent ne peut être rendu dans notre langue, à cauſe de la ſingularité des expreſſions

& des termes magiques qui s'y trouvent par tout répandus, eſt enfin terminée par une invitation que Quickly fait à l'aſſemblée de commencer la danſe accoutumée autour du Chêne de *Herne-le-Chaſſeur*. Alors Evans s'écrie, qu'il croit avoir ſenti quelque profane dans les environs... Toute la Troupe ſe met en mouvement pour le chercher. Falſtaf épouvanté cherche, en rampant, à ſe ſauver... Piſtol l'attrape, & l'arrête.

PISTOL, *déguiſé.*

Ah malheureux! ſous quel aſtre fatal es-tu né?

QUICKLY.

Arrêtez... peut-être n'eſt-il point coupable. N'en croyons que l'épreuve du feu... S'il porte un cœur pur, il n'a rien à craindre de la flamme. S'il eſt criminel, je vous l'abandonne.

PISTOL.

A l'épreuve! à l'épreuve! approchez, venez tous?...

Ils approchent leurs flambeaux de Falſtaf, qui crie; alors ils le pincent de tous côtés.

QUICKLY.

Profane impur, plein de mauvais déſirs!... Qu'il ſoit lutiné, qu'il ſoit tourmenté, qu'il ſoit grillé!.... Mes

sœurs, & vous Génies, arrêtez un instant : chantons sa honte, & notre vangeance... qu'il en ressente les plus cuisants effets !....

On danse en rond autour de Falstaf, qu'on pince, & qu'on brûle en cadence, jusqu'à ce que la douleur lui donne assez de courage pour se relever & pour tenter de s'enfuir....

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs, à la réserve de Mlle PAGE, SLENDER, CAIUS, & FENTON. M. LEFORD. M. PAGE.

M. PAGE, *arrêtant Falstaf.*

NOn, non, beau chasseur, ne fuyez pas. Nous sommes à vous, achevez votre rôle.

Madame PAGE.

Vous arrivez fort à propos, nous n'en pouvons plus !....* Eh bien, Sir

* Elle se démasque.

Jean Falſtaf, que dites-vous des femmes de *Windſor* ? Comment va le cœur ? . . . les délices qu'on goûte ſous ce beau chêne, ne ſurpaſſent-ils pas ceux de la ville ?

M. LEFORD.

Eh bien, Sir Falſtaf, où ſont vos cocus ? . . . . Que dira maintenant le pauvre Monſieur *Broom* ? il me ſemble l'entendre ! Vous êtes un ſot, Sir Falſtaf ; vous êtes un poltron, Sir Falſtaf ; vous m'aviez promis Madame Leford ? . . . qu'avez-vous remporté de cette entrepriſe, Sir Falſtaf ? la cruelle avanture du panier, mille coups de bâton, & vingt livres ſterlins de dépenſe dans un cabaret, pour leſquels vos chevaux ſont arrêtés, Sir Falſtaf.... Ah, qui conſolera le pauvre Monſieur Broom ? . . .

Madame LEFORD.

Cher amant, le ſort nous a toujours trahis ! jamais nous n'avons pû nous voir, ſans infortune. . . Il faut donc y renoncer ! . . . hélas ! . . .

FALSTAF.

Je commence à voir. . . que je ſuis un ſot.

Monsieur LEFORD.

Oui da ? & même quelque chose de plus.

FALSTAF.

Voilà donc ces Fées ? . . . voilà donc ces Génies ? ... Ah, butor, ne l'avois-tu pas déja pensé ? pourquoi la surprise & la frayeur t'ont-elles distrait de cette premiére idée, en dépit du bon sens & de la raison ? . . . . Hélas, à quoi sert donc l'esprit ?

EVANS.

Convertissez-vous, Sir Falstaf : les Fées ne vous pinceront plus.

FALSTAF.

Fort bien, beau Génie !

EVANS.

Et vous, ne soyez plus jaloux.

M. LEFORD.

Je ne soupçonnerai jamais ma femme, jusqu'à ce que vous soyez en état de lui en conter en bon Anglois, Sir Hugues.

On continuë à railler impitoyablement Falstaf ; on lui reproche tous ses défauts les uns après les autres. Il soutient la gageure de son mieux, en rendant invectives pour invectives....

M. PAGE.

Consolez-vous, Sir Falstaf; j'ai un régal à vous donner ce soir, pour terminer la fête.... ma femme rit maintenant de vous, vous rirez bientôt d'elle... dites-lui, tout bas, que Monsieur Slender vient d'épouser sa fille.

Madame PAGE.

Le Docteur Caïus en sçait des nouvelles..... Monsieur *, il est mon gendre.

* A M. Leford.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. SLENDER.

SLENDER.

PLace! place!.... Ah, vous voilà; Monsieur Page?...

M. PAGE.

Eh bien, mon fils, cela est-il fait?

SLENDER.

Oui, fait?... je défie le plus hardi de tout le Comté de Gloceſtre d'y rien

connoître, ou je veux être pendu!...

M. PAGE.

De quoi donc s'agit-il?

SLENDER.

J'arrive à *Eaton*, où je crois épouser Mademoiselle Page : devinez qui j'allois épouser, au lieu d'elle ? un grand coquin, habillé en femme !... Ah, Monsieur Page, si nous n'avions pas été dans l'Eglise, je crois que je l'aurois battu, à moins qu'il n'eût été le plus fort...

M. PAGE.

Comment donc? il faut que vous ayez fait quelque lourde méprise.

SLENDER.

Et sans doute j'en ai fait une, en prenant un garçon pour une fille... n'étois-je pas bien loti, si je n'avois eu l'esprit de m'en appercevoir ?

M. PAGE.

Eh, morbleu, à qui vous en prendrez-vous? Ne vous avois-je pas assez expliqué à quelles marques vous reconnoîtriez ma fille?

SLENDER.

Aussi me suis-je adressé à celle qui étoit tout en blanc ; aussi a-t-elle ré-

pondu au mot du guet dont nous étions convenus : cependant, au lieu d'elle, c'étoit un postillon !

M. PAGE.

Bon, bon, un postillon ? vous rêvez, Monsieur Slender.

Madame PAGE.

Ne vous fâchez pas, Messieurs. . . Vous avez raison, Monsieur Slender. C'est moi, qui ayant découvert vos projets, ai changé l'habillement de ma fille de blanc en vert ; & voilà votre erreur. Mais elle est actuellement au Doyenné avec le Docteur Caïus, qui vient de l'épouser.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. Le Docteur CAIUS.

CAIUS.

OÙ donc est Mademoiselle le Page ? où est-elle ? . . Ah, je suis attrapé !

je comptois l'épouſer, & ma femme eſt un garçon !

Madame PAGE.

Quoi donc ? ne vous êtes-vous pas adreſſé à la Fée vêtue de vert ?

CAIUS.

Eh, oui, Madame ; mais c'étoit un homme..... Ah, tout *Windſor* le ſçaura.....

M. LEFORD.

Ceci eſt bien étrange !.... qu'eſt donc devenu ma fille ?

M. PAGE.

Pour moi, je n'y comprends plus rien.... mais j'apperçois Monſieur Fenton, avec elle.

Mlle PAGE, *à genoux.*

Ah, mon Pere, ah Madame, j'ai recours à votre clémence !....

M. PAGE.

Comment, Mademoiſelle ? par quel hazard n'êtes-vous point avec Monſieur Slender ?

Madame PAGE.

Par quelle avanture êtes-vous échapée au Docteur ?

FENTON.

Ne l'intimidez point : vous allez

tout ſçavoir.... Chacun de vous la marioit contre ſon gré, & cet hymen la rendoit malheureuſe. Nous nous aimons depuis long-tems, l'amour nous a guidés, & le nœud dont il vient de nous unir, ne peut ſe briſer. Epargnez-lui vos reproches : jamais faute ne mérita plus d'indulgence, puiſqu'elle vous rend une fille chérie, qui eût préféré la mort à tout autre hymen.

Monſieur PAGE, *à ſa femme.*

Allons, Madame... le mal eſt ſans remede. Sans doute c'eſt le Ciel qui

Sans doute c'eſt le Ciel qui dirigent nos ames. L'argent achete tout. Le ſort donne les femmes.

FALSTAF.

Ma foi, Madame, je me ſens à moitié conſolé : ceci me vange un peu.

M. PAGE.

Moi, je prends mon parti... Embraſſez-moi, Monſieur Fenton : quand on ne peut mieux faire, il faut céder.

Madame PAGE, *regardant ſa fille.*

Je m'attendris auſſi..... Puiſſe le Ciel vous rendre pour jamais heureux! Que chacun nous ſuive, & vienne chez nous célebrer cet hymen... Sir

Falſtaf, ſans rancune : oublions tous. Daignez en être auſſi.

Monſieur LEFORD.

Allons, Chevalier, de la joie !... Vous avez tenu parole au pauvre Monſieur *Broom :* il couchera ce ſoir avec Madame Leford.

FIN.

LA PUCELLE,

TRAGEDIE

EN UN ACTE,

PAR FLETCHER.

PERSONNAGES.

LE ROI de Rhodes.

LEUCIPPE, Frere du Roi.

MELANTIUS, Général des Troupes Rhodiennes.

DIPHILUS, Frere de Mélantius.

AMYNTOR, Seigneur Rhodien.

STRATON, Confident du Roi.

EVADNE', Sœur de Mélantius & de Diphilus, ci-devant Maîtreſſe du Roi, & nouvellement mariée à Amyntor.

ASPASIE, Amante d'Amyntor.

UN MESSAGER.

GARDES, &c.

La Scene eſt à Rhodes.

SCENE PREMIERE.

EVADNE', *seuls.*

JE puis me consoler de la perte d'Amyntor, mais je serois un monstre si je pouvois me résoudre à trahir le Roi. Le serment affreux qu'on vient de m'arracher, & la nature du forfait dont on veut me rendre complice, au lieu de me lier envers les Conjurés, suffisent pour ma justification En quittant pour jamais ces lieux, l'inconstance du Roi n'excite plus que ma pitié, & je brave enfin le courroux du fier Melantius. Ces lettres leur apprendront bientôt ma destinée.... Approchez, Page ? Voilà pour le Roi ; voilà pour mon frere...* Grands Dieux, quel est le sort des femmes ! la flaterie,

* Le Page sort.

ou le mépris, cauſent également leur infortune. Sans attraits, nulles douceurs pour elles : belles, tout conſpire leur perte. C'eſt une fortereſſe, dont mille Princes avides s'empreſſent de tenter la conquête. Notre ſexe eſt-il fait pour réſiſter à de tels ennemis ? l'amour, & l'ambition, trouvent-ils ſouvent des cœurs rebelles ?.... Ah, que n'ai-je encore ma premiere innocence ! que ne puis-je, ſans rougir, invoquer la vertu ? triſtes & vains regrets, qui peut hélas rappeller toute la fraîcheur d'une roſe une fois flétrie ?.... * Eh bien, puiſque la beauté fit ma honte, qu'elle faſſe maintenant ma gloire. Par elle, j'ai triomphé du Souverain de cette Iſle ; & c'eſt d'elle, que je tiens toutes les richeſſes dont on vient de charger mon Vaiſſeau, prêt à mettre à la voile. Partons donc ſans regret, & quittons un Théâtre trop reſſerré pour

* The fleece, that has been by the Dyer Stain'd,
Never again its native Whiteneſs gain'd.
J'ai crû devoir chercher un équivalent à cette comparaiſon.

moi. L'Asie m'offre des conquêtes plus dignes de mon ambition : étonnons, frapons ses Rois voluptueux de l'éclat de mes yeux, & de la splendeur de ma fortune. Que la renommée me devance dans leur cœur, & les dispose à me rendre l'hommage qu'on doit par tout à la beauté. C'est ainsi que le Soleil, en quittant ces climats, va porter la clarté sur un autre hémisphére.

SCENE II.

MELANTIUS, *une lettre à la main.*

SI le Ciel est juste, elle court au naufrage, & la Mer éteindra ses coupables feux. Les Troupes, le Fort, la Ville, tout est à moi, tout m'est fidéle : L'ingrate seule me trahit. Perfide sœur ! que n'ai-je pû prévenir ton départ, & te punir de ton double parjure ! voilà le sort que je te réservois ! . . . * Mais le moindre délai peut maintenant m'être

* Il déchire la lettre, avec fureur.

fatal, & ma vangeance ne peut trop tôt éclater. Cherchons Leucippe ; j'ai des droits sur son estime : si je puis l'engager dans la conspiration, je sauve l'Etat, & je me vange sans remords. Il aime pourtant son frere ; mais l'offre d'une Couronne a dequoi le tenter. En tous cas, sa vertu me rassure ; & dût mon entrepriſe exciter son indignation, je ne crains rien de lui, si sa promesse me garantit son silence.

SCENE III.

LE ROI, *seul.*

MElantius me trahiroit ? Non, je ne puis le croire.... j'ai pourtant mérité sa haine ; & ce souvenir, que je ne puis me déguiser, suffit pour troubler mon ame criminelle : puis-je ne pas soupçonner un sujet puissant que j'ai tant offensé ? s'il pouvoit encor être mon ami, je ne le craindrois pas. Le sentiment seul de notre injustice a droit de faire naître nos soupçons, &

de troubler notre repos. Heureux le Monarque équitable, dont l'ame exempte de remords jouit de la douceur tranquile d'aimer son peuple, & d'être sûr d'en être aimé!

UN PAGE, *entre.*

Seigneur, Evadné m'a chargé de vous rendre cette lettre.*

LE ROI.

Quel sujet important l'engage donc à m'écrire ?.. voyons...**

De mon vaisseau prêt à partir...

La date est singuliére ..... *Je n'ai trouvé que ce moyen de me soustraire à la fureur de mes freres inhumains : plaise au Ciel que vous puissiez aussi vous en sauver ! Ils ont juré votre mort, & leur rage osoit attendre ce forfait de ma main. Ils sont maîtres du Fort ; le Soldat, & le Citoïen sont pour eux ; tout est contre vous. Mes premiers vœux sont pour la conservation de votre Majesté ; les autres pour mes freres, si leur repentir les rend dignes de votre clémence.*

EVADNÉ.

* Le Page sort.

** Il lit.

Callinax ne s'eſt point trompé ; & ce brave Melantius que j'eſtimois tant, n'eſt qu'un traître.... Un Roi riſque toujours ſa Couronne, lorſque tranquille au fond de ſon palais, il confie aveuglément ſes troupes à un Général audacieux. C'eſt apprendre à ſes ſujets à obéir à d'autres qu'à leur Souverain. La guerre eſt l'art des Rois ; quand un ſujet l'exerce avec trop d'éclat, ce qu'il acquiert de gloire eſt ſouvent aux dépens de celle de ſon maître : les lauriers de l'un, font alors la honte de l'autre C'eſt ainſi que mon Général... mais il entre avec Leucippe. .... que lui dit-il ? écoutons-les. *

* Il ſe cache.

SCENE IV.

LEUCIPPE. MELANTIUS. LE ROI, *caché.*

LEUCIPPE.

POurquoi faut-il que mon ſerment m'empêche de révéler ce ſecret déteſ-

table ? L'honneur exige-t-il que je sois fidéle à ceux qui vont percer le sein de mon frere ? . . Je serai Roi, dis-tu ? ah, dusses-tu me mettre au rang des Immortels, j'en rejetterois l'offre avec horreur ! Confident de ton forfait, je m'en crois déja complice ; & je le suis sans doute, si je ne le dévoile... Réfléchis, malheureux ! prononce seulement le nom de ton Roi : ce nom sacré doit te faire trembler.

MELANTIUS.

Non, Prince, il est trop tard : ma haine est légitime, & rien ne peut en garantir le Roi. Le peuple est révolté, le Fort est en ma puissance, & l'armée n'attend plus que mes ordres ; tous les cœurs que votre frere a perdus, ne respirent plus que pour moi ; & les Grands, que mon offense intéresse, sont prêts à seconder mes coups. Prononcez seulement, à votre tour, le nom de *Roi ;* pesez tout ce qu'il signifie, & cessez de mépriser mes offres. Je ne prétends que me vanger, je n'en veux point au Thrône : vos yeux me menacent en vain ; tout est perdu si vous refusez d'y monter. L'horreur, & le

carnage, ſuites ordinaires de la révolte, vont renverſer l'Etat; imputez-vous tous les maux de votre patrie.

LEUCIPPE, *à part.*

L'affreux projet eſt arrêté !.... hélas, tâchons de l'attendrir.... Que * ferois-je, Seigneur, de la Couronne que vous m'offrez ? mon frere en porte tout le poids, tandis que ſon amitié me laiſſe jouir de toutes ſes douceurs. Environné de ſoins & de peines, accablé d'un fardeau que je redoute, ſerois-je plus heureux ? Ah, laiſſez le Sceptre à des mains qui ſçavent le porter. Que vous a fait mon frere ? quel Roi fut jamais plus digne de l'être ? ſon amour ſeul vous le rend odieux : mais cette paſſion ſi naturelle aux hommes, eſt-elle un crime en lui qui mérite la mort ? Les Dieux mêmes ſenſibles...

MELANTIUS.

Seigneur, laiſſons les Dieux : s'ils ont connu l'amour, ils ne ſe ſont pas avilis dans ſes chaînes, & leur majeſté déguiſée n'a pas long-temps ſurpris l'Olympe...

* Haut.

LEUCIPPE.

Mais ſi l'amour eſt un crime, mon frere eſt-il plus coupable que vous ? Ignore-t-on l'objet de votre flâme ? & votre âge excuſe-t-il votre foibleſſe ? De quel droit prétendez-vous punir un Souverain d'un penchant dont vous avez plus à rougir que lui ? l'amour eſt l'écueil des grands hommes : mais s'il ternit leur gloire, cette tache eſt bientôt effacée par leurs autres vertus. S ils ſont juſtes & bons, qui des ſujets ou d'eux ſont les plus fortunés ? Tel eſt pourtant mon frere ; tel eſt ce Roi que vous voulez ravir à un peuple dont il fait la félicité !

MELANTIUS.

Lui ? juſte Ciel ! lui, qui me doit toute ſa gloire ; & qui pour récompenſe de mes exploits, a couvert ma famille d'un opprobre éternel !

LEUCIPPE.

C'eſt toi qui lui dois tout. Que ſerois-tu ſans lui ? aurois-tu jamais cueilli ces lauriers dont tu te prévaus tant, ſi ſa bonté ne t'eût pas confié la conduite de ſes troupes ? Eh, quelle autre reconnoiſſance un ſujet peut-il marquer

à son maître, que celle de fermer les yeux sur ses défauts?

MELANTIUS.

Il imite Tarquin, j'imiterai Brutus.

LEUCIPPE.

Tarquin étoit un ravisseur, & Brutus ne fut point coupable. Mais toi, de quoi prétends-tu punir ton maître? d'avoir été sensible aux charmes d'une femme aimable, que l'amour ou la vanité jetterent dans ses bras? Trouve-tu là Tarquin? reconnois-tu là Lucrece? qui dois-tu donc punir?

MELANTIUS.

Celui qui suborna ma sœur.

LEUCIPPE.

Mon frere est-il comptable de la fragilité d'une femme?.. Mais je veux que tu sois offensé: un peuple tout entier doit-il être la victime de ton ressentiment? que t'a-t-il fait? que t'ai-je fait moi-même?

MELANTIUS.

Injuste, ou légitime, ma vengeance est prête. Dût périr l'Univers, je me la dois.

LEUCIPPE.

Seigneur, je vous crus toujours vertueux:

vertueux : votre injuſtice me déſabuſe. Par où donc m'avez-vous ſéduit ? par votre courage ? Eh, pourquoi l'admirois-je en vous, tandis que je le déteſtois dans les brigands & les pyrates ? je vous croyois guidé par l'équité ! . . . Ceſſez, ceſſez de m'en impoſer par une vertu de tempérament, ſi ſouvent mal placée, & qui n'eſt dûe qu'à la chaleur du ſang. C'eſt la nature qui nous fait braves : mais c'eſt le Ciel, c'eſt la raiſon qui nous rend équitables ; & les autres vertus ne dépendent que de la diſpoſition de nos organes. Fier de votre valeur féroce, la juſtice n'eſt à vos yeux qu'un objet mépriſable : vos projets criminels n'ont plus rien d'étonnant pour moi. Livrez-vous en aveugle à vos tranſports ; foulez aux pieds les droits les plus ſacrés ; immolez votre maître, & tout l'Etat, à votre vengeance : que cette Iſle malheureuſe, vos amis, & moi-même, ſoient les triſtes victimes de l'incontinence de votre ſœur !

MELANTIUS.

Prince, vous êtes jeune : cette Iſle oiſive a produit plus d'un Philoſophe ;

je reconnois leurs argumens dans vos discours. Qu'il est aisé, quand on a le cœur exemt de toutes peines, de prêcher la patience aux malheureux, & de combattre des maux qu'on ne sent pas!... Mais sçachez que l'oppression, sçachez que la douleur, & l'ardeur de la vangeance, enyvrent, embrasent l'ame, & consument en un instant toutes les semences de la raison & du devoir. Les Cieux mêmes ne sont à l'abri d'un furieux, que parce que sa rage n'y peut atteindre. Et vous prétendez que les Rois, que ces Dieux d'argile, puissent impunément deshonorer un mortel courageux? que leur puissance, qu'ils tiennent de nous seuls, les autorise à nous couvrir de honte, & les mettent à l'abri de notre juste ressentiment? juste Ciel!... adieu, Seigneur. Vous sçavez mon secret: j'ai votre parole; je vous connois, je ne crains rien.

LEUCIPPE.

J'ai promis * de me taire: mais je n'ai pas juré de laisser assassiner mon

* A part.

Roi !... Melantius *, arrête ? Le ſerment indiſcret que tu m'as arraché, t'aſſûre de mon ſilence, mais il ne lie pas mon bras. Quoique ta fureur ait éclipſé toutes tes vertus, je ſçais que la valeur te reſte. Jure donc d'abandonner ton projet ſanguinaire, ou ſuis-moi dans l'inſtant derriére les murs du Château ?

MELANTIUS.

Je vais te ſuivre **... Il eſt aimé du peuple ; ſes vertus, & ſon amitié pour ſon frere, peuvent m'être funeſtes : profitons de l'occaſion qu'il me préſente. Leucippe mort, je ſuis ſûr du Roi.

* Haut.

** Leucippe ſort.

SCENE V.

LE ROI, *ſeul.*

HElas dans ſon tranſport l'un & l'autre eſt ſincere !...
Qu'il eſt doux de trouver un ami dans un Frere !

Prince trop généreux, tu t'immoles pour moi;
Tu vas chercher la mort, & tu peux être Roi!
A travers les dangers dont l'horreur m'environne,
Grands Dieux! je crains pour lui plus que pour ma couronne.
Défendez ce Héros, prenez soin de ses jours;
Et retranchez des miens, pour allonger leur cours.

SCENE VI.

LE ROI. STRATON.

STRATON.

TOut est perdu, Seigneur! la révolte perfide,
Déja de toute part léve un front homicide;
Et le glaive à la main, annonçant ses projets,
Va bientôt embraser les murs de ce palais!
Des aveugles fureurs de ce Peuple indocile,
L'ingrat Melantius est, dit-on, le mobile:
Mais quel que soit le chef dont le peuple ait fait choix,
Et la Ville, & le Fort, sont déja sous ses loix.

Songez à vous, Seigneur : envain votre courage
A travers les mutins tenteroit un passage ;
L'audace ne peut rien contre des furieux :
Qui méconnoit son Roi, méconnoitroit les Dieux.
Suivez-moi : par mes soins la Mer vous est ouverte....
Fuyez....

LE ROI.

Un Roi qui fuit a mérité sa perte ;
Mon sort n'est que douteux, je le rendrai certain.....
Mon ame se propose un tout autre dessein..
Cherche-moi Diphilus ? & dis-lui que son Maître,
S'il ne vient à l'instant, ne voit en lui qu'un traître...*
Que ne te dois-je point, cher frere ? hélas, sans toi,
Rhodes déja peut-être eût vû périr son Roi !
J'ai du tems, je revis. Tandis que ton épée
Tient de Melantius la valeur occupée,
Je puis du moins tenter un effort généreux ;
Et dont le promt succès peut nous sauver tous deux.

*Straton sort.

Si de mon Ennemi consultant l'imprudence ;
Je voulois par la ruse assouvir ma vangeance ;
Cet instant me le livre, il est seul, & sa mort
En calmant la révolte assureroit mon sort :
Mais s'il est criminel, en suis-je moins coupable ?
Si je n'étois pas Roi, seroit-il condamnable ?
Si le sort entre nous a mis quelques degrés,
Pour l'honneur qui gémit en est-il de sacrés ?
En est-il sous le Ciel ? Non, non, le vrai courage
Ne ressent, ne connoit, ne voit que son outrage ;
Libre de tous devoirs, en cet instant fatal,
L'offenseur, à ses yeux, n'est plus que son égal.
Gardons-nous d'ajouter l'injustice à l'offense :
Gardons-nous d'abuser d'un reste de puissance
Dont je serois privé, si mon triste destin
D'un moins brave Adversaire avoit armé la main.
Si Melantius vit, il faut que je périsse,
Je le vois, je le sens, mais je lui dois justice ;
Que l'honneur entre nous juge seul aujourd'hui.
S'il ne périt par moi, je périrai par lui.
Tout ce Peuple inconstant, qu'avoit séduit sa gloire,
Si je reviens vainqueur chantera ma victoire ;

Et de quelques vertus que brillent deux Rivaux,
Le ſuccès à ſes yeux fit toujours les Héros.
Mais ſon frere paroît....

SCENE VII.

LE ROI. DIPHILUS.

LE ROI.

SOrtons, venez entendre
Un ſecret important que je dois vous apprendre.

DIPHILUS, *à part.*

Dieux, ſerions-nous trahis?... cachons-lui mon effroi....
Quelques inſtans plus tard, il n'étoit plus mon Roi.

SCENE VIII.

Le Théâtre repréſente une Campagne.
MELANTIUS, & LEUCIPPE *paroiſſent, l'épée à la main.*

MELANTIUS.

Accepte la Couronne, ou ta mort eſt certaine ?

LEUCIPPE.

Repens-toi, malheureux, ou ta perte eſt prochaine ?

MELANTIUS.

L'avantage entre nous ne ſçauroit être égal.
Tu ſçais ce que je dois à ce glaive fatal ?
Penſe à mon âge, au tien ; & juge ſi ma gloire
N'aura point à rougir d'une telle victoire ?

LEUCIPPE.

Lorſque Rhodes te vit auſſi vaillant qu'heureux,
Ton bras étoit guidé par un cœur vertueux ;

Tu ne respires plus que l'audace & le crime :
Cede ; ou redoute un bras que le devoir anime ?
Ton orgueil à mes yeux vante en vain tes exploits :
C'est attaquer les Dieux, que d'attaquer les Rois.

MELANTIUS.

Nous allons en juger...

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. LE ROI, & DIPHILUS *paroissent.*

DIPHILUS, *au Roi.*

QUel est donc ce mystere, Seigneur, expliquez-vous ?

LE ROI.

Va défendre ton frere.

DIPHILUS.

* Dieux !... je le chéris trop pour ne pas t'obéir.... Volons...

* Voyant Melantius l'épée à la main, contre Leucippe.

LE ROI, *à Melantius.*

Tu vois ce Roi, que tu voulois trahir.
Il connoît ton forfait ; rends grace à sa justice,
Sa main vient te sauver la honte du supplice :
L'équité, dans son cœur, a fait taire la loi ;
Il t'offença, dis-tu ? Le voici, vange-toi. *

MELANTIUS.

Le trait est généreux . . . . mais un Roi sans puissance,
Souvent, comme les loix, est contraint au silence.

LE ROI.

Un lâche, après ta mort, les auroit fait parler
Ces loix : il eût suffi que tu l'eûs fait trembler.
Mais le Thrône vaut-il l'odieux nom de traître ?
Perfide, dis-moi donc qui te forçoit à l'être ?
Me croyois-tu barbare, injuste, ou sans valeur ?
Ne punit-on les Rois, qu'en leur perçant le cœur ?
Un sujet, que les loix demandent pour victime,
Avant que de périr, connoît du moins son crime ?

* Le Roi met l'épée à la main.

Thémis, quoique sévere, absout les malheureux :
Tu veux donc que les Rois soient plus à plaindre qu'eux ?

MELANTIUS.

Si d'un si noble effort je t'avois cru capable,
Si j'avois cru qu'un Roi rougît d'être coupable,
Je t'eusse ouvert mon ame ; & quoiqu'il dût risquer,
Ce bras, à découvert, eût osé t'attaquer.
J'ose même avouer, que ce trait magnanime
T'a rendu, malgré moi, des droits sur mon estime ;
Que je te hais bien moins ; & que je sens en moi
Renaître le respect que je dois à mon Roi.
Mais, au fond de mon cœur la voix de mon injure
De l'austere devoir étouffe le murmure :
Mon opprobre subsiste, & ce cœur affligé
Demande une victime, & meurt s'il n'est vangé. . .

Accordons, s'il se peut, mon devoir & ma gloire :
Sois mon Roi *; je te céde une juste victoire.
Contre ton frere seul je tourne ma fureur,
Et son sang va laver la honte de ma sœur**...

LE ROI.

Mélantius, arrête, & respecte mon frere?...
Peut-il être l'objet de ta juste colere?
C'est moi qui t'offençai : c'est mon sang, ou le tien,
Qui peut seul appaiser ton honneur, ou le mien.
L'un des deux doit périr.

LEUCIPPE, *à part, au Roi.*

Ah, permettez de grace,
Seigneur, que du cruel je punisse l'audace?
Trop heureux, d'affronter un si noble danger;
Et plus heureux encor, si je puis vous venger!

LE ROI.

Non : par un long repos ma valeur obscurcie,
Aux yeux de mes sujets n'est que trop avilie :

* Il baisse son épée.
** Il attaque Leucippe.

Profitons d'un instant, qui lui rend son éclat ;
Ma seule fermeté, peut affermir l'Etat.

DIPHILUS, *à part, à Melantius.*

J'admire leur courage, & mon ame ébranlée
Du poids de mes remords se sent trop accablée ;
Contre tant de vertus que peut notre courroux ?
Si nous étions égaux, feroient-ils plus pour nous ? . . .
Oserions-nous tenter cet affreux parricide ?
Cédons, cédons, mon frere ! . . .

MELANTIUS.

On me croiroit timide ;
Je n'y puis consentir. . . combattons. . . mais du moins,
A ne les point frapper appliquons tous nos soins ;
Et sans les attaquer, songeons à nous défendre.

LEUCIPPE, *à part, au Roi.*

Pour la derniére fois, Seigneur, daignez m'entendre.

Votre intérêt, le mien, celui de vos Etats,
Veut que du Sceptre seul vous armiez votre bras :
Les Rois, comme les Dieux, au-dessus des offenses,
Par eux-mêmes jamais n'exercent leurs vangeances.

LE ROI.

La foudre mille fois a frappé des mortels :
Les Rois vangent leur Thrône, & les Dieux leurs Autels :
Vive image des Dieux que redoute la Terre,
Dans la main d'un grand Roi, le glaive est un tonnerre.
Sujets audacieux, connoissez son pouvoir...*
Tremblez !...

LEUCIPPE, *à Melantius & Diphilus.*

Vous reculez ! quel est donc votre espoir ?
Combattez, ou tombez aux pieds de votre maître ?...

MELANTIUS.

Jamais tant de grandeur ne me le fit connoître !
Il l'est, il en est digne, & mon cœur ulceré
Ne sent plus un affront déja trop réparé.....

* Le Roi, & Leucippe les attaquent.

Regne, je te pardonne, & te demande grâce !
Tu ſçais que l'honneur ſeul excita mon audace :
Ton ame y fut ſenſible, & c'eſt aſſez pour moi ;
Tu revois ton ſujet, daigne être encor mon Roi !...*

LEUCIPPE, *au Roi.*

Ne vous déguiſez point, mon frere ? A cette vûë
Votre grand cœur ſoupire, & votre ame eſt émuë.
Quel triomphe pour vous, que de voir à vos piés
De ces fiers Ennemis les fronts humiliés !
Baniſſez tout ſoupçon, leur homage eſt ſincere,
Mon cœur en eſt garant....

LE ROI.

Je reconnois mon frere !
C'en eſt fait... levez-vous, brave Melantius ;
Comme Roi, je vous dois l'exemple des vertus :

* Il ſe jette, avec ſon frere, aux pieds du Roi.

Que tout soit oublié. . . * gardez-vous de rien craindre
D'un Roi trop généreux, pour s'abaisser à feindre.

MELANTIUS.

O mon Maître ! ô mon Roi ! nos remords & nos pleurs,
T'assurent pour jamais & nos bras, & nos cœurs !

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. La Garde du Roi arrive précipitament.

MELANTIUS, *au Roy.*

SEigneur, que vois-je ? Ah, si c'est par votre ordre que ces troupes paroissent, reprenez votre pardon : nous sçaurons nous défendre, & périr.

LE ROY, *empêchant la Garde d'approcher.*

Quel pressant danger vous amène en ces lieux ?

* Ils s'embrassent.

L'OFFICIER.

Seigneur, il eſt aſſez grand pour juſtifier notre zéle. Amyntor eſt diſparu, Aſpaſie eſt partie, la Ville eſt en combuſtion; le bruit affreux des armes ſe fait entendre de toutes parts: on murmure; & je crains de vous dire ce que jai entendu! Le Conſeil, aſſemblé à la hâte, crains pour vos jours: il attend vos ordres, & nous a dépêchés vers vous. Nous ne penſions pas de trouver ici Melantius, dont vous pourriez vous défier, ſi ſa fidélité ne vous étoit peut-être pas mieux connue qu'à nous. Mais ſa préſence détruit les ſoupçons que les diſcours des Révoltés nous avoient fait concevoir.

MELANTIUS.

Non, ces ſoupçons ſont juſtes..... Tu vois, Seigneur, que c'eſt à ta vertu, & bien plus qu'à ta puiſſance, que tu dois notre repentir. Cette conjuration étoit notre ouvrage, elle alloit éclater, tu étois perdu! mais tu vois maintenant en nous, tes Sujets les plus fidéles. Amyntor n'a plus rien à craindre, il peut paroître, notre haine contre lui eſt expirée, tout va rentrer dans le de-

voir ; & le peuple connoîtra bientôt par nos voix, combien il eſt heureux d'être ſoumis à deux Princes ſi magnanimes. Daignez ſeulement m'accorder votre garde, de crainte que la force ne ſoit néceſſaire pour calmer les ſéditieux.

LE ROY, *à ſa Garde.*

Suivez Melantius ; & que ſes ordres ſoient exécutés comme les miens....* Dans les cas où la confiance devient néceſſaire, elle doit être ſans limites.

* A part.

SCENE XI.

MELANTIUS. DIPHILUS.

MELANTIUS.

QUe l'homme eſt foible ! Avec quelle promptitude le zéle le plus ardent vient-il de ſuccéder à la plus noire fureur !.... Cette épée n'eſt ſortie du foureau que pour ſe plonger dans le ſang de mon Roy ? Elle n'y rentrera

qu'après avoir affermi son thrône, & son repos.

SCENE XII.

Le Théâtre représente une Forêt.

ASPASIE, *seule.*

En vain cet affreux désert est-il rempli de monstres dévorans; le sentiment de mon injure, & l'amertume de ma douleur, ont fermé mon cœur à la crainte. Une amante trahie a-t-elle encore des maux à redouter? & le mépris dont elle est la victime, n'est-il pas cent fois plus affreux que la mort? Quelle forêt, quelle taniere, quelle caverne obscure peut cacher dans son sein un monstre plus dangereux que l'homme? .... Sermens, promesses, engagemens: liens sacrés, nous disent-ils? Nous les croyons enfin: mais les traîtres se rient de notre simplicité! Leur gloire est de tromper un sexe plus foible & plus crédule que le leur.

Détruisez-les, Grands Dieux ! Exterminez cette race parjure ! & si vous craignez que l'encens ne cesse de fumer sur vos Autels, descendez, quittez l'Olympe, & donnez l'être à de nouveaux humains plus dignes de vous adorer ! . . . Mais ce n'est pas pour moi que je vous invoque. Tout perfide qu'il est, Amyntor est pour moi plus qu'un Dieu. . . : Le cœur est, dit-on, le siége des passions ; & ses mouvemens sont indépendans de notre volonté. Nous pouvons pourtant retenir notre respiration ? . . . Qu'en résulte-t-il ? Que la mort, & la vie sont en notre pouvoir : mais que l'amour, & la haine, dépendent du destin ! . . . . Ma passion, dans sa naissance, étoit légitime : mais l'hymen de mon amant la rend criminelle ; & mes soupirs pour l'époux d'Evadné, sont autant de taches à ma gloire. . . . Ils sont pourtant l'aliment de ma vie ? Mais puisqu'ils me rendent coupable, il faut que je périsse. Plût aux Dieux, que la voracité des tygres & des ours me fît bientôt trouver ici le trépas ou j'aspire ! . . . Mais que dis-je ? Pourquoi languir si

long-tems, en attendant la mort, tandis qu'à chaque instant je puis la trouver en ces lieux ? Ai-je oublié que c'est ici que croît ce fruit funeste, dont les sucs empoisonnés portent dans le sein des mortels un trépas inévitable ?... Juste Ciel ! dirige mes pas, & fais que ma recherche ne soit point vaine.

SCENE XIII.

AMYNTOR, *seul.*

Evadné étoit coupable ; elle s'est repentie, elle m'a demandé grace. Mais suis-je moins criminel envers la trop tendre Aspasie ? Mon infidélité n'a-t-elle pas percé son cœur du trait le plus douloureux ?... C'est ici le séjour funeste que son désespoir a choisi, pour pleurer un perfide ! Cherchons-la. Si elle vit encore, méritons sa pitié, ou mourons à ses genoux. Le Roy n'a pas corrompu tous les cœurs : Aspasie me fut toujours fidelle ; & si

l'ambition m'a fait épouser Evadné, l'Amour que j'ai trahi ne m'a que trop fait sentir sa vangeance.... Malheureux ceux que l'orgueil ou l'avarice entraînent dans les liens du redoutable hymen ! L'Amour seul doit être écouté.

SCENE XIV.

Aspasie seule, tenant à la main une branche du fruit empoisonné.

ENfin, ce poison secourable terminera bientôt ma destinée, & ma douleur ! .... Pourquoi ce fruit est-il respecté des oiseaux de ces bois ? Qui leur apprend, que sa couleur vermeille cache un venin mortel ? ..... Est-ce l'instinct ? ou n'éprouvent-ils jamais de maux qui leur fassent haïr la vie ?... Ils aiment cependant ! Comment connoissent-ils l'amour, sans connoître ses peines ? L'homme seul meurt volontairement : les animaux sont donc où

moins malheureux, ou plus ſages!.. Que l'extérieur de ce fruit eſt ſéduiſant*! Tel étoit Amyntor! Tout ce qui plaît aux yeux n'eſt-il donc fait que pour tromper les mortels? en ce cas, ce fruit étoit néceſſaire pour abréger les peines des malheureuſes victimes de leur crédulité. Sage nature! tu avois prévû leurs maux, & les miens; & ta pitié nous a préparé de quoi nous en affranchir... Eh qu'eſt-ce que la mort? Si c'eſt un mal, eſt-il connu? Non ſans doute: il eſt paſſé avant qu'on l'ait ſenti. Nous revivrons pourtant ailleurs? Qu'importe: partout où ce puiſſe être, que peut redouter l'innocence? Mon ſort peut-il devenir plus affreux qu'ici? Non la juſtice en eſt banie depuis longtems: elle habite ſans doute le ſéjour ſacré que je verrai bientôt...

* Elle examine la branche.

SCENE XV.

ASPASIE. AMYNTOR, *dans l'éloignement.*

AMYNTOR.

GRands Dieux, c'eſt elle ! & cette branche fatale m'annonce ſon cruel projet. . . . Que le cœur des femmes eſt extrême, & opiniâtre dans ſes mouvemens ! Leur amour, & leur haine, ſont également inſurmontables : Rien ne peut affoiblir l'un, rien ne peut calmer l'autre.

ASPASIE, *ſans le voir.*

Plus d'eſclavage, plus de peines ; plus de paſſions : la mort nous délivre de tout : tandis que les vivans, eſclaves de la Fortune, & enchaînés à ſa roue, éprouvent tour-à-tour & ſes faveurs, & ſes revers. . . Conquérans de la terre ! Au faîte des grandeurs, vous redoutez ſon inconſtance ! Le laurier

peut,

peut, dit-on, garantir vos têtes de la foudre? mais contre l'Amour & la Fortune, voilà mon seul recours *....

AMYNTOR, *lui arrache la branche.*

Barbare, arrête!... Ce fruit fatal ne convient qu'à un perfide tel que moi.

ASPASIE.

Quelle est donc ton inhumanité?... Ne te suffit-il pas de m'avoir rendu malheureuse? Veux-tu que je le sois toujours? Après m'avoir trahi pour Evadné, peux-tu m'envier le seul azile que mon malheur me laisse? Prétends-tu me fermer le port après lequel j'aspire?..... Ah, laisse-moi mourir! c'est le seul bien que j'attende de toi.

AMYNTOR.

Hélas, ton Amyntor n'eut pas un sort plus heureux que le tien: la perfide Evadné n'aimoit que le Roy! elle étoit toute à lui. Mais, les nœuds qui m'attachoient à elle sont rompus: tu avois ma promesse, & mon cœur; mes remords

* Elle se dispose à manger le fruit empoisonné.

ne t'ont déja que trop vangée de mon infidélité ! . . . Prononce ſur mon ſort.

ASPASIE.

Ne l'as-tu pas conduite au Temple ? Les Dieux n'ont-ils pas reçu tes ſermens ?

AMYNTOR.

Les Dieux régnent partout ; tout l'Univers eſt un Temple pour eux. Mes premiers ſermens me lioient à toi, ces mêmes Dieux en furent les témoins : les ſeconds ſont des crimes ; j'en ai porté la peine ; je les déſavoüe.

ASPASIE.

Je ne pouvois mourir qu'une fois : mais ſi j'oſe te croire, je puis encore plus d'une fois être trompée ! . . . Hélas, je touchois au port : faut-il encor affronter la tempête ? . . . . Quels nouveaux Dieux me garantiront ta foi ?

AMYNTOR.

Les mêmes qui m'ont été ſi ſéveres, les mêmes dont l'extrême rigueur a ſi bien vangé mon premier parjure. Aſpaſie a mon cœur, rien ne peut le lui arracher !

ASPASIE.

Je reçois ton ſerment. Mais ſou-

viens-toi, que je ſçais maintenant où croît ce fruit ?

AMYNTOR.

Je t'ai toujours aimée : mais les careſſes du Roi, l'amitié de Melantius, & l'ambition, m'aveuglerent au point de conſentir à l'hymen de la ſuperbe Evadné. Je t'oubliai pour un inſtant, je m'oubliai moi-même. Mais quel fut mon réveil ? il fut affreux !..... Oublions ces horreurs : ou ſi tu doutes encor de la ſincériré de mon repentir, je vais te la prouver *...

ASPASIE, *lui arrachant le fruit.*

Cruel, que veux-tu faire ?... Eh, ſi je t'avois cru d'abord, la joye ne m'auroit-elle pas été auſſi funeſte que la douleur ? Aurois-je pû ſurvivre à la ſurpriſe d'une félicité ſi peu attendue?.. Mais, ſauve-toi, cher amant ? Le redoutable Protecteur d'Evadné s'approche ! Fuis, c'eſt le Roy....

* Il prend la branche.

SCENE XVI.

Les mêmes Acteurs. LE ROI, LEUCIPPE.

LE ROY, *à part, à Leucippe.*

COmment pourrai-je aborder un homme dont la candeur & l'obéïſſance ont été ſi mal récompenſées ? Que de reproches j'ai à me faire ! L'aimable Aſpaſie ne doit pas me regarder d'un œil moins couroucé : mon injuſtice lui a ravi ſon amant. Ah, mon frere, la raiſon ſuccede à mes égaremens ; & je les vois avec horreur. Après la tempête, Neptune frémit ſouvent ainſi à l'aſpect des effets de ſa rage !

AMYNTOR.

Ah, Seigneur ! c'eſt au ſort que les hommes attribuent les injuſtices des Rois ; & jamais leurs faveurs ne ſont arrivées trop tard. Quand le Ciel nous punit, nous nous plaignons quoique

ſans eſpoir ; dès qu'il nous rit, tout eſt oublié..... Vous avez rompu cette chaîne * ? daignez la reſſerrer ? Nos yeux ne verront plus en vous, qu'un pere !

LE ROY.

Soyez heureux ; & puiſſiez-vous ne voir jamais la fin de votre félicité !.... Amyntor, liſez ceci *....

AMYNTOR.

Elle eſt en fuite !..... Chere Aſpaſie, ne crains pas de revenir jamais dans cette forêt fatale.

UN MESSAGER.

Seigneur, Melantius a déſabuſé le peuple ; il lui a fait connoître votre généroſité : Tout eſt rentré dans le devoir, & votre nom retentit dans toutes les places de Rhodes.

LEUCIPPE.

Partons, Seigneur : allons rendre graces aux Dieux !

* Il prend la main d'Aſpaſie.
** Il lui donne la lettre d'Evadné.

FIN.

ANALYSES,

OU

SOMMAIRES

DES

TRAGI-COMEDIES,

ET

COMEDIES,

DE

SHAKESPEARE,

NON TRADUITES.

COMEDIES,
ET
TRAGI-COMEDIES,
DE
SHAKESPEARE.

LA TEMPESTE.

PRoſpero, Duc de Milan, grand Philoſophe, avoit abandonné en quelque ſorte la conduite de ſes Etats à ſon frere Antonio, pour ſe livrer tout entier à l'étude des ſciences occultes. Cette indolence du Duc, a fait naître l'envie à Antonio d'uſurper les Etats de ſon frere : il s'eſt ligué avec Alonſo, Roi de Naples, qui l'a aidé à détrôner Proſpepero. On a conduit cet infortuné Prince en pleine mer ; on l'a embarqué dans un petit vaiſſeau, avec ſa fille, encore

enfant, des livres, & des proviſions pour quelques jours, & on l'a abandonné à ſa deſtinée. La petite barque a été pouſſée dans une iſle qui n'étoit habitée que par une eſpece de monſtre nommé *Caliban*, fils d'une Sorciere, que Proſpero s'eſt aſſujetti par la ſupériorité de ſon art magique. Il y a douze ans que Proſpero & Miranda ſa fille vivent dans cette iſle, lorſque ce Prince découvre, par ſa ſcience ſecrette, que ſon frere Antonio, le Roi de Naples, ſon fils Ferdinand, & Sebaſtien frere du Roi ſont en mer avec leur flotte aux environs de l'Iſle. Proſpero ordonne à Ariel, eſprit Aërien qui lui obéït, d'exciter une tempête, & de faire échoüer le vaiſſeau du Roi de Naples & d'Antonio, ſur les Côtes voiſines de ſon habitation. C'eſt ici où la Piéce commence.

La Tempête, & le Naufrage, ſont épouvantables : cependant, grace à Ariel, perſonne ne périt ; & ce Lutin, par les ordres de Proſpero, diſperſe le Roi de Naples, Antonio, & leur ſuite, en différens endroits de l'Iſle. Ferdinand, fils d'Alonſo, ſe trou-

ve ſeul ſur le rivage, où il regrette ſon pere & ſes amis, qu'il croit enſevelis dans les flots. Proſpero s'offre à ſes yeux ſuivi de Miranda, à qui ſon pere vient de raconter toute l'hiſtoire de ſes malheurs. Cette jeune Princeſſe ne peut voir Ferdinand, que ſon pere menace, ſans s'intéreſſer pour lui; & Ferdinand ébloui des charmes de Miranda, conçoit tout-à-coup pour elle la paſſion la plus violente. C'étoit ce que vouloit Proſpero, qui feint pourtant toujours d'être en colere contre Ferdinand, à qui il ordonne de le ſuivre comme ſon eſclave. Cependant le Roi de Naples, Sebaſtien ſon frere, Antonio, & quelques autres perſonnes de leur ſuite ſont dans une autre partie de l'Iſle, où ils déplorent leur ſort & la perte du Prince Ferdinand. Après une longue converſation, ils s'endorment tous ſur le rivage, à la réſerve de Sebaſtien, & d'Antonio. Ce dernier, toujours perfide, conſeille à Sebaſtien de tuer le Roi pendant ſon ſommeil, & de s'aſſurer la couronne de Naples, que perſonne ne pourra lui diſputer, puiſque le Prince

Ferdinand a péri dans le naufrage. Tous deux ont déja le bras levé pour exécuter cet indigne attentat, lorſqu'Ariel envoyé par Proſpero, qui l'avoit prévû, éveille le Roi & Gonzalo ſon Miniſtre. Les traîtres remettent l'exécution de leur projet à la nuit prochaine, & ſuivent le Roi qui cherche ſon fils le long de la mer. Dans ce moment, pluſieurs Phantômes de différentes figures paroiſſent au bruit d'une ſimphonie agréable, dreſſent une table qu'ils couvrent de mets, invitent en danſant les Voyageurs à manger, & diſparoiſſent. Le Roi épouvanté, & encore plus preſſé par la faim, s'approche de la Table : mais Ariel, ſous la forme d'une harpie, la couvre de ſes aîles, lui reproche ſes forfaits ainſi qu'à Antonio & à Sebaſtien, leur annonce que les Dieux vengent ici le crime qu'ils ont commis envers Proſpero, & diſparoît au bruit du tonnere, tandis que les Phantômes reviennent & enlevent la table. Proſpero, témoin inviſible de cette ſcene, jouit de la ſurpriſe, de la ter-

reur, & des remords de ſes perſécuteurs.

Le Prince Ferdinand, que nous avons laiſſé de l'autre côté de l'Iſle, y eſt occupé par Proſpero aux travaux les plus fatiguants. Il paroît alors, travaillant à porter de groſſes piéces de bois, & à les ranger en pile. C'eſt une tâche que Proſpero lui a donnée, pour éprouver ſa docilité à ſes ordres, & ſon amour pour Miranda. Cette jeune Princeſſe ſe dérobe de chez ſon pere, vient trouver ſon amant, & veut abſolument partager ſes peines. Proſpero, qu'ils ne voyent pas, eſt témoin de l'innocente vivacité de leur tendreſſe, & ſe détermine à les rendre heureux. Il ſe rend viſible, & déclare à Ferdinand que ſes travaux ſont finis, & qu'il lui accorde Miranda : mais à condition qu'il n'en fera ſa femme que lorſque l'hymen les aura ſolemnellement unis, ſans quoi il les menace de plus grands malheurs. Il leur donne alors une fête, dans laquelle Junon, Cérès, Iris, & autres Déeſſes, viennent prédire mille félicités aux fu-

turs époux. Pendant que tout ceci se passe, le Roi, Antonio, Sebastien & Gonzalo, sont enchantés dans une caverne. Prospero, après avoir écarté pour quelques instans Ferdinand & Miranda, ordonne à Ariel de lui amener tous ces Seigneurs. Dans le moment ils arrivent chacun dans une atitude comique, & Prospero content de leur pénitence se met en devoir de les désenchanter : ce qui se fait par dégrés, & avec beaucoup de cérémonies mystérieuses. A mesure qu'ils reviennent à eux-mêmes, & qu'ils reconnoissent Prospero (qu'ils croyoient mort depuis long-tems) leurs différens mouvemens de surprise, d'admiration, & de terreur, forment un tableau extrêmement théâtral. Les reproches que leur fait Prospero sont tendres & pleins de dignité : chacun d'eux gémit de l'avoir trahi ; le Roi de Naples lui rend sur le champ son Duché de Milan, & n'a plus d'autre regret que de la perte de son fils. Prospero qui veut le sonder, dit qu'il n'est pas moins malheureux que le Roi, puisqu'il vient aussi de perdre sa fille.

Plût aux Dieux (s'écrie Alonſo) *qu'ils vécuſſent tous deux : leur hymen feroit ma félicité !* . . . . . A ces mots l'intérieur du théâtre s'ouvre, Ferdinand & Miranda paroiſſent dans une grotte, *joüant aux échets :* nouveau ſujet de ſurpriſe & de joye pour Alonſo & ſa ſuite ; il en eſt tranſporté. Proſpero raconte leur avanture au Roi, qui conſent à leur mariage, & fait reparoître tous les matelots qui étoient diſperſés dans l'Iſle ; les vaiſſeaux mêmes ſe retrouvent en bon état, & on ne ſonge qu'à ſe réjouir, en attendant qu'on puiſſe s'embarquer pour retourner tous à Naples.

La crainte de rendre ce ſommaire trop confus, ne m'a pas permis de parler d'un perſonnage fameux dans cette piéce, & qui y donne matiére à quelques ſçenes d'un comique peu commun : c'eſt le monſtre que j'ai déja indiqué, ſous le nom de *Caliban.* Cet être, enfant de l'imagination de Shakeſpeare, tient à la fois de l'homme & du poiſſon ; & réunit en lui tous les vices de l'humanité, avec la

ſtupidité féroce des animaux les plus ſauvages. Furieux contre Proſpero, qu'il regarde comme uſurpateur de ſon Iſle, il ronge le frain de ſon eſclavage, en attendant qu'il puiſſe le briſer impunément. Il rencontre ſur le rivage deux matelots, qui pour s'en réjouir s'aviſent de l'enyvrer. *Caliban*, que cette liqueur inconnue enchante, les prend pour des Dieux; il fait & dit mille extravagances, & enfin conſpire avec eux contre ſon maître. Mais Proſpero, qu'Ariel avertit de tout, renverſe leurs projets à meſure qu'ils les forment, & les en punit chaque fois de maniére à faire rire les Spectateurs. Ces ſcenes ſont des eſpeces d'intermedes dont Shakeſpeare faiſoit uſage dans pluſieurs de ſes piéces, pour égayer la populace.

Cette Comédie ſe joue encore avec ſuccès ſur le Théâtre de Londres. Elle a été refondue deux fois depuis la mort de l'Auteur, d'abord par *Sir William Davenant*, & en dernier lieu par le célébre *Dryden*, qui y ont fait beaucoup de changemens, de

corrections, & d'augmentations. Mais j'ai cru devoir ſuivre ici mon original.

M. Néricault Deſtouches a traduit en vers quelques ſcenes de la piéce moderne, avec toute l'élégance & la préciſion qu'on avoit droit d'attendre de l'Auteur du *Glorieux*, & du *Philoſophe Marié*. Cette Traduction * fait honneur à Shakeſpeare, & aux deux Auteurs qui ont rajeuni ſon ouvrage.

* Théâtre de M. Destouches, Tome V. *Paris*, 1745. chez Prault pere.

LE RÊVE
D'UNE NUIT DE LA MI-ÉTÉ*.

COMEDIE.

THeſée, qu'il plaît à Shakeſpeare de faire Duc d'Athénes, eſt prêt à épouſer Hypolite Reine des Amazones. Egée, Seigneur Athénien, vient ſe plaindre à ce Prince de ce que ſa fille Hermia, dont les nôces, avec Demetrius, doivent ſe faire le même jour, refuſe maintenant de l'épouſer, & vient de ſe déclarer en faveur de Liſander. Theſée eſt obligé de juger ſuivant les loix d'Athenes, qui condamnent les filles déſobéiſſantes à leur pere au dernier ſupplice, ou à paſſer leur vie parmi les Prêtreſſes de Diane. Hermia & Liſander, épouvantés de cet arrêt, prennent le parti de la fuite; & Hermia qui rencontre Helene, maîtreſſe abandonnée de Demetrius, lui fait part

* A Midſummer-Night's dream.

de ce projet. Demetrius, à qui Helene a l'indiscrétion d'en parler, se rend dans un bois proche d'Athénes (où Hermia a donné rendez-vous à Lisander) dans le dessein de les arrêter, & de ramener Hermia. Mais il faut perdre tous ces personnages de vûe pour quelque tems : en voici d'une autre espece, que le Poëte amène sur la scene.

Oberon, Roi des Génies, arrive dans le bois indiqué avec toute sa Cour, dans l'intention de surprendre Titania Reine des Fées, son épouse, qui doit s'y rendre avec un jeune Prince Indien dont elle est amoureuse. Titania paroît. Grands reproches de part & d'autre. Oberon veut que sa femme lui céde le Prince Indien, pour en orner sa Cour ; Titania le refuse : ils se séparent assez mécontens l'un de l'autre. Un Génie nommé *Puck* est chargé, de la part d'Oberon, de lui chercher une herbe dont le suc versé sur les paupieres d'une personne endormie a la propriété de rendre cette personne amoureuse du premier objet qu'elle envi-

ſage à ſon réveil. Oberon veut en faire l'épreuve ſur ſa femme, dans l'eſpérance de la détacher de ſon Prince Indien. Dès que *Puck* eſt parti, Demetrius arrive dans le bois fuyant Helene, qui le pourſuit en pleurant. Oberon, témoin inviſible de la tendreſſe de l'une, & de la dureté de l'autre, ſe propoſe de punir Demetrius au moyen de l'herbe que Puck lui apporte, & dont il ordonne à ce génie de moüiller les yeux de cet amant farouche dès qu'il le verra endormi. Titania arrive alors, avec une troupe de Fées : Oberon ſe retire. Les Fées chantent, danſent, & célébrent leurs myſteres, après quoi la Reine s'endort ; Oberon revient, accomplit ſon projet, & diſparoît. Liſander & Hermia, qui ſe ſont égarés dans le bois, ſe jettent ſur l'herbe, & s'endorment accablés de fatigues. Puck, qui les apperçoit, & qui prend Liſander pour Demetrius, preſſe l'herbe fatale ſur les yeux de ce premier, qui en s'éveillant voit Helene & en devient ſubitement amoureux ; & la Reine s'enflâme pour un miſérable

Tisserand, que Puck a affublé d'une tête d'âne. Hermia, qui à son réveil n'a point trouvé Lisander, le cherche partout dans la forêt; elle rencontre Demetrius, qu'elle accuse de l'avoir tué, & se sauve avec horreur. Demetrius s'endort à son tour; & Oberon qui vient de s'appercevoir que Puck s'est trompé, en prenant Lisander pour Demetrius, ordonne à ce Génie de chercher Hélene, & de réparer le tort qu'il a fait à cette tendre amante. Helene paroît avec Lisander, qui brûle en vain pour elle. Dans l'instant Demetrius s'éveille, tombe aux pieds de son ancienne maîtresse, & la supplie d'oublier l'infidélité qu'il lui a faite. La pauvre Helene qui se voyoit l'instant auparavant rebutée & trahie par Demetrius, & recherchée par Lisander qu'elle sçait être passionément amoureux d'Hermia, croit que ces deux hommes sont d'intelligence pour se mocquer d'elle & la tourner en ridicule : elle s'en plaint amérement. Mais l'arrivée d'Hermia jette un nouvel embarras dans cette scene : Li-

ſander qu'elle aime & qui l'aimoit ; & Demetrius dont la flâme lui étoit odieuſe, l'abandonnent à la fois ; elle ſe voit tout-à-coup ſans amans, tandis qu'Helene qui n'en avoit point, en a trop d'un. Mais quelque ſincere que ſoit la douleur d'Hermia, Helene la croit d'intelligence avec Liſander & Demetrius, & la ſituation de ces quatre perſonnages, produit un effet véritablement comique. Enfin les deux rivaux ſortent pour s'aller battre, & Hermia furieuſe veut ſe vanger ſur Helene qui s'enfuit, de la perte de Liſander. Oberon, toujours témoin de ces tracaſſeries, pour empêcher les deux amans de ſe battre, commande à Puck de rendre la nuit encore plus noire qu'elle n'eſt ; de les égarer tous les deux dans le bois, & de les fatiguer juſqu'à ce qu'ils tombent de laſſitude & s'endorment. *Alors*, dit-il, *tu verſeras de cette autre liqueur ſur les yeux de Liſander, qui à ſon réveil reviendra à ſon Hermia. Ces amans d'accord retourneront contens dans Athénes ; & tout ceci paſſera pour un Réve. . . .* Dès que Puck eſt parti le

Roi ſonge à enlever le Prince Indien, & à deſſiller les yeux de Titania ſur l'objet de ſes nouvelles amours. Tout ceci s'exécute ſur le théâtre : la Reine céde le Prince Indien à ſon époux, & fait en ſa préſence mille tendres careſſes à ſon ridicule amant ; Oberon les endort encore une fois ; il détruit le charme, la tête d'âne diſparoît, Titania s'éveille, prend ſa paſſion pour un ſonge, & ſe raccommode avec ſon mari. Mais les approches de l'aurore les forcent à partir en atendant la nuit prochaine, où ils ſe propoſent de venir honorer les nôces de Théſée de leur préſence. Un bruit de chaſſe ſe fait entendre : c'eſt Théſée avec ſa Cour. Liſander & Hermia, Demetrius & Helene endormis s'offrent à ſes yeux ; il ordonne qu'on les éveille au ſon des cors. Ces quatre amans ſont étonnés de ſe trouver enſemble : ils racontent leur avanture à Théſée, qui leur ordonne de le ſuivre à Athénes. Là, tout acheve de s'éclaircir. Egée, ſur le refus de Demetrius, conſent au mariage de ſa fille avec Liſander,

& Demetrius épouſe Helene ; & ces deux mariages ſe font en même-tems que celui du Roi avec Hypolite. Le peuple d'Athénes, pour célébrer ſa joye, repréſente ridiculement, devant Théſée & ſa cour, l'hiſtoire de Pyrame & Tiſbé. Cette Comédie finit enfin par un divertiſſement exécuté par les Fées & les Génies de la ſuite d'Oberon & de Titania.

LES DEUX GENTILSHOMMES DE VERONE.

COMÉDIE.

VAlentin ami de Prothéus part de Verone pour aller voyager, & s'arrête à Milan où il devient amoureux de Silvie fille du Duc. Prothéus ne peut se résoudre à le suivre, parce qu'il aime Julie & qu'il en est aimé. Cependant son pere veut absolument qu'il voyage, & lui ordonne d'aller joindre son ami Valentin à Milan. Prothéus obéit à regret, & part après avoir fait les adieux les plus tendres à Julie dont il reçoit une bague, & à qui il en donne une autre. A peine est il arrivé à Milan, qu'il oublie Julie & devient aussi amoureux de Silvie, maîtresse de son ami. Il apprend de lui, que le Duc veut marier sa fille à Thurio : mais que Silvie, pour éviter cet hymen, con-

ſent à ſe laiſſer enlever cette nuit même. Prothéus profite de cette confidence pour perdre ſon ami dans l'eſprit du Duc de Milan, qui dans ſa colére exile Valentin de ſes Etats. Le Duc & Thurio pleins de reconnoiſſance pour Prothéus, le prient de diſpoſer l'eſprit de Silvie en faveur de l'époux que ſon pere lui deſtine. Le traître profite de cette occaſion pour travailler pour lui-même. Mais Silvie qui découvre toute la noirceur de ſa perfidie, n'en aime & n'en regrette que plus ſincérement Valentin. Ce malheureux Amant en partant de Milan a été arrêté dans un bois par une bande de Voleurs, qui ne lui ont laiſſé la vie qu'à condition qu'il conſentît d'être leur Chef. Julie que nous avons laiſſé à Verone, & qui n'a reçû aucune nouvelle de Prothéus, ſe déguiſe en homme, arrive à Milan, & vient ſe louer en qualité de Domeſtique à ſon Amant, dont elle découvre bientôt la paſſion pour Silvie : mais les mépris dont il eſt accablé par cette belle conſolent Julie ; elle n'en eſt pas moins attachée à cet ingrat. Cependant Silvie vivement preſſée par ſon

pere d'épouſer Thurio, prend le parti de ſe ſauver de Milan, pour aller chercher Valentin : mais elle tombe en traverſant le bois, entre les mains des mêmes Bandits qui ont arrêté ſon Amant. Le Duc averti de la fuite de ſa fille ſe diſpoſe à la pourſuivre avec Thurio & Prothéus, qui pour marquer ſon zéle part le premier, & arrive aſſez-tôt pour délivrer Silvie avant que les Voleurs ayent eu le tems de la conduire à leur Chef. Seul dans le bois avec elle & Julie (toujours cruë homme) qu'il fait écarter, Prothéus veut profiter de ſes avantages ; & Silvie a tout à craindre de cet indigne Amant, lorſque Valentin arrive tout à coup avec ſa troupe. La joye de Silvie égale le déſeſpoir & la honte de Prothéus, qui enfin preſſé par ſes remords tombe aux pieds de ſon ami, lui avouë ſes crimes, & lui demande grace. Le trop généreux Valentin touché du repentir de Prothéus oublie non ſeulement les maux qu'il lui a faits, mais offre encore de lui céder ſes droits ſur Silvie. A ces mots la triſte Julie, qui avoit conçû quelqu'eſpoir, & qui

s'en voit déchuë, tombe à leurs pieds sans sentiment. Tandis qu'on la secoure, la bague qu'elle a au doigt frappe les yeux de Prothéus, qui se souvient de l'avoir donnée à Julie. Cela produit une reconnoissance touchante, qui réunit ces deux Amans. Le Duc & Thurio arrivent : ce dernier veut s'emparer de Silvie; mais Valentin dit qu'il ne la cédera qu'avec la vie. Thurio, qui n'est pas brave, répond qu'il n'est pas d'avis de risquer la sienne pour une femme. Cette lâcheté déplaît au Duc, qui pour l'en punir accorde Silvie à Valentin.

Tout le comique de cette Piéce consiste dans les boufonneries des Domestiques, qui sont ici très-abondantes, & dans quelques Scenes où l'on rit aux dépens de Thurio, qui fait le rôle d'un Amant ridicule. Au reste, cette Piéce a de belles Scenes, & intéresse beaucoup plus que la précédente.

MESURE POUR MESURE*.

TRAGI-COMÉDIE.

VIncent, Duc de Vienne, Prince pieux & grand *Juſticier*, voulant réprimer les déſordres qui régnent dans ſa Cour & dans ſes Etats, fait appeller Eſcalus & Angelo, deux de ſes Courtiſans, dont l'auſtére vertu lui eſt connuë. Il les charge (avant ſon départ pour un voyage ſimulé) de toute ſon autorité, & leur enjoint de faire revivre certaines Loix rigoureuſes contre la débauche, dont l'exécution avoit été ſuſpenduë pendant ſa minorité. Dès que le Duc eſt parti, Angelo dont le pouvoir eſt plus étendu que celui d'Eſcalus fait arrêter Claudio, Amant de Juliette, qu'on lui a dit être enceinte, & le condamne à perdre la tête. Toute la Ville, & le Collégue même d'Angelo s'employent en vain pour ſauver cet infortuné Seigneur : ſon

* Meaſure for meaſure.

Juge eſt implacable, & les ordres ſont donnés pour l'exécution de Claudio. Ses amis allarmés ſe ſouviennent qu'il a une ſœur dans un Couvent, & ſe flattent que les larmes de cette jeune beauté pourront attendrir le cœur d'Angelo. On la fait paroître, mais ſans effet, du moins en apparence. Ce n'eſt que dans une ſeconde entrevûe, qui ſe paſſe ſans témoins, qu'Angelo fait connoître à Iſabelle tout le pouvoir qu'elle a ſur lui. Il lui offre la grace de ſon frere, mais à des conditions que cette fille véritablement vertueuſe ne peut entendre ſans horreur. Elle ſe ſauve & court à la priſon rendre compte de tout à ſon frére. L'attachement qu'il a pour Juliette, & l'amour de la vie, ont ébranlé la vertu de Claudio, qui ſouhaiteroit qu'Iſabelle fût moins effrayée des propoſitions d'Angelo. Mais il la trouve inébranlable : elle le quitte en l'exhortant à mourir courageuſement. Le Duc de Vienne, qui n'avoit feint un voyage que pour être témoin ſecret de la façon dont Eſcalus & Angelo uſeroient de ſon pouvoir, en remettant les anciennes

loix du Pays en vigueur, s'étoit caché dans un Monaſtére de la Ville: il a gagné le Prevôt de Vienne; & ſous l'habit d'un Religieux, il entend la converſation d'Iſabelle avec Claudio. Ce Prince auſſi charmé de la vertu d'Iſabelle qu'indigné de la ſcélérateſſe d'Angelo, ſe propoſe de récompenſer l'une, & de punir l'autre. Il attend cette fille au ſortir de la Priſon, & concerte avec elle les moyens de ſauver ſon frére, & de confondre Angelo. Le Duc venoit d'apprendre que ce Juge inique, ſur le point d'épouſer une fille de naiſſance illuſtre, l'avoit abandonnée ſur l'avis d'un naufrage qui l'avoit dépouillée d'une grande partie de ſes biens. Cette nouvelle preuve du caractére d'Angelo, en augmentant l'indignation du Duc lui fournit un expédient propre pour punir cet hypocrite. Il ordonne à Iſabelle de retourner chez Angelo, de feindre de conſentir à ſes déſirs, pourvû que ce ſoit dans l'obſcurité de la nuit, & qu'il accorde la grace de Claudio. L'intention du Duc eſt d'envoyer Marima (Maîtreſſe délaiſſée d'Angelo) au ren-

dez-vous en place d'Isabelle, que cette déclaration rassure, & détermine à obéir au Duc. Les choses se passent comme le Duc l'avoit prévû. Angelo promet tout. Mais sa passion n'est pas plûtôt satisfaite qu'il donne ordre au Prevôt de faire exécuter Claudio, & de lui envoyer sa tête. Le Prevôt en donne avis au Duc. Un criminel, mort la nuit même dans la Prison, les tire d'embarras : on porte sa tête au Juge, au lieu de celle de Claudio. Le dénouëment, aprés tout ceci, n'est pas difficile à prévoir. Le Duc revient dans Vienne, écoute les plaintes qu'on lui présente contre les deux Régens, fait grace à Angelo à condition qu'il épouse Marima, unit Claudio à Juliette, & offre sa main & ses Etats à la vertueuse Isabelle.

Cette Piéce est une des mieux conduite de toutes celles de Shakespéare ; les détails de l'intrigue principale sont beaux, & les situations bien amenées. J'ai crû devoir la dégager de quelques Episodes dont la licence n'a rien de saillant, & qui ne font que gâter

cet ouvrage. Telles ſont les converſations d'un Boureau, qui doit exécuter Claudio, avec ſon Apprentif, ſur les prétendus myſtéres de ſa profeſſion; celles d'une femme de mauvaiſe vie, & d'un M... devant les Régens, pour juſtifier l'infâmie de leur métier; & autres plaiſanteries également ignobles qu'on ne peut voir à côté de ce que l'art dramatique a de plus élevé, ſans déplorer les foibleſſes & les bizareries de l'eſprit humain.

BEAUCOUP DE BRUIT, POUR RIEN.

TRAGI-COMÉDIE.

DOn Pedre Prince d'Arragon arrive à Meſſine, ſuivi de Claudio & Benedict ſes Favoris, & de Don Juan ſon frére bâtard. Leonato Gouverneur de Meſſine a une fille nommée Hero, dont Claudio devient d'abord amoureux; & une Niéce appellée Beatrix, qui mépriſe l'amour, & dont le caractére ſympatiſe par cet endroit avec celui de Benedict. Don Pedre obtient bientôt le conſentement de Leonato, pour le mariage de Hero avec Claudio; le jour en eſt fixé; & ces deux Amans ne déſirent plus rien que de voir leur exemple ſuivi par Benedict & Beatrix: Mais l'enjouement & l'indifférence réciproque de ces derniers met un obſtacle invincible à cet eſpoir. Cependant Don Pedre, qui déſire auſſi ce dou-

ble mariage, se ligue avec Claudio & Hero, & ils travaillent de concert à faire naître l'amour dans l'ame de ces deux rébelles. Le stratagême dont on se sert, est de leur faire croire à chacun en particulier qu'ils soupirent en secret l'un pour l'autre, & que la vanité seule les empêche de laisser transpirer leurs feux. Cette supercherie conduite avec art, & déguisée sous toutes les apparences de vérité dont on les éblouit par gradation, produit tout l'effet qu'on s'en étoit promis. La compassion que ces deux personnages ont de leur foiblesse mutuelle, dégénére bientôt en un amour véritable, qui malgré leurs précautions se fait sentir dans leurs moindres démarches.

Le bâtard Don Juan, jaloux de la félicité prochaine de ces quatre amans, charmé d'ailleurs de chagriner le Prince son frére, qui les aime, entreprend de rompre le mariage de Claudio & de Hero, qui doit se faire le lendemain. Un de ses Confidens, nommé Barochio, qui est en intrigue avec Marguerite Suivante de Hero, lui en procure le moyen : ce fourbe a un ren-

dez-vous la nuit même avec Marguerite, qui du haut d'une fenêtre de l'apartement de sa Maîtresse, s'entretient ordinairement avec lui dans la rue. Don Juan n'en demande pas davantage : il charge seulement Barochio de répéter souvent le nom de Hero en causant avec Marguerite, afin que dans l'obscurité on puisse la prendre pour sa Maîtresse ; & il quitte cet homme en lui promettant mille ducats, si sa fourberie réussit. Le bâtard cherche son frére & Claudio, & leur fait part d'un avis secret qu'il dit avoir reçu, concernant certain commerce criminel dont Hero est accusée. Cette nouvelle allarme & surprend également Claudio & le Prince, quoiqu'ils ayent peine à soupçonner la vertu de Héro : mais ils ne peuvent se refuser à l'offre que leur fait Don Juan, de les rendre témoins de la conversation qu'elle doit avoir la nuit même avec un autre Amant. Tout succédé au gré de Don Juan : Le Prince & Claudio sont persuadés de la prétenduë infidélité de Héro ; & ce dernier jure d'en tirer une vengeance éclatante. En effet

c'eſt à l'Autel même, que cet Amant indigné l'exécute dès le lendemain, en accuſant ſa Maîtreſſe du crime dont il la croit coupable, en préſence de toute la Ville aſſemblée, & de ſon pere même, au reſſentiment duquel il abandonne cette fille infortunée. Ce moment terrible eſt peint de main de maître. L'Amant eſt déſeſpéré, la Maîtreſſe tombe ſans vie, le pere eſt foudroyé, & tous les ſpectateurs ſont autant de ſtatuës dont les différentes attitudes n'expriment que la ſurpriſe, l'indignation & la douleur. Le Prêtre ſeul a la force de parler : il connoît Héro, il ne peut la croire criminelle ; il préſſent la calomnie, quoique ſon auteur & le but où il tend lui ſoient également inconnus. Dès que le Prince, Claudio, Don Juan & tous les ſpectateurs étrangers ſont ſortis de l'Egliſe, ce bon Prêtre conſeille à Léonato de laiſſer le Public dans la perſuaſion que Héro eſt morte, & qu'on vient de l'inhumer dans le tombeau de ſa famille : *Le tems*, dit-il, *dévoilera peut-être ſon innocence, quelques remords pourront éclater ; la vérité perce plûtôt après la mort des*

victimes de la calomnie, que de leur vivant ; en tous cas, il vaut mieux pour cette fille d'être cruë morte que vivante ; & ſi le tems ne la juſtifie pas, elle ſera moins à plaindre dans un Couvent que dans le monde, &c.

Ce conſeil eſt ſuivi, & le triſte Leonato revient chez lui pénétré de douleur. Claudio n'eſt pas plus tranquile, il gémit d'avoir perdu une Maîtreſſe qu'il aimoit ; Benedict partage le malheur de ſon ami ; & le Prince ſouffre de la diſgrace d'une famille qu'il eſtimoit, autant que des peines dont il voit ſon favori accablé. Le ſeul Don Juan s'applaudit intérieurement de cette cataſtrophe, ſans crainte qu'on puiſſe jamais l'en accuſer. Mais Héro étoit trop innocente pour être plus long-tems malheureuſe. Barochio n'a pû contenir la joye qu'il reſſentoit des mille ducats que Don Juan lui avoit promis, s'il parvenoit à rompre le mariage de Claudio avec Héro : ce Domeſtique a fait confidence de toute l'intrigue à un de ſes amis, & leur converſation a été entenduë par deux Officiers de la Garde nocturne de Meſſine qui les ont arrêtés.

On les fait paroître devant Leonato ; ils avouent leur crime ; & Don Juan qui en eſt averti, prend la fuite. Leonato fait alors éclater l'innocence de ſa fille : rien n'égale le déſeſpoir de Claudio, & la douleur du Prince, qui croyent toujours que Héro eſt morte ; ils lui font rendre tous les honneurs funebres, & ornent ſon tombeau d'une épitaphe pompeuſe. Le Pere ſatisfait du repentir & des regrets de Claudio, conſent de lui pardonner la mort de ſa fille, pourvû que ce Seigneur épouſe une de ſes niéces qu'on va retirer du Couvent. Le triſte Claudio croit devoir ce ſacrifice au pere de Hero. La future épouſe paroît voilée ; & Claudio, peu curieux de ſes charmes, lui donne la main ſans la preſſer de ſe découvrir. Rien n'eſt ſi lugubre que cette nôce, juſqu'au moment où la mariée touchée de la triſteſſe ſincere de ſon époux, jette le voile qui cachoit Hero à toute l'aſſemblée. Claudio tombe à ſes pieds penetré de joye, d'amour, & de ſurpriſe : les tranſports éclatent de toutes parts. On ſe calme, on s'explique enfin ; &

la Piéce finit par le double mariage de Claudio avec Héro, & de Benedict avec Beatrix.

On peut juger, par ce ſimple ſommaire, de combien de ſituations un pareil ſujet eſt ſuſceptible, & de la chaleur qu'une main habile à traiter les paſſions a dû jetter dans cette Piéce. Auſſi Shakeſpeare, penetré ſans doute de la beauté de ſon ſujet, ſemble-t-il ici avoir rejetté tous ces rempliſſages puérils qu'on rencontre ſouvent dans pluſieurs de ces piéces dont le ſujet principal fourniſſoit moins de reſſources à ſon imagination.

LE MARCHAND DE VENISE.

TRAGI-COMEDIE.

ANtonio, riche Marchand Venitien, a toute sa fortune sur différens vaisseaux qui sont en mer, lorsqu'un intime ami, nommé Bassiano, vient lui demander trois mille ducats à emprunter. Il s'agit d'un mariage considérable que Bassiano a en vûë, & cette somme lui est absolument néceſſaire pour y parvenir. Antonio n'a d'autre ressource pour obliger son ami que celle de recourir à un Juif, fameux usurier, qu'il avoit toujours déteſté jusqu'alors, & qui lui compte les trois mille ducats: mais sous une condition singuliére. Il fait signer un contrat à Antonio, par lequel ce dernier s'engage à se laisser couper une livre de chair sur tel endroit de son corps qu'il plaira au Juif, au cas que la somme empruntée ne lui soit point payée dans trois mois. Bas-

ſiano, muni de cet argent, ſe met en équipage, & part pour *Belmont* où demeure Portia, riche héritiére, dont il eſt amoureux. Cette jeune perſonne, par une clauſe bizarre du teſtament de ſon pere, ne peut diſpoſer d'elle-même : c'eſt le ſort qui doit lui donner un époux. Quiconque prétend à ſa main, doit être introduit dans un cabinet où l'on voit trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent, le dernier de plomb. Il peut exiger l'ouverture de celui qu'il choiſira ; & ſi le portrait de Portia s'y trouve, elle eſt à lui avec toutes ſes richeſſes. Mais il doit jurer auparavant, qu'il renonce pour jamais à tout autre mariage, ſi la fortune ne le favoriſe pas dans cette occaſion ; & de garder un ſecret inviolable ſur celui des trois coffres qu'il aura fait ouvrir. Un Prince More vient de choiſir le coffre d'or, dans lequel il n'a trouvé qu'un ſquelette ; & un Prince d'Arragon, le coffre d'argent, où il n'a vû qu'un *Marmouzet* ridicule : tous deux ſont repartis ſur le champ. Baſſanio arrive enfin ; il étoit déja cher à Portia, qui l'avoit vû

autrefois chez elle, & l'amour qu'elle a conçû pour lui la jette dans de grandes inquiétudes sur le succès de son entreprise : elle craint qu'il ne soit aussi malheureux que les autres. Cependant le sort prononce en sa faveur, & le portrait de Portia se trouve dans le coffre de plomb que Bassiano fait ouvrir. La joie de ces deux amans est extrême ; mais elle est bientôt troublée par une lettre que Bassiano reçoit de son ami Antonio. Ce généreux Marchand lui mande que la mer a englouti tous ses vaisseaux ; que sa fortune est renversée ; & que pour comble de maux, le Juif dont il n'a pu acquitter le contrat exige que la condition à laquelle le débiteur s'est soumis soit exécutée à la rigueur.

Portia, qui partage le chagrin que son mari ressent des malheurs de son ami, presse Bassiano de partir pour Venise, & d'emporter tout l'or qu'il croira nécessaire pour appaiser la cupidité du Juif. Bassiano arrive à Venise, & trouve le Juif inflexible : les offres les plus brillantes ne peuvent rien sur ce barbare, qui n'est occupé

que d'une vangeance après laquelle il aſpiroit depuis long-tems. Le Sénat même auquel il a déja demandé l'exécution de ſon contrat, a fait de vains efforts pour l'engager à s'en déſiſter; & la crainte d'altérer le crédit de la République, en indiſpoſant les négocians qui l'enrichiſſent, eſt prête à motiver la condamnation d'Antonio, lorſqu'un jeune Avocat paroît pour le défendre. L'audience ſe tient en forme ſur le Théâtre, où le Juif demande qu'en vertu de ſon contrat il lui ſoit permis de couper une livre de chair ſur le corps d'Antonio, à l'endroit du cœur. On fait apporter des balances, & le Juif, que rien ne peut attendrir, eſt prêt à porter le coûteau ſur le ſein d'Antonio, lorſque l'Avocat lui arrête le bras : *La convention* (dit-il) *te met en droit de couper une livre de chair ſur le corps de ce Chrétien ; mais nos loix te défendent de répandre ſon ſang, ſous peine d'encourir la confiſcation de tous tes biens à ſon profit. Acheve maintenant ſi tu l'oſes : mais prends garde d'en verſer une goutte !.. Prends garde encore de ne rien couper de plus*

ni de moins que ce que ton contrat te permet, ſans quoi prépare-toi à périr du plus affreux ſupplice. Après ces deux avis tu peux agir, & je me tais. Les Juges applaudiſſent à la ſagacité de l'Avocat, & tout retentit de ſes loüanges. Le Juif, étonné & confondu, conſent alors à recevoir les ſommes qu'on lui avoit offertes. Mais l'Avocat s'y oppoſe. *Tu les a refuſées* (dit-il) *à la face des Sénateurs, en déclarant que tu te renfermois dans les conditions de ton contrat : tu peux l'exécuter, il ne t'eſt plus rien dû. De plus, Veniſe a une autre loi qui confiſque les biens de quiconque attente, ſoit directement, ſoit indirectement, à la vie d'un Citoyen : J'exige la moitié de cette confiſcation pour Antonio, & l'autre pour la République. Quant à ta vie, le Duc eſt maître de te l'accorder, s'il t'en croit digne, &c.* A ces mots le Juif deſeſpéré tombe aux pieds du Duc, qui juge conformément aux concluſions de l'Avocat. On laiſſe ſeulement la vie à ce malheureux ; & le généreux Antonio demande & obtient que la moitié des biens confiſqués ſoit don-

née à la fille du Juif, mariée depuis peu à un Vénitien de ſes amis nommé Lorenzo. Baſſiano, que cet heureux évenement tranſporte de joie, ne ſçait de quelle façon récompenſer aſſez dignement le jeune Avocat. Mais ce dernier refuſe toutes les offres qu'on lui fait, & n'exige rien qu'une bague qu'il voit au doigt de ce Seigneur. Baſſiano qui a reçû cette bague de Portia, à qui il a juré de ne s'en jamais défaire, veut ſe diſpenſer de la donner: mais l'Avocat eſt ſi preſſant, & Baſſiano ſi plein de reconnoiſſance, qu'il céde enfin & donne la bague. L'Avocat diſparoît alors, ſans qu'on ſache qui il eſt, ni d'où il eſt venu. L'Epoux de Portia n'a rien de plus preſſé que de voler à Belmont pour revoir ſon épouſe, & lui préſenter ſon ami Antonio. Mais à peine ſont-ils arrivés, que Portia s'apperçoit que Baſſiano n'a plus ſa bague. Elle ſe croit trahie, & l'accable de reproches. Le mari s'excuſe en vain, en rejetant ſa faute ſur les importunités de l'Avocat: Portia jure que le porteur de la bague eſt le ſeul homme qui ſera jamais ad-

ms dans ſon lit. Attendrie enfin par les regrets de ſon époux : *gardez donc mieux celle-ci* (dit-elle) *ſi vous m'aimez, & ſi vous voulez que je le croie.* Baſſiano reconnoît avec étonnement la même bague qu'il a donnée à l'Avocat. Il demand avec empreſſement à ſa femme ſi cet habile homme eſt de ſa connoiſſance. *Jugez-en* (dit-elle) *puiſqu'il a partagé mon lit, & que je l'aime au point de ne pouvoir vivre ſans lui.* Baſſiano pâlit alors, & demeure ſans parole. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe, & celle de la compagnie, lorſque Portia lui montre une lettre d'un de ſes oncles, fameux Juriſconſulte de Padouë, qui prouve que c'eſt elle-même qui ſous l'habit d'Avocat, & guidée par les conſeils de ce ſçavant, a défendu la cauſe d'Antonio contre le Juif!.. Pour comble de bonheur, Antonio reçoit une lettre, par laquelle il apprend que trois de ſes vaiſſeaux qu'il croyoit ſubmergés, viennent d'arriver au port chargés de richeſſes.

Tel eſt le précis de cette Piéce, l'une des plus amuſantes & des plus intriguées du Théâtre de Shakeſpeare.

Les belles Scenes qu'on y trouve n'ont pas beſoin d'être annoncées, les ſituations les indiquent ſuffiſamment; & l'on juge aſſez qu'elles doivent être touchantes. Pour comble de mérite, c'eſt encor une de celles de notre Auteur où l'on remarque le moins de bas comique.

PEINES D'AMOUR PERDUES,

COMEDIE.

FErdinand Roi de Navarre dégoûté des plaiſirs, prend la réſolution de ſe livrer tout entier à l'étude pendant le cours de trois années. Il fait part de cette idée à quelques-uns de ſes Courtiſans qu'il trouve diſpoſés à l'imiter ; & tous enſemble dreſſent des ſtatuts contenant un plan de vie auſtére, auſquels ils jurent de ſe ſoumettre pendant la durée de leur retraite. A peine en ont-ils ſigné les articles, qu'on annonce au Roi l'arrivée de la Fille du Roi de France, qui vient en ambaſſade de la part de ſon pere avec pluſieurs Demoiſelles Françoiſes pour réclamer le Duché d'Aquitaine. Cette nouvelle étonne d'autant plus les nouveaux Hermites, qu'ils ſe ſont expreſſément interdit la vûe des femmes. Mais malgré la ferveur qui les anime,

le rang de la Princeſſe & des Dames qui la ſuivent les oblige à ſe relâcher de la ſéverité de leur régle. On prend le parti de faire dreſſer des Tentes hors de la Ville, pour loger les Ambaſſadrices. C'eſt-là que le Roi ſe propoſe de leur donner audiance, bien reſolu d'abréger leurs négociations & de les renvoyer en France le plûtôt qu'il poura.

La Princeſſe arrive, elle eſt belle, & les Dames de ſa ſuite ſont vives & aimables. Inſtruites d'avance des projets du Roi de Navarre & de ſes Courtiſans, elles ſe promettent de travailler à les renverſer, & l'entrepriſe réüſſit au gré de leurs déſirs. Dès la troiſiéme entrevuë l'Amour eſt vainqueur; tous les ſermens ſont oubliés, & l'on parle de mariage. Mais les Dames piquées des réſolutions que les Navarois avoient priſes au mépris de leur ſexe, les condamnent pour éprouver leur conſtance à un an de retraite.

Telle eſt l'intrigue principale de cette Piéce, que M^r. Pope ne croit pas être de Shakeſpeare, & qui en effet ne m'en paroît digne ni par le ſtile, ni par la con-

duite, quoiqu'on y trouve de tems en tems quelques morceaux qui pouroient faire soupçonner que cet Auteur y a mis la main.

COMME VOUS VOUDREZ*.

TRAGI-COMEDIE.

UN Duc (Shakespeare ne dit pas de quel Pays) a été détrôné par son frere, & s'est retiré avec quelques sujets fidéles dans la Forêt des Ardennes. L'Usurpateur, nommé Frederic, n'a qu'une fille appellée Célie, qui est liée de l'amitié la plus étroite avec Rosalinde fille unique du Duc fugitif; & ces deux Princesses ont beaucoup à souffrir de l'humeur inquiette & soupçonneuse de Fréderic. Un célébre Luteur qu'il aimoit vient à être vaincu par un jeune Inconnu. Cet événement réveille les défiances de Frédéric, lorsqu'il apprend que cet avanturier, nommé Orlando, est fils d'un Seigneur qui jusqu'à la mort a toujours été attaché au

* As you Like it.

Duc déthrôné. Orlando eſt obligé de fuir, & de chercher un azile dans les Ardennes, tant contre les fureurs du Tyran, que pour ſe mettre à couvert des perſécutions qu'il a à craindre de la part d'Olivier ſon frére aîné, qui a juré ſa perte. Peu de jours après, Frédéric exile auſſi Roſalinde de ſa Cour: Mais Célie qui ne peut ſouffrir l'éloignement de ſon amie, prend un habit d'homme, & ſe ſauve avec elle. Ces deux Princeſſes arrivent dans les Ardennes où elles achétent une Cabane, & vivent en ſolitaires en attendant des tems plus heureux. Cependant Orlando eſt auſſi dans cette Forêt, où il a eu le bonheur de rencontrer le vieux Duc, qui l'a reçû à bras ouvert. Ce jeune Seigneur nourrit en ſecret la paſſion la plus ardente pour Roſalinde, qu'il croit encore à la Cour de l'Uſurpateur, & qu'il déſeſpére de revoir jamais. Roſalinde, d'un autre côté, a conçu les mêmes ſentimens pour Orlando, & n'a pas caché ſa flâme à Célie. Elles ſont fort ſupriſes, en parcourant un jour la Forêt, de trouver le nom & le chifre de Roſalinde gravés ſur pluſieurs arbres; & cette

tendre Amante ne doute pas qu'Orlando ne ſoit l'auteur de ces galanteries. Ils ſe rencontrent enfin. Roſalinde ſous ſon habit d'homme, devient confidente de la vive tendreſſe qu'Orlando reſſent pour elle : elle veut que ſon Amant lui répéte mille fois le jour tout ce qu'il diroit à Roſalinde même, s'il étoit aſſez heureux pour la rencontrer ; & elle a le plaiſir d'y répondre ſans que ſa modeſtie en ſouffre. Celie, qui a le cœur libre, eſt témoin de l'innocence de leurs careſſes : mais le hazard va bientôt lui donner auſſi un Amant. Olivier, ce frére dénaturé dont Orlando avoit eu tant à ſouffrir, a reçu ordre du Tyran de chercher ce même Orlando dont il veut ſe défaire. Arrivé dans les Ardennes, & fatigué de ſes recherches, il s'endort au pied d'un arbre, où il eſt prêt à être dévoré par un lion, lorſqu'il eſt délivré de ce péril par la valeur d'Orlando. Ce trait de généroſité éteint la haine qu'Olivier nouriſſoit de tout tems contre ſon frére, procure un nouveau Sujet au vieux Duc, & un Amant à Célie. Tout ſe dénoue alors, par la reconnoiſſance

de Roſalinde & de ſon pere, de cette Princeſſe & d'Orlando, & par le mariage de ces quatre perſonnages. On apprend en même tems que l'Uſurpateur qui s'approchoit avec une Armée, dans le deſſein d'enveloper le vieux Duc dans la Forêt, & de le faire périr avec le reſte de ſes Partiſans, a rencontré un Hermite qui l'a convertit au point d'implorer la clémence de ſon frére, à qui il remet tous ſes Etats.

Je paſſe ici ſous ſilence deux ou trois intrigues ſubalternes, qui embrouillent cette Piéce, & en affoibliſſent l'intérêt, déja aſſez médiocre par le peu de vraiſemblance de l'intrigue principale, dont Shakeſpéare auroit pû tirer meilleur parti.

LA MECHANTE FEMME CORRIGÉE.

COMÉDIE.

UN Mylord, revenant de la chaſſe, trouve un homme yvre dormant à la porte d'un Cabaret. Il ordonne à ſes Gens de l'emporter dans ſon Château, de le coucher dans le plus beau lit, & de lui rendre à ſon réveil tous les honneurs qu'on rendroit au plus grand Prince. Cet homme s'éveille, & ſe voit environné d'une foule de Courtiſans, qui lui font accroire que ſa Grandeur a été attaquée depuis quinze ans d'une maladie qui lui a fait oublier ſon nom & ſa qualité. L'étonnement, l'embaras, & les propos ridicules de ce perſonnage réjouiſſent le Mylord & ſes Gens, qui ſurchargent cette Scene de tout ce qui peut en augmenter le comique. Une Troupe de Comédiens arrive au château. Le Mylord les fait jouer devant le prétendu Prince,

qu'on a eu ſoin de faire bien dîner, & qui s'endort vers la fin de la Piéce. On profite de ce moment pour le remettre dans le même état où on l'avoit trouvé, à la porte de ſon Cabaret.

Paſſons maintenant à la Comédie.

Baptiſta, riche Citadin de Padoue, a deux filles, Catherine, & Bianca. L'une eſt d'un caractére hautain, revêche & emporté, qui écarte tous les Amans que ſa beauté & l'opulence de ſon pere lui attire; l'autre, joint le caractére le plus doux à la figure la plus prévenante, & fait l'objet des vœux de tout ce que Padoue renferme de Cavaliers diſtingués. Gremio, & Hortenſio, qui ſoupirent depuis longtems pour Bianca, la demandent envain à ſon pere, qu'ils trouvent réſolu de ne point marier ſa cadette juſqu'à ce que l'aînée ſoit pourvuë. Ces deux rivaux deſeſpérés de cette réponſe, à cauſe du caractére généralement connu de Catherine, conviennent de travailler de concert à lui trouver un époux. Pétruchio, ami d'Hortenſio, arrive de Vé-

rone à Padoue, dans l'intention de s'y marier richement : c'eſt la fortune ſeule qu'il cherche, le caractére de ſa future épouſe eſt ce qui l'inquiéte le moins. Hortenſio n'a garde de manquer cette occaſion. Il lui propoſe Catherine, ſans lui cacher aucune de ſes mauvaiſes qualités : mais loin que Pétruchio en ſoit épouvanté, il n'aſpire qu'après le moment de la voir & de l'obtenir de Baptiſta. Ce bon pére, à qui le nom & la fortune de Petruchio ſont déjà connuës, ne balance pas à l'accepter pour Gendre, au cas que Catherine y conſente. On la fait appeller ; & l'entrevuë des ces deux Amans offre une Scene unique dans ſon genre. Catherine y déploye toute l'aigreur de ſon caractére, menace, inſulte, & mépriſe ſouverainement Petruchio, qui ſans en paroître démonté l'écoute de ſens froid, lui rend la pareille, lui ferme la bouche, & conclut le marché avec le pere ſans la conſulter davantage. Catherine frappée de la conformité d'humeur & de ſentimens qu'elle remarque entre ſon Amant & elle, conſent à tout, dans l'eſpoir de le

faire repentir longtems de ſa témérité. Au jour indiqué pour le mariage, Pétruchio débute par ſe faire attendre deux heures pour aller à l'Egliſe. Il arrive enfin, mais vêtu de maniére à faire rire toute l'aſſemblée. A l'Egliſe, il ſe ſignale par mille extravagances. Au retour, il ne veut point dîner chez ſon beau-pere, & force ſa femme de monter à cheval avec lui, & de partir pour ſon Château. En chemin, il la culbute dans un tas de bouë. En arrivant chez lui, point de Domeſtiques pour les recevoir. Au ſouper, les mets ſont mal aprêtés à ſon gré, il renverſe la table, briſe tout, aſſomme ſes Domeſtiques. Au coucher, le lit eſt mal fait, il le renverſe, laiſſe ſa femme dans ſa chambre, & va coucher ailleurs. Le lendemain, rien à manger dans la maiſon. Inſenſible aux reproches de Catherine, ſourd à ſes cris, muet à toutes ſes demandes, Pétruchio parvient enfin à la faire pleurer. Mais il n'en devient que plus brutal & plus emporté. Son but eſt de la ſoumettre, de la voir à ſes pieds, & d'en être redouté. Il y réuſſit. Petruchio devient

alors un autre homme : la victoire qu'il a remportée fait la félicité de Catherine, & tous deux reviennent à Padoue pour faire part de cet heureux événement à Baptista & à sa famille, qui regardent cette conversion comme un prodige.

Dès l'instant du mariage de Catherine, les deux Amans de Bianca, Gremio & Hortensio, avoient pressé le pere de prononcer entre eux. Il les avoit renvoyés à sa fille, qui n'ayant aucun penchant décidé ni pour l'un ni pour l'autre les avoit laissés en suspens. Hortensio plus ardent que son rival, prend alors le parti, pour voir plus souvent sa Maîtresse, de se déguiser en Musicien. Mais un nouvel Amant, nommé Lucentio, use de la même supercherie ; & sous l'habit d'un Précepteur parvient à s'introduire dans la maison du pere de Bianca. Lucentio se fait bientôt aimer de cette fille, qu'il épouse après s'être fait connoître. Hortensio s'unit à une veuve qu'il avoit abandonnée pour Bianca, & Gremio trouve sa consolation dans sa Philosophie.

LE SUCÈS JUSTIFIE TOUT.

TRAGI-COMÉDIE.

L'Intrigue ce cette Piéce eſt tirée de Bocace, *Decam. 3. N°. 9.* Gillette de Narbone, fille d'un fameux Médecin, guérit un Roy de France d'une maladie dangereuſe. Ce Monarque reconoiſſant, veut qu'elle demande ce qui lui plaira le plus, & jure que ſes vœux ſeront remplis. Gillette, qui aime ſecretement le Comte de Rouſſillon, ſe jette aux pieds du Roy, & le lui demande pour époux. Le Comte, après avoir été forcé de conſentir à un mariage ſi diſproportionné, quitte la Cour, ſe ſauve à Florence, & fait dire à Gillette, *qu'il ne la reconnoîtra jamais pour ſa femme, juſqu'à ce qu'elle parvienne à lui ôter la bague qu'il porte à ſon doigt, & à être enceinte de ſes œuvres.* Gillette, ſe déguiſe, & ſe ſuit à Florence où elle apprend qu'il

eſt paſſionnément amoureux de la fille d'une veuve, qu'elle vient à bout de gagner. Le Comte paſſe la nuit avec Gillette, à qui il donne ſa bague comptant la donner à ſa Maîtreſſe, & ne tarde pas à revenir en France, où il eſt bientôt rejoint par ſa femme qui eſt enceinte, qui lui répréſente ſa bague, & qui après lui avoir éclairci tout le miſtére, le ſomme de lui tenir la promeſſe qu'il lui a faite. Le Comte touché de la perſévérance & de la tendreſſe ingénieuſe de Gillette, l'embraſſe, & la reconnoît enfin pour ſon épouſe.

Tel eſt le fond de cette Piéce, dans laquelle le Poëte ne s'eſt guére écarté de ſon Original, que pour jetter un peu plus d'embaras dans l'intrigue, & ſe ménager des ſuſpenſions qui en augmentent l'intérêt. Ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt qu'un ſujet auſſi ſuſceptible d'indécences, ſurtout dans le Théâtre Anglois, eſt ici traité avec toute la pureté & tous les ménagemens que l'oreille la plus délicate ſoit en droit d'exiger.

Parmi les perſonnages épiſodiques

qui ſont aſſez nombreux dans cette Piéce, Shakeſpeare s'eſt plû à en peindre un, dont le caractére produit quelques Scenes aſſez comiques. C'eſt un Capitaine François de la ſuite du Comte de Rouſſillon, nommé *Parolles*, Cet homme quoique lâche, s'eſt acquis par adreſſe une réputation de bravoure, qu'il ſoutient aſſez longtems. * Mais quelques Seigneurs qui le ſoupçonnent de n'être pas tout ce qu'il veut paroître, lui tendent des piéges dans leſquels il ne peut éviter de tomber. Ces épreuves le démaſquent, & le rendent le joüet de la Cour, & de l'Armée.

* Quoiqu'on puiſſe rarement reprocher à Shakeſpeare de s'être copié lui-même, ce caractére paroît pourtant calqué d'après celui du fameux *Sir Jean Falſtaf*.

LA XIIe NUIT;*

OU

CE QU'IL VOUS PLAIRA:

TRAGI-COMEDIE.

SEbastien, & Viola sa sœur, ont fait naufrage sur les côtes d'Illirie. Cette fille, croyant que son frere a péri avec le reste de l'équipage, se déguise en homme, & se rend à la Cour du Duc, au service duquel elle entre en qualité d'Eunuque, sous le nom de *Césario*. Le Duc, qui est depuis longtems amoureux d'une beauté cruelle, nommée Olivia, se sert de Césario pour exprimer l'excès de sa tendresse à cette belle. Mais Olivia, loin de s'attendrir en faveur du Duc, conçoit tout-à-coup la passion la plus violente pour son prétendu confident, qui s'en trouve fort embarassé. D'un autre côté, Césario, ou plûtôt Viola, témoin des soupirs de

* Twel fth-night : or, What you Will.

son maître pour une ingrate, se trouve touchée d'une pitié qui dégénere bientôt en amour ; & tout cela produit des scenes vives ; intriguées, & amusantes. L'arrivée de Sébastien, que Viola croit toujours noié, acheve d'augmenter l'intérêt & l'embarras, par la parfaite ressemblance de sa taille & de ses traits avec ceux de sa sœur. Olivia, qui le rencontre, & qui le prend pour Césario, l'amene chez elle, & s'étonne de le trouver plus sensible que ci-devant. Cette amante transportée profite du moment, pour s'affranchir de la passion importune du Duc, & pour s'assûrer à jamais de son amant. Un prêtre arrive, qui les marie sur le champ. Le Duc averti de ce mariage, par un courtisan qui a pris Sebastien pour *Césario*, entre en fureur, fait chercher ce dernier, le menace de mille supplices, & ferme l'oreille à toutes les protestations qu'il lui fait de son innocence. Olivia arrive dans ce moment, & avoüe que Césario est son époux : nouvelle source de confusion & de surprise, qui est encore augmentée par l'apparition subite de Sebastien. Mais sa

reconnoiſſance avec Céſario débrouille enfin tout ce myſtere. Viola démaſquée ſe jette aux pieds du Duc, qui touché des larmes & de la beauté de cette fille, dont il vient de pénétrer les ſentimens, lui offre ſa main & ſes Etats.

LES MEPRISES.

COMEDIE.

EGéon, Marchand de Syracuſe, s'embarque pour *Epidamnum* avec Emilie ſon épouſe, qui pendant le voyage met au monde deux gémeaux, dont la figure eſt exactement reſſemblante : une de ſes Eſclaves accouche preſqu'en même tems de deux garçons, qui ſe reſſemblent également entr'eux. Une tempête fait périr le vaiſſeau d'Egéon, qui ſe ſauve du naufrage avec l'un de ſes fils, & l'un de ceux de ſon Eſclave. Il retourne à Syracuſe, où il éleve ſon fils nommé Antipholis, & ſon jeune eſclave nommé Dromio. Dès qu'Antipholis a atteint l'âge de raiſon, il embraſſe la profeſſion de ſon pere, fait différens voyages, & eſſuie diverſes avantures qui l'empêchent pendant ſept années de retourner à Syracuſe. Egéon inquiet de la longue abſence de ſon fils, s'embarque & parcourt toutes les villes de

la Gréce dans l'eſpérance de le rencontrer. Ce vieillard arrive à Epheſe, où il eſt reconnu pour Syracuſain, & condamné à mort, par une loi nouvellement établie (à cauſe d'une jalouſie de commerce entre les villes d'Epheſe & de Syracuſe) à moins qu'il ne paye, dans le terme de vingt-quatre heures, une ſomme conſidérable. Egéon, qui n'a aucunes connoiſſances dans cette ville, après avoir imploré en vain la clémence du Prince, à qui il fait part de ſes malheurs, n'attend plus que le moment marqué pour ſon ſupplice. Cependant le hazard a conduit Antipholis dans cette même ville, où ſon frere gémeau qui a été ſauvé du naufrage avec le frere de Dromio, ſans qu'Egéon l'ait ſçû, eſt marié depuis long-tems. L'extrême reſſemblance de ces deux couples de freres produit pluſieurs mépriſes qui forment l'intrigue & le nœud de cette Comédie. Elles occaſionnent enfin une querelle, dont les ſuites obligent le premier Antipholis de ſe ſauver dans un Couvent de filles, où il eſt pourſuivi par des gens qui le prennent pour ſon

frere. L'Abbeſſe, jalouſe des privilé-ges de ſon Monaſtere, a recours au Prince ; & ſe jette à ſes pieds dans le moment qu'il paſſe pour aſſiſter à l'exécution du malheureux Egéon. Les cris de cette femme réveillent Egéon abſorbé dans la triſteſſe : il leve les yeux, & reconnoît ſon épouſe dans l'Abbeſſe ; il ſe retourne, & reconnoît ſon fils qu'il croyoit avoir perdu depuis ſept ans, ainſi que l'eſclave Dromio. L'Inſtant après ſon autre fils paroît avec l'autre Dromio, ce qui amene une reconnoiſſance générale entre le pere, la mere, les enfans & les deux eſclaves. Leur ſurpriſe & leurs tranſports de joie ſe préſument aiſément. Antipholis premier, paye au Prince d'Epheſe la ſomme qui doit racheter la vie d'Egéon, & épouſe la ſœur de la femme de ſon frere.

M. Pope ne croit pas que cette Comédie (dont les Menechmes de Plaute ont fourni l'idée) ſoit de Shakeſpeare. Il ne me convient pas de réclamer contre la déciſion d'un Juge auſſi compétent. Tout ce que je puis dire, c'eſt

qu'il eſt à mon gré peu de Piéces comiques mieux écrites, & plus adroitement intriguées que celle-ci, eu égard au tems où elle a été faite. De qui donc ſeroit-elle?

LE CONTE D'HYVER.*

TRAGI-COMEDIE.

LEonte, Roi de Sicile, après avoir retenu long-tems dans ſes Etats Polixenes Roi de Boheme, ſon intime ami, devient tout-à-coup jaloux de ce Prince, qu'il croit amoureux de la Reine Hermione ſon épouſe. Il cede bientôt à des ſoupçons qui augmentent chaque jour, & donne ordre à Camillo, l'un de ſes courtiſans, d'empoiſonner Polixenes. Mais Camillo, loin d'obéir à ſon maître, avertit le Roi de Boheme du danger qui le menace, & ſe ſauve avec lui. Cette nouvelle confirme tous les ſoupçons de Léonte, qui dans ſa fureur fait arrêter Hermione, qu'il accuſe publiquement d'adultére. Cette Reine innocente eſt ſur le point de ſuccomber à la rigueur des loix, lorſqu'elle accouche dans la

* The Winter's Tale.

prison d'une fille qu'on porte à son époux. Mais cet objet ne sert qu'à l'irriter encorplus : il charge un Seigneur, nommé Antigone, d'aller exposer cet enfant dans une forêt de quelque païs extrêmement éloigné. Antigone s'embarque ; une tempête le jette sur les côtes de la Boheme, où il n'a pas sitôt abandonné l'enfant au coin d'un bois, qu'un Sanglier paroît, & dévore ce Seigneur.

Cependant le Roi Léonte, toujours persuadé que la Reine lui a été infidelle, est déterminé à la faire périr : ce n'est même que pour ne pas indisposer contre lui les Seigneurs de sa Cour qu'il consent que l'Oracle de Delphes soit consulté sur le prétendu crime de la Reine. Mais la réponse d'Apollon change bientôt les idées de ce monarque : *Hermione fut toujours chaste ; Polixenes est innocent ; le Roi seul est coupable, & mourra sans postérité, si ce qui est perdu ne se retrouve point.* Léonte, confondu & repentant, déteste ses soupçons & ses fureurs, mais trop tard ; Hermione n'a pû survivre à la perte de l'estime que son

époux avoit pour elle ; il apprend qu'elle eſt morte, & gémit de l'avoir perduë. Tout ceci compoſe les trois premiers Actes de cette Piéce ; après quoi l'Auteur fait paroître le *Tems*, dans une eſpece d'intermede, pour avertir les Spectateurs qu'on va tranſporter la Scene en Boheme, & que ſeize ans ſe ſeront paſſés dans l'intervalle du troiſiéme Acte au quatriéme. Le Roi Polixenes paroît alors avec Camillo : il a appris que ſon fils, le Prince Florizel, eſt amoureux de la fille d'un Paſteur, devenu riche depuis quelque tems, ſans qu'on ſçache comment ; & ce Monarque, que cette paſſion inquiéte, ſe déguiſe en Berger, pour épier plus ſûrement les actions de ſon fils. A la faveur de ce déguiſement, il s'introduit avec Camillo dans une Fête que Florizel donne à ſa maîtreſſe, à qui on a donné le nom de *Perdita*. Polixenes, bientôt convaincu de toute la tendreſſe de ſon fils pour cette jeune Bergere, ſe démaſque, accable Florizel des menaces les plus terribles, jette l'épouvante dans l'aſſemblée, & ſe retire. Florizel, dont le

couroux du Roi n'a pas éteint la paſſion, implore le ſecours de Camillo, & l'attendrit d'autant plus aiſément que ce vieillard (qui a appris combien le Roi Léonte a été touché de la mort d'Hermione) a envie de retourner dans la Sicile, ſa patrie. Camillo conſeille donc au Prince Florizel d'enlever Perdita, & de la mener en Sicile, où il promet de le rejoindre bientôt. Le Roi de Boheme inſtruit de la fuite de ſon fils, fait arrêter le Paſteur, prétendu pere de Perdita, à qui la crainte des ſupplices dont on le menace, fait déclarer que Perdita n'eſt pas ſa fille, & qu'il l'a trouvée il y a environ ſeize ans ſur le rivage de la mer, avec une caſſette pleine d'or & de papiers. L'examen de ces papiers dévoile le deſtin de cette jeune perſonne ; & Polixenes tranſporté de joie de trouver en elle cette fille du Roi Léonte, qu'Antigone avoit été chargé de faire périr, s'embarque, & arrive en Sicile, où il fait part à Léonte de cet heureux évenement. Léonte en reçoit quelque conſolation : mais les remords qu'il conſerve toujours de la mort d'Hermione

ne le déchirent pas moins. Pauline, ancienne amie & confidente d'Hermione, touchée de la ſincérité des pleurs de ce Monarque, offre alors, pour ſoulager ſa douleur, de lui faire voir une Statue de cette Reine faite en ſecret par un Sculpteur habile. La Statue eſt apportée; Léonte tombe à ſes pieds, & l'embraſſe en pleurant. Mais le marbre s'anime; c'eſt Hermione elle-même, qui depuis ſeize ans qu'on la croit morte, a vêcu cachée chez Pauline.

Fin du quatriéme Tome.